PQ
2364
M2A15
1922

# QUATRE NOUVELLES
## HUMORISTIQUES

LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

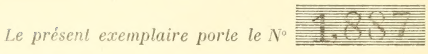
EST PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. GONZAGUE TRUC

---

*La collection des « Chefs-d'Œuvre Méconnus » est imprimée sur papier Bibliophile Inaltérable (pur chiffon) de Renage et d'Annonay, au format in-16 Grand-Aigle (13,5 × 19,5).*

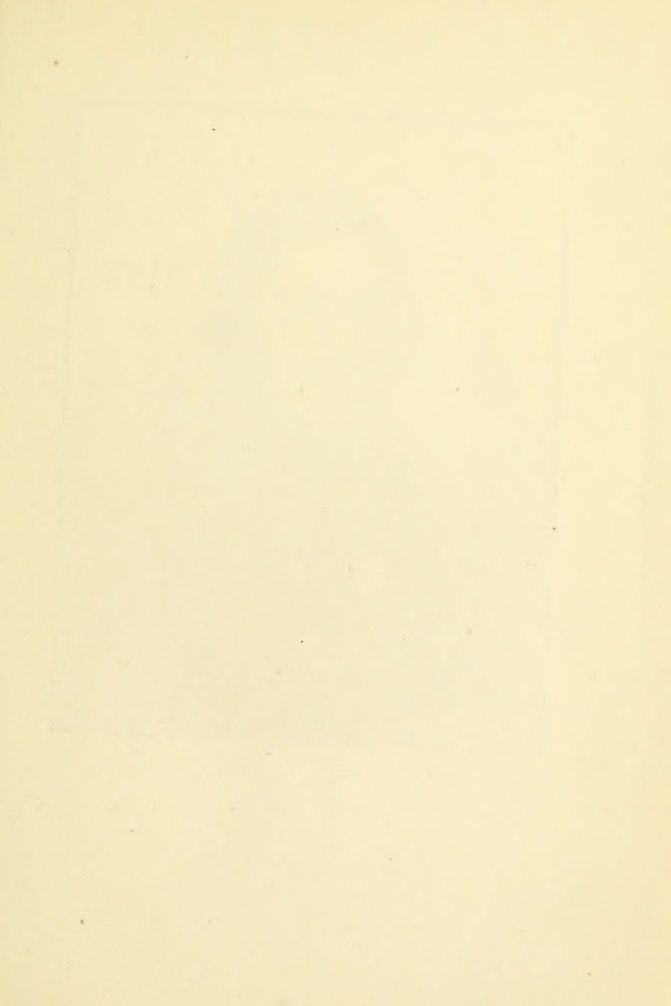
*Le tirage est limité à deux mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 2500.*



*Le présent exemplaire porte le N°* 1,887

---

Le texte reproduit dans ce volume est celui de l'édition Michel-Lévy.





JOSEPH MÉRY

(1798-1865)

Gravé par Achille OUVRÉ

*D'après une lithographie de* M. ALOPHE.

COLLECTION

DES

CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

JOSEPH MÉRY

# QUATRE NOUVELLES HUMORISTIQUES

LA CHASSE AU CHASTRE. — EXPLORATIONS DE VICTOR HUMMER. — UN CHINOIS A PARIS. — UN CHAT, UNE PERRUCHE, UN NUAGE D'HIRONDELLES.

INTRODUCTION

DE

ERNEST JAUBERT

*Orné d'un portrait gravé sur bois par Achille OUVRÉ*



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1922

PQ
2364
M2 A15
1922

LIBRARY
DEC - 4 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

# INTRODUCTION

PAR

ERNEST JAUBERT

# INTRODUCTION

Méry?... *qu'es aco?* va demander la Cannebière.

— Méry?... qu'est-ce que c'est que ça? va demander le boulevard des Italiens.

Car telle serait, ou peut s'en faut, l'opinion, sur Joseph Méry, de Marseille, où il naquit, et de Paris, où il brilla, si Paris et Marseille s'inquiétaient encore de lui, depuis un demi-siècle qu'il a disparu sous l'horizon littéraire. Dans un temps si fertile en commémorations, nul ne se fût avisé de célébrer le centenaire de sa naissance ni le cinquantenaire de sa mort. Pour le plus érudit de nos critiques actuels, Méry n'est plus guère qu'un nom et qu'un souvenir : le nom d'un improvisateur prestigieux, le souvenir d'un météore à jamais évanoui. Et le gros du public, aujourd'hui, pousse la méconnaissance jusqu'à l'oubli le plus absolu en tout ce qui touche la vie, la personnalité, l'œuvre diverse et chatoyante de celui qui fut, tour à tour et tout à la fois, poète, journaliste, critique, auteur dramatique,

romancier, nouvelliste, conteur, causeur, et, dans tous ses avatars, éblouissant de verve. Cet esprit taillé à facettes de prisme, ce diamant dont les mille et un reflets scintillèrent si longtemps, n'est plus aujourd'hui qu'un obscur et terne charbon. Ce foyer n'a plus que des cendres. Du feu d'artifice admiré par un Théophile Gautier, il reste le carton noirci.

La mésestime, pis encore, l'ignorance dont pâtit Méry se justifient-elles vraiment ? Ce procès-verbal de carence doit-il être confirmé ? Est-elle fondée, cette condamnation à la plus dure peine qui puisse frapper un écrivain, celle du silence ? Et l'arrêt serait-il sans appel ? — La cause vaut assurément d'être à nouveau évoquée et examinée. Voyons donc ce que fut Méry, l'homme et l'écrivain, sa valeur littéraire, la place qu'il a tenue parmi ses contemporains et dans la littérature, et ce qui, dans son œuvre, mérite de survivre.

## I

### L'HOMME

Le dictionnaire Larousse fait naître Joseph Méry aux Aygalades, en 1798. Selon Eugène de Mirecourt, il serait bien né dans cette localité

voisine de Marseille, mais quatre années plus tard, en 1802. C'est là une erreur, d'ailleurs accréditée par Méry lui-même, dans un moment d'humeur contre sa ville natale. Il passa plusieurs années de sa première enfance aux Aygalades, nous apprend-il : « Ma famille y habitait une petite maison de campagne, au sommet d'une colline. De ce point culminant, on embrasse du regard un magnifique échantillon de l'Infini : la voûte du ciel servant de coupole à la mer » ; et ce fut là sans doute qu'il prit le goût des randonnées maritimes, réelles ou imaginaires. Mais, en réalité, il naquit à Marseille, et en 1797, le 21 janvier, comme en fait foi son acte de naissance, ainsi libellé :

« L'an V de la République française, le 2 pluviôse, par devant nous, officier public de la Mairie du Centre, canton de Marseille, et dans la maison commune, est comparu le citoyen Jean-Joseph-Ferréol Méry, marchand, demeurant rue de l'Egalité, isle 184, maison 5, lequel a présenté un garçon né ce jourd'hui à deux heures cinq décimes dans sa maison d'habitation, de la citoyenne Marie-Anne-Paule Semainier, son épouse, auquel garçon il a été donné les prénoms de François-Joseph-Pierre-Agnès... »

Au petit séminaire, où Méry, vers l'âge de

huit ans, commença son éducation, il eut pour maître un ancien bénédictin, l'abbé Carrier.

« Cet homme, écrivait-il dans son *Carnaval à Paris*, avait passé presque toute sa vie dans des études graves et étendues... Je ne saurais dire avec quel charme cet esprit si savant se mettait à portée de la faible intelligence d'un enfant... Il ne m'apprit pas seulement le grec et le latin, il me fit vivre dans l'antiquité, au siècle de Périclès et d'Auguste, dans la familiarité de tous les hommes illustres... Sur ce pivot classique, il me faisait, avec un art singulier, visiter toute la sphère intellectuelle... Mon professeur me disait souvent : « Cher enfant, je ne veux pas t'apprendre beaucoup, mais je te mets à même de tout savoir. » Et de fait, grâce aux leçons d'un maître si éminent, à de fortes lectures, à une extraordinaire faculté d'assimilation, à une mémoire prodigieuse, lui permettant encore, sur ses vieux jours, de parier qu'il réciterait tout le 2e livre de l'*Enéide* et de gagner son pari, — le jeune Méry, après ses quatre années de séminaire complétées par trois années de lycée, savait à peu près tout.

A dix-sept ans, il se lia avec Auguste Barthélémy, son futur collaborateur pour les pam-

phlets politiques en vers qui devaient leur faire un nom dans les dernières années de la Restauration. Tous deux, alors bons royalistes, s'engagèrent dans l'une des bandes marseillaises qui essayaient de s'opposer à Napoléon revenu de l'île d'Elbe. Mais les atrocités de la Terreur blanche dans le Midi ne devaient pas tarder à les pousser dans le parti bonapartiste et libéral.

Envoyé à Paris, puis à Aix, pour y faire son droit, Méry se montra plus assidu au tapis vert et au café que sur les bancs de l'École, et sa famille se hâta de le rappeler à Marseille. Là il fonda, avec son frère Louis Méry et Alphonse Rabbe, d'éphémères feuilles publiques. Spirituel — déjà — incisif, mordant, le jeune journaliste s'attira un procès de presse, y gagna un mois de prison ; puis, désireux d'un plus vaste champ de bataille, partit, un beau jour de 1824, en diligence pour Paris, avec son ami Barthélémy, traduisit du latin pour une *Histoire des Papes* d'Alphonse Rabbe, et, afin d'augmenter ses maigres ressources, eut l'idée de piloter, dans le Château et le Parc de Versailles, de riches touristes anglais, dont l'un, charmé autant que surpris par l'érudition et le brio de ce cicerone improvisé, voulut l'emmener comme secrétaire à Londres.

Méry, en bon Provençal épris de chaleur et de lumière, refusa :

> *« Dieu me garde d'aller dans cette ville obscure*
> *« Où l'emploi du soleil est une sinécure. »*

Il entra au *Nain Jaune* de Soulé comme chroniqueur fantaisiste et comme critique théâtral, connut Armand Carrel, Adolphe Thiers, et lança, avec Barthélémy, ses premiers brûlots contre les ministres de Charles X : les *Sidiennes*, la *Peyronnéide*, la *Corbiéréide*, etc.

La plus fameuse de ces piquantes satires héroï-comiques, celle, au surplus, où la part de Méry — on le sait par son collaborateur lui-même, — fut prépondérante, *la Villéliade*, payée par l'éditeur Ponthieu 25.000 francs, vendue à plus de 12.000 exemplaires dans la semaine de sa publication, — c'était en 1826 — atteignait le 60ᵉ mille et la 28ᵉ édition en 1830 : jamais on n'avait vu pareil succès de librairie.

Hier inconnu, Méry est maintenant célèbre. Toutes les illustrations des lettres et des arts viennent lui tendre la main : Émile et Antony Deschamps, Sainte-Beuve, Dumas, Boulanger, Delacroix, Rossini, Hérold, vingt autres. Jusque dans les salons royalistes, on répète, on apprend par cœur les épigrammes contre l'inventeur du double vote, le trio ministériel,

la chambre des trois cents muets, et M. de Villèle, le président du conseil, que Méry appelait

*Jean-Bart du Garde-Meuble, et Neptune d'eau douce.*

« Neptune » débarqué, et Villèle remplacé par Martignac, moins réactionnaire, les deux pamphlétaires firent trêve, un moment, à leur opposition caustique. Napoléon était alors à la mode : de son tombeau, à Sainte-Hélène, il occupait encore le monde : Casimir Delavigne, Victor Hugo, Lamartine, Béranger, classiques et romantiques s'accordaient pour le chanter. A leur exemple, Barthélémy et Méry, en 1828, glorifièrent Bonaparte dans leur *Napoléon en Égypte*, une épopée moderne richement rimée, avec un luxe d'images tout oriental.

Survint la révolution de juillet 1830. Les deux amis, laissant la plume du satiriste pour le fusil de l'insurgé, prirent part aux *Trois Glorieuses*, et les célébrèrent ensuite dans un poème qui sentait encore la poudre : l'*Insurrection*. Ce poème valut à Méry, entre autres témoignages de sympathie, le billet suivant de Sainte-Beuve :

« Mon cher Monsieur, j'ai lu avec le plus vif plaisir l'*Insurrection*. Je n'avais pas vu les grandes Journées, j'étais en Normandie ; mais

je les connais maintenant, vous me les avez peintes avec splendeur et vérité. J'ai admiré comment, luttant de si près avec des faits si grands, vous avez su les saisir, les embrasser et les poser en statues sur un piédestal grandiose. Jamais vous n'avez été mieux inspiré, jamais vous n'avez dû l'être mieux. »

Le gouvernement de Juillet pensa récompenser ses deux protagonistes : Méry refusa la croix [a] ; Barthélémy accepta une pension de 1.500 francs, mais trouvant sans doute la récompense insuffisante, il créa une satire hebdomadaire : Némésis « *Journal en vers d'un seul homme* », où il se proposait de respecter le roi et d'attaquer les ministres. Le premier numéro parut le 27 mars 1831. Mais bientôt, pliant sous le faix, Barthélémy appela Méry à la rescousse : et pendant cinquante-deux semaines consécutives, à jour fixe,

*Jumeaux prêts pour la palme et prêts pour le martyre,*
*Romulus et Remus de la haute satire,*

les deux poètes, unissant l'atticisme d'un Aristophane à la virulence d'un Juvénal, hardis et subtils, logiques et lyriques, alternant l'enthousiasme et l'indignation, n'épargnant rien

(a) Il ne l'accepta qu'en 1837. Il fut promu officier de la Légion d'honneur en 1861.

ni personne, arrachaient les masques, fouillaient les ridicules, jetaient par poignées, sur tout et sur tous, le sel corrosif de l'invective, sans plus d'égards pour les renommées les mieux assises que pour les plus hautes situations.

D'un numéro à l'autre, la vogue de *Némésis* ne cessait de croître ; on se l'arrachait, littéralement ; si elle ne survécut pas à sa première année d'existence, ce ne fut donc pas faute de lecteurs, mais faute d'un cautionnement de 100.000 francs. Barthélémy, privé de ressources, et dont le caractère n'égalait pas le talent, se laissa corrompre par M. Thiers qui acheta sa conversion en lui payant 80.000 fr., dit-on, sa traduction de l'*Énéide*. On lui reprocha sa volte-face : il essaya de la justifier en publiant une pièce de vers où se trouvait celui-ci, devenu proverbe :

*L'homme absurde est celui qui ne change jamais.*

En février 1834, Méry, revenu à Marseille après la disparition de *Némésis*, et appelé en Italie par les sympathies de la famille impériale exilée pour l'auteur de *Napoléon en Égypte*, s'embarquait pour Gênes.

« Jamais pèlerin partant pour l'Italie n'a senti plus que moi dans son cœur cette fervente dévotion d'artiste qui s'attache à tous les puissants souvenirs. Ce n'était pas l'Italie des autres que j'allais voir : c'était la mienne, l'Italie de mon enfance, de mes études et de mes rêves. »

Il allait voir, de tous ses yeux, de toute son âme, cette prestigieuse contrée qu'il avait amoureusement décrite, avant de l'avoir vue, dans cette longue et harmonieuse période de dix huit vers, dont les trois derniers résumaient, d'un raccourci vraiment saisissant, le double aspect de Rome, la Rome impériale et celle des papes :

*Là, chaque nom de ville où l'étranger afflue*
*Trouve au fond de tout cœur un cri qui le salue ;*
*C'est Florence qui dort sous ses berceaux de fleurs,*
*Merveilleux muséum de marbre et de couleurs ;*
*C'est Mantoue où naquit l Homère d'Ausonie ;*
*La sonore Milan, orchestre d'harmonie ;*
*C'est la molle Capoue, amante d'Annibal ;*
*Venise qui n'est plus qu'une salle de bal,*
*Venise, qui, pareille à la Vénus antique,*
*Sa chevelure au vent, sort de l Adriatique ;*
*Parme, Pise, palais bâtis de marbres blancs ;*
*Celles que l'Apennin abrite de ses flancs ;*
*Toutes dans leur histoire ayant quelque prodige,*
*Filles de l'Eridan, du Tessin, de l'Adige*
*Et cette Rome enfin, merveilleuse cité,*
*Si rayonnante encor dans sa caducité,*
*Qui, veuve des Césars, à leur couche fidèle,*
*Ne jugea que Dieu seul pour époux digne d'elle.*

Pour le littérateur, voyager c'est travailler. Cette remarque est de Méry lui-même. Pendant quatre mois, il « travailla », parcourant toute l'Italie, le plus souvent à pied, la canne à la main et le cigare à la bouche « comme sur le boulevard Italien de Paris », visitant la mère et les sœurs de Napoléon, lisant toutes les inscriptions, saluant toutes les ruines, évoquant, au hasard de la rencontre, ses poètes préférés : « Je me récitais Virgile de mémoire sous les pins de Tibur, Shakespeare sur les berges de l'Arno, et Dante sur la pierre du Dôme. » Il amassait un trésor d'images et d'impressions qu'il devait monnayer bientôt dans ses romans et nouvelles de la *Revue de Paris*, fondée en 1829 par le docteur Véron.

Après l'Italie, Méry visita Londres où « une interminable tristesse se déroule sous un ciel de charbon de terre en fusion », l'Angleterre, qu'il peignit « telle qu'elle est, avec ses travaux, ses soucis, ses joies, son incurable marasme », Stockholm, et les villes d'eau et de jeu de l'Allemagne. L'Orient l'attirait ; il devait le peindre, et de quelles couleurs ! dans ses romans hindous ; mais il ne le connut jamais qu'en imagination et par révélation. « J'étais né pour les grands voyages, je me suis résigné aux

courtes promenades, a-t-il écrit. J'avais tout ce qu'il faut pour être un Tavernier ou un Levaillant, tout, excepté un de ces beaux patrimoines de guinées qu'on éparpille sur les vagues de l'Océan Indien, en échange de l'inépuisable richesse des émotions et des souvenirs... Mes livres donnaient une sorte de satisfaction à ma soif de voyages. » Et pour l'aider à tromper sa nostalgie, il avait encore la France — « La France est le plus inconnu de tous les pays : elle a fait toutes les découvertes, excepté la sienne » — et surtout il avait Marseille, « cet univers en raccourci... le seul coin de la France où je peux me dispenser d'avoir la tentation de faire un voyage autour du monde, puisque le monde y prend la peine de venir faire un voyage autour de moi. »

De Marseille, où Méry passa deux ans à son retour d'Italie, il revint à Paris. Là, tout en publiant romans et nouvelles dans la *Revue de Paris* et autres périodiques, il alimentait de sa verve intarissable et quotidienne les nombreuses feuilles légères, la plupart éphémères, qui se disputaient alors la faveur d'un public averti et délicat : la *Caricature*, le *Vert-vert*, le *Corsaire*, le *Mousquetaire*, le *Figaro*, et surtout la *Presse* de cet

Émile de Girardin, qui se vantait d'avoir une idée par jour, et qui en avait certes moins que Méry !

« Qui ne se rappelle encore aujourd'hui, écrivait de Méry, bien longtemps après, son biographe Eugène de Mirecourt, cette course amusante à la recherche de l'*opinion publique*, femelle aussi introuvable que l'homme de Diogène ? Et cette belle histoire d'*Arbogaste*, qui mit, pendant huit jours, un académicien sur le lit de Procuste, a-t-on pu l'oublier ? Méry rendait compte de la représentation solennelle d'une tragédie en cinq actes de M. Viennet à la Comédie-Française ; il faisait l'analyse de l'œuvre, en citait des tirades complètes, parlait de l'enthousiasme du public, des bravos qui avaient accueilli le nom de l'auteur, que sais-je ? Tout le monde accourut féliciter le père d'*Arbogaste*, tout le monde.., excepté les sociétaires du Théâtre-Français, très surpris de voir le compte rendu d'une pièce qu'ils n'avaient pas encore jouée.

« Depuis, ils la jouèrent une seule fois... »

Ce tour de force devait se renouveler quelques années plus tard, en 1845, alors que, dans le salon de Mme de Girardin, huit jours avant la *première* de la *Lucrèce* de Ponsard à l'Odéon, Méry paria d'écrire en moins de

deux heures un premier acte de cette pièce. Deux heures après, ce premier acte était achevé, et, le lendemain matin, le *Globe* le publiait comme un avant-goût de l'œuvre. Et chacun de se laisser prendre à cette mystification peu banale.

Le soir de la première, quelqu'un aborda Charles Nodier et lui dit :

— Comment trouvez-vous cela, maître ?

— Pas trop mal, répondit Nodier. Seulement, on a coupé ce qu'il y avait de mieux.

— Quoi donc ?

— Ce qui a paru dans le *Globe*, il y a huit jours.

Et le plus brillant des journalistes était aussi le plus brillant des causeurs. Très répandu parmi tout ce que Paris comptait de salons célèbres, assidu aux matinées du duc de Choiseul, gouverneur du Louvre, où lord Bentinck, vice roi des Indes, lui dit un jour : « La France est le pays le plus spirituel du monde, et vous êtes, monsieur, l'homme le plus spirituel de la France » ; accueilli chez Victor Hugo, où il connut ou retrouva Alfred de Musset, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Alexandre Dumas, Alphonse Karr et

Balzac ; chez Mme Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois, où il rencontra souvent Chateaubriand ; chez Mme Émile de Girardin, qu'on appelait la muse de la patrie, et qui l'appelait « le roi de l'esprit », — Méry charmait de ses saillies, étonnait de ses paradoxes, éblouissait de sa verve les hommes les plus remarquables dans les lettres, les arts, les sciences et la politique. Écoutez ce que disaient de lui ses plus illustres contemporains, qui l'admiraient et qui l'aimaient :

« Il sait tout, ou à peu près tout ce qu'on peut savoir, écrivait Alexandre Dumas ; il connaît la Grèce comme Platon, Rome comme Vitruve ; il parle latin comme Cicéron, italien comme Dante, anglais comme lord Palmerston. — Il est savant comme l'était Nodier ; il est poète comme nous tous ensemble ; il est paresseux comme Figaro, et spirituel... comme Méry...

« ... L'homme le plus spirituel a ses bons et ses mauvais jours, ses lourdeurs et ses allégements de cerveau. Voulez-vous que Méry parle ? Approchez la flamme de la mèche et mettez le feu à Méry. Méry partira. Laissez-le aller, ne l'arrêtez plus, et que la conversation soit à la morale, à la littérature, aux voyages, qu'il soit question de Socrate ou de M. Cousin,

d'Homère ou de M. Viennet, d'Hérodote ou de M. Cottu, vous aurez la plus merveilleuse improvisation que vous ayez jamais entendue... »

Et voici l'opinion de Théophile Gautier :

« Méry est un feu d'artifice, mais un feu d'artifice qui ne s'éteint jamais. Ses soleils tournent toujours et ses bombes lumineuses, à pluie d'argent, se succèdent sans interruption. Il n'y a que les ânes sérieux et les hiboux qui se puissent offusquer de cette crépitation étincelante, de ce bouquet d'esprit que tire perpétuellement sur le pont de la Concorde le roi de l'improvisation poétique... »

Et voici l'opinion de Jules Janin, « prince de la critique » :

« Du matin au soir et du soir au matin, pour peu qu'il rencontrât un auditoire au niveau de son esprit, il prodiguait, comme autrefois Diderot lui-même, les trésors de sa parole animée et charmante. C'était merveille de le voir soudain s'agiter et par gestes, autant que par la parole, animer toutes sortes d'histoires qu'il oubliait, le malheureux ! sitôt qu'il les avait inventées... »

Quant à Victor Hugo, il ne se contenta point de célébrer Méry en prose, dans ce billet où il répondait à un quatrain de son ami sur la reprise d'*Hernani* avec M[me] Dorval :

« *1er janvier.*

« Que vous êtes bon, mon poète, et que vous êtes heureux ! Faire éclore de pareils vers avec quatorze degrés de froid, c'est avoir plus de rayons dans l'âme que le soleil n'en a au ciel. Quel magnifique privilège vous avez là ! Ma femme a pleuré, moi j'ai été touché jusqu'au fond du cœur, et puis, le soir, j'ai lu vos vers à Doña Sol, toute palpitante de son triomphe, et cette ravissante poésie a trouvé moyen de l'émouvoir encore après les acclamations de toute la salle. C'est que quatre vers de vous, Méry, c'est la gloire. Mme Dorval a une couronne : vous venez d'y attacher des diamants. Je vous aime.

« VICTOR. »

Hugo lui fit encore l'honneur de le nommer et de le louer dans un poème des *Voix Intérieures* intitulé : *A des Oiseaux envolés.*

*..... Méry, le poète charmant*
*Que Marseille la grecque, heureuse et noble ville,*
*Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile...* »

Méry avait une complexion plutôt délicate et dont la particularité la plus typique était l'horreur du froid. Ce fils du soleil adorait

Paris, mais jamais il ne put se faire aux brumes et aux frimas du Nord : même en été, il ne sortait qu'emmitouflé de fourrures. Par les journées simplement fraîches ou pluvieuses, on le rencontrait, frileux, recroquevillé, et à ses amis qui, le croyant malade, lui demandaient ce qu'il avait, il répondait en grelottant :

— J'ai l'hiver !...

Alors il regrettait sa Provence tout ensoleillée, et quand ses regrets devenaient trop vifs, il se sauvait de Paris à Lyon, par la diligence, de Lyon à Marseille, par le bateau. Il salua d'un poème les premiers chemins de fer qui rapprochaient le Boulevard Italien de la Cannebière :

*La vapeur et le feu, ces moteurs sans rivaux,*
*Veulent destituer les antiques chevaux,*
*Qui vont, en remorquant les diligences viles,*
*Au pas sur la grand'route, au galop dans les villes.*

Vers la quarantaine, il sembla déterminé à se fixer à Marseille ; et de fait, il y séjourna de 1838 à 1845, sauf une seule visite à Paris en 1843. Il se fit nommer bibliothécaire de sa ville natale, recevoir à l'académie de Marseille, et il écrivit, avec force poèmes et nouvelles, les romans de sa trilogie indienne : *Héva, la Guerre du Nizam, la Floride*, qui parurent en

feuilleton dans la *Presse* avec un succès prodigieux.

Mais ce ne furent pas seulement la crainte du froid et le besoin de chaleur qui le retinrent si longtemps sur la rive méditerranéenne. Cherchez la femme, répètent volontiers les magistrats psychologues. Méry, lui, la chercha toute sa vie, et la trouva, dit-on, assez souvent. Son extérieur n'avait toutefois rien de bien attrayant. Malingre plutôt que robuste, maigre, jaune, osseux, la barbe négligée, — son ami, le beau Théo, l'appelait, en plaisantant, « *le Christ des singes* ». « Mais si, d'après M. de Pontmartin, qui l'a bien connu, Méry, au physique, était fort laid, le sobriquet inventé par Théophile Gautier donnerait une idée fort inexacte de cette laideur, qu'on oubliait en l'écoutant. Les singes ont des petits yeux et le museau allongé ; et le trait caractéristique de la figure de Méry était l'aplatissement d'un nez effroyablement camard entre deux grands yeux pétillants d'esprit. »

Il faut croire que les grands yeux séduisaient plus que le nez plat n'effarouchait, car Méry fut aimé, et des plus jolies femmes de son temps, comme M[lle] Taglioni, cette jeune reine de la chorégraphie qui avait, disait-il, « élevé la danse à la sainteté d'un art » ; comme cette

lady Suzanna Greig, dont Méry, avec la plume du poète et le cœur de l'amoureux, a tracé le portrait suivant :

« C'était une de ces femmes qui réunissent en leur faveur, et du premier coup d'œil, les admirations les plus exigeantes. Elle paraissait avoir vingt-deux ans, sa taille superbe et fière se divinisait par une souplesse gracieuse. Sa robe blanche ne portait aucun préjudice à l'ivoire des épaules et des bras ; ses cheveux noirs, à reflets de pourpre, tombaient en boucles, avec une opulence anglaise, sur les dentelles du corsage et encadraient une figure céleste, illuminée par des yeux limpides et ressemblant à deux étincelles sur deux petits cercles de velours. »

Ce fut cette charmeuse, dont l'intelligence égalait la beauté, qui, plusieurs années durant, fixa Méry à Marseille. Elle s'éprit d'enthousiasme pour le brillant transfuge des cénacles parisiens, et lui ouvrit à deux battants son logis de la rue Saint-Ferréol, où fréquentaient les Marseillais de distinction, et où Méry amenait toutes les célébrités de passage, Dumas, Hugo, Gautier, Balzac, et beaucoup d'autres, qui faisaient, certains soirs, du salon de lady Greig, comme une succursale du salon de M^me Émile de Girardin.

« Vous rappelez-vous, écrivait Méry quelques années plus tard, ce noble salon de la rue Saint-Ferréol, si hospitalier aux artistes ? Vous rappelez-vous le jour où Autran revint d'Italie, rapportant à la maîtresse de la maison une branche de laurier cueillie sur la tombe de Virgile au Pausilippe ? Marseille possédait dans ce moment, pour quelques jours, Victor Hugo et Alexandre Dumas. Le laurier du poète fut reçu avec enthousiasme par cette réunion d'élite. On l'encadra de vers, et Alexandre Dumas, pour accompagner tous les autographes, fit un de ces chefs-d'œuvre de calligraphie qui lui sont aussi familiers que les chefs-d'œuvre littéraires. »

Cependant ses amis de Paris ne cessaient de l'y rappeler. Il finit par céder à leurs affectueuses instances, et, en 1845, il vint y reprendre son existence enviable et mouvementée d'auteur dramatique réputé, d'écrivain glorieux et de... joueur impénitent.

*Chacun paye au jeu sa dette ;*  
*Le jeu partout est ouvert.*  
*Ce globe est une roulette,*  
*La campagne un tapis vert.*

Méry avait joué de bonne heure, il devait jouer jusqu'à ses derniers jours, et perdre au jeu plus d'un million, sans jamais regretter, d'ailleurs, sa passion ruineuse : et tout au contraire. Dans un procès qu'il dut faire pour un encrier artistique mis en gage afin de payer une dette de jeu et que, la dette payée, le détenteur refusait de lui rendre : « Ah ! messieurs, disait-il, plaidant pour son encrier comme Cicéron avait plaidé pour sa maison ; félicitez-moi d'être un joueur. Si je n'avais pas aimé le jeu, ou s'il m'avait bien traité, j'aurais été toute ma vie un paresseux. Eh bien ! le jeu m'a réveillé, le jeu était ma dixième muse... »

Cette « dixième muse » devait l'inspirer jusqu'à la fin de sa vie, alternant les périodes d'abondance oisive et de gène laborieuse. Plusieurs romans encore, des nouvelles dramatiques ou humoristiques, des pièces de théâtre jouées à l'Odéon et au Théâtre-Français, divers voyages à Marseille et outre-Rhin occupèrent son âge mûr sans tarir sa gaîté. En 1851, il reprit. dans le *Pays*, puis dans le *Moniteur du soir*, la rubrique théâtrale que, trente ans auparavant. il avait inaugurée au *Nain Jaune*. Et voici en quels termes il traçait, dans son premier article. le programme d'une critique bien

personnelle, à la fois indulgente et avertie, une critique de producteur et de brave homme. et qui, après soixante-cinq ans, conserve pour nous toute sa fraîcheur d'impressions.

... « Sans cesser d'être producteur, je rentre avec plaisir dans mon premier métier, dans cette chaire de critique que mon ami Soulé, aujourd'hui ambassadeur des Etats-Unis, osa confier à ma mansarde et à mes vingt ans...

... « Né pour admirer les autres, ma critique naissante loua beaucoup et ne dénigra aucun talent : elle osa même commettre ses premiers paradoxes en défendant les illustres poètes et les glorieux compositeurs de cette époque...

« Dans la *Vénus de Médicis*, je ne verrai jamais que la beauté radieuse ; d'autres perceront le marbre pour montrer le squelette. Il n'y a point de chef-d'œuvre en ce monde, dans l'acception absolue du mot. La terre a deux pôles de glaçons : le mois de mai a son petit hiver. Homère dort quelquefois en plein midi ; Virgile n'a pas fini tous ses vers ; Euripide a souvent trop prolongé les siens ; Shakespeare bat la campagne de l'Avon par moments : que font ces taches à ces soleils humains de notre monde ? L'*ubi plura nitent* du sage Horace doit être la devise du critique ; elle a toujours été la mienne ; elle m'a fait apprendre Virgile par cœur, malgré ses hémistiches suspendus, ses *ingens* trop fréquents, et son *Enée* trop pieux. Avec cette admiration pour les grands morts, j'apporte aux œuvres des vivants la tolérance, la justice et le respect...

*Malgré le Code Noir des censeurs trop savants,*
*Donnons la palme aux morts et la vie aux vivants.*

« Oui, on a trop longtemps tué les vivants à coups de morts...

« ... Quant à moi, je ne puis me défendre d'une vive émotion toutes les fois qu'après la dernière mesure de l'orchestre je vois lever le rideau pour l'œuvre nouvelle d'un confrère. Il m'est impossible de me faire public et de ne voir que la marche des aiguilles sans songer au labeur du mécanicien. Tout ce que le pauvre auteur a subi d'angoisses, de courses, de veilles, d'insomnies, de fièvres, de sueurs, se représente à mon imagination. Les âmes du purgatoire sont sur des roses : elles ne sont pas auteurs dramatiques. Je le vois, ce jeune martyr, copiant cinq fois son manuscrit et le lisant à sa mère, qui le trouve admirable et compte sur lui pour le loyer. Quatre termes s'écoulent, et bien davantage ! L'ouvrage est enfin reçu. Les artistes ne sont pas tous enchantés de leurs rôles. Commence le supplice des répétitions ; Sisyphe n'est qu'un joueur de paume. On psalmodie vingt jours les vers ou la prose du patient devant un quinquet oléophobe et un public, composé du pompier mélancolique, chargé de veiller aux incendies sous un casque romain. Un artiste n'est pas content de son entrée ; un autre trouve sa sortie sans effet ; celui-ci demande qu'on lui ajoute quatre lignes ; celui-là exige la suppression d'un monologue comme faisant longueur, et, notez-le bien, je le dis avec toute la sincère conviction de l'expérience personnelle, ces artistes sont dans leur droit ; ils défendent leur réputation et leurs intérêts, et pres-

que toujours, pour ne pas dire toujours, ils ont raison contre l'auteur...

« ... Après quarante ou cinquante répétitions, qui ont argenté quelques cheveux sur la tempe du jeune Sisyphe, le grand jour vient, *venit summa dies*. C'est, en particulier, une miniature du jugement dernier. Il y a une histoire de loges, de places, de stalles, de journaux, de critiques, d'amis, d'ennemis, d'indifférents, une histoire de cinq heures au moins, où il faut dépenser plus de combinaisons pour adoucir, calmer, contenter, prévenir, concilier, que César n'en dépensa pour vaincre Vercingétorix. Le rideau se lève ; l'exposition va se faire ; toutes les loges s'ouvrent, toutes les serrures grincent, toutes les lorgnettes s'agitent, toutes les ouvreuses crient, tous les amis se saluent, tous les nez murmurent, tous les rhumes éclatent, tous les satins frissonnent, tous les petits bancs clapotent, tous les couloirs s'insurgent.

« L'auteur agonisant dit au pompier :

« — Mon exposition est perdue ! on ne l'entendra pas !

« Le pompier le rassure d'un geste paternel. Hélas ! que peuvent les pompiers contre l'incendie du cœur un jour de première représentation ! L'auteur est là, voyant partout la critique, ce tigre hebdomadaire, *quærens quem devoret*. Quelle agonie !... J'ai vu les amphithéâtres de Nîmes, d'Arles, de Vérone ; j'ai vu le Colisée de Titus, et souvent, assis sur leurs ruines, je me suis demandé si le gladiateur voué aux lions d'Hyrcanie et entendant grincer la grille sous la main du belluaire, avait subi les angoisses d'un jeune et même d'un

vieux auteur un soir de première représentation !

« Quand on a vu ces choses pendant vingt ans, on est prédisposé à l'indulgence, ou du moins à la justice, au respect, à l'impartialité ; on ne blesse jamais personne ; on applaudit le bon, on conseille le médiocre, et quand on a trop de mal à dire, on se tait. »

Lié avec tous les artistes et les gens de lettres de l'époque, boulevardier plus pétillant que jamais, répandu dans les cafés et les salons littéraires d'où ses « mots » fusaient à jet continu, aussitôt recueillis par les journaux grands et petits, Méry pouvait dire, comme Talleyrand sur le retour : « C'est nous qui sommes encore les jeunes aujourd'hui. »

Quand mourut, le 16 juin 1866, ce septuagénaire demeuré jusqu'au bout d'esprit juvénile, le deuil fut unanime. Les suprêmes hommages officiels ne lui manquèrent pas plus que les regrets du public et des admirateurs. Napoléon III, qui l'avait vu tout jeune chez sa mère, à Florence, pourvut lui-même aux frais des funérailles, qui se firent à Notre-Dame-de-Lorette. Ses amis les plus anciens et les plus fidèles, Thiers, Émile de Girardin, Georges Bell, Alphonse Royer, marchaient en

tête du convoi. Au cimetière Montmartre, des discours furent prononcés par le baron Taylor, président des cinq associations artistiques, Paul Féval, président de la Société des Gens de Lettres, Émile Perrin, directeur de l'Opéra, et Millaud, directeur du *Petit Journal*. Léon Gozlan parla aussi : « Nous enterrons aujourd'hui un rayon de soleil, » dit-il. Et Théophile Gautier consacra à son vieux compagnon, dans le *Moniteur Universel* du mardi 19 juin 1866, un article nécrologique des plus complets.

## II

### L'ÉCRIVAIN

« Improvisation », ce mot revient, comme un *leit-motiv*, sous la plume des écrivains qui ont parlé de Joseph Méry. Et il est vrai que ce mot, au premier abord et pour un lecteur superficiel, semble s'appliquer à l'œuvre entière du poète et conteur marseillais. Mais c'est à condition qu'on le dépouille de toute acception péjorative. L'improvisation qui, chez... tel ou tel, se résout trop souvent par de prolixes platitudes, une forme banale, toute en clichés et lieux communs, est, chez Méry,

le fruit, on dirait mieux la fleur, des plus rares qualités, naturelles et acquises : une mémoire étendue, un savoir profond, une imagination vive, la connaissance théorique et pratique de la langue, de ses ressources les plus variées, le don du mot propre, un riche fonds d'idées générales, une alacrité de pensée et de style qui, à son plus haut degré, mieux peut-être, que la « longue patience » exaltée par Buffon, caractériserait le génie.

Improvisateur, et de cette race-là, certes, Méry le fut, dans sa conversation toujours, dans sa poésie presque toujours, dans sa prose souvent. Ne fut-il qu'un improvisateur ? Ce favori de la fée Improvisation en fut-il aussi la victime, — ce qui lui rendrait applicable, dans l'ensemble, le vers célèbre :

*Le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui,*

et ce qui expliquerait la gloire, « les deux gloires [a] » dont il jouit de son vivant, au dire de Théophile Gautier, et l'indifférence dont souffre sa mémoire ? Pour trancher la question, il faut la serrer de plus près, et pousser plus loin la première vue des choses.

Méry causeur, Méry conteur oral, nous ne

(a) Celle du pamphlétaire de la *Villéliade* et de *Némésis*, et celle du romancier de la trilogie indienne.

le connaissons, et mal, que par le témoignage de ses contemporains. On peut dire de la causerie, improvisée ou préparée, ce que le sculpteur Auguste Préault a dit de l'art du comédien : qu'elle est un art qui *s'évapore*, d'un mot qui se trouve résumer parfaitement tout un passage de Sainte-Beuve sur Alexis Piron et les humoristes de la même veine :

« ... On ne ressuscite pas la gaîté pure : elle a jailli, elle a sauté au plafond, elle s'est dissipée. Représentons-nous les gais causeurs, les hommes de verve et de mimique excellente que nous avons connus ou possédés, ceux qui, dans une soirée, les portes closes, en parodiant ou nos auteurs, ou nos orateurs, ou nos simples bourgeois, nous font rire aux larmes : Henry Monnier, Vivier, feu Romieu, Méry le conteur. Essayez au sortir de là d'en donner idée à ceux qui ne les ont pas entendus : tout s'est refroidi... »

Sainte-Beuve n'a vu en Méry que l'amuseur ; mais il y avait autre chose, que le fameux lundiste n'a pas vu, qu'il n'a pas, en tout cas, reconnu, et qui eût cependant mérité de retenir son attention. C'est une lacune — ce n'est pas la seule — dans l'œuvre de l'universel critique, trop souvent enclin, par contre, à timbrer de son estampille bien des gens qui

ne valaient pas le poète et surtout le prosateur ainsi méconnu.

Poète, Méry, certes, le fut, il le fut même copieusement. Il pouvait dire, comme Ovide :

*Quidquid conabar scribere versus erat* (a),

et son collaborateur Barthélémy l'appelait « hémistiche vivant ».

Lui-même s'est dépeint en cette phrase, — d'improvisateur et de paresseux : « J'écris volontiers en vers, parce que c'est plus tôt fait : les lignes sont plus courtes. » Et il n'évitait pas toujours le reproche que lui faisait Alphonse Karr :

*Vous ruinez vos vers pour enrichir vos rimes.*

Étonnez-vous, après cela, qu'ayant composé et fait lire ou entendre, à ses contemporains, plus de deux cent mille vers, il en ait seulement laissé quelques centaines dignes d'êtres relus par la postérité. Nous en avons déjà cité ; en voici d'autres, choisis de manière à faire tout au moins entrevoir la double nature de l'inspiration poétique, tour à tour funam-

(a) Tout ce que j'essayais d'écrire était un vers.

bulesque (le mot est de Banville, mais la chose était déjà de Méry) ou émouvante, et toujours harmonieuse.

D'abord ce malicieux croquis d'un financier en voyage :

CRÉSUS A BADE.

*De son comptoir lointain déserteur d'un moment,*
*Que faisait-il, Crésus, dans ce site charmant,*
*Qui ravit le penseur, le poète et le sage ?*
*Il demandait le cours du Crédit Autrichien*
*Et, pour se divertir, il regardait un chien*
*Qui regardait le paysage.*

Et puis une de ses improvisations les plus connues, la piquante — sans calembour — *Ode à l'Ail :*

*Je le sais, l'ail, enfant des bastides voisines,*
*N'est pas en bonne odeur dans vos fades cuisines,*
*Même au Palais-Royal, tout encadré d'arceaux,*
*Jamais l'ail n'embauma de ses gousses chéries*
*Dans leur beau restaurant, ouvert aux galeries,*
*La trinité des Provençaux.*

*Vous ne savez donc pas que cette plante est bonne*
*Entre toutes ? Tissot, professeur en Sorbonne,*
*Ne vous a pas vanté cet admirable don,*
*Lorsque, des vieux Romains disant la grande chère,*
*Bucoliques aux doigts, il vous explique en chaire*
*Les vers du* Pastor Corydon ?

*Virgile, homme de goût, a vanté son arome*
*Dans des vers applaudis par les dames de Rome ;*
*Et quand il allait voir Auguste au Palatin,*
*Tythyllis apprêtait l'ail, en gardant ses chèvres,*
*Et le poète, en cour, exhalait de ses lèvres*
*Le vrai parfum du vers latin.*

*Lorsque l'amphithéâtre ouvrait ses vomitoires*
*Aux antiques héros de toutes les histoires,*
*Au peuple souverain, au consul triomphant,*
*Cent mille spectateurs, pour charmer leur attente,*
*Achetaient l'ail vendu sous une fraîche tente*
*Entre le tigre et l'éléphant.*

*Tout ce qui porte un nom dans les livres antiques,*
*Depuis David, ce roi qui faisait des cantiques,*
*Jusqu'à Napoléon, l'empereur du Midi,*
*Tout a dévoré l'ail, cette plante magique,*
*Qui met la flamme au cœur du héros léthargique,*
*Quand le froid le tient engourdi.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Et toi, cher Constantin, dont l'amitié m'excite,*
*Si je t'écris ici ces quelques vers si vite,*
*C'est que l'ail dans Marseille a mis son grand bazar,*
*Que je viens d'en manger pour écrire un volume,*
*Et qu'au lieu d'encre enfin j'avais pris pour ma plume*
*L'ail de Virgile et de César.*

Méry, dans ses vers, ne prodiguait pas que de la verve. Ne goûterons-nous pas la grâce mélodieuse et pure dont s'enveloppe une souriante philosophie dans telles strophes des *Heures* :

*Les Heures sont des fleurs, l'une après l'autre écloses,*
*Dans l'éternel hymen de la nuit et du jour ;*
*Il faut donc les cueillir, comme on cueille des roses,*
*Et ne les donner qu'à l'amour.*
*Ainsi que de l'éclair, rien ne reste de l'heure,*
*Qu'au néant destructeur le temps vient de donner ;*
*Dans son rapide vol embrassez la meilleure,*
*Toujours celle qui va sonner...*

Et quel jeune amoureux d'aujourd'hui demeurerait insensible, en dépit de quelques ter-

mes désuets, à la musique de cet épithalame à la fois vif et langoureux :

*Entends-tu dans de doux rêves*
*Sur les grèves*
*Fuir le flot napolitain ;*
*Entends-tu la voix touchante*
*Qui te chante*
*Au bord du canot lointain ?*

*Entends-tu les mandolines*
*Aux collines*
*Où se font les doux larcins,*
*Les vagues napolitaines,*
*Les fontaines*
*Qui tombent dans les bassins ?*

*Entends-tu la douce brise*
*Qui se brise*
*Dans les jasmins espagnols,*
*Dans les myrtes de nos îles,*
*Doux asiles*
*Où chantent les rossignols ?*

*Ah ! toutes ces harmonies*
*Sont unies ;*
*Elles parleront demain*
*A la vierge de la veille*
*Qui s'éveille*
*Voilant ses yeux de sa main.*

*Dans cette nuit amoureuse*
*Sois heureuse ;*
*Aux bras de ton jeune amant*
*Jouis de l'heure présente,*
*Séduisante,*
*Car l'heure à venir nous ment.*

Parfois le ton s'élève encore ; on se sent effleuré par l'aile de l'épopée à la lecture de passages comme celui-ci, évoquant

*Les morts de Trafalgar dans leurs tombes ouvertes*
*Soulevant à demi leurs cercueils d'algues vertes...*

ou comme celui-là, où le poète nous parle de la malheureuse campagne de Russie, mais où nous croyons voir, nous, nos glorieux Poilus, en bleu horizon, de la Grande Guerre :

*Un jour, quand nos enfants, amoureux de merveilles,*
*Feront de ce malheur l'entretien de leurs veilles*
*Et que les vétérans, témoins de ces grands jours,*
*Seront dans le sépulcre endormis pour toujours,*
*Les front s'inclineront sur les places publiques,*
*Quand les derniers de tous, ces vivantes reliques,*
*Passeront, étalant leurs uniformes bleus,*
*Ce trophée immortel d'un âge fabuleux...*

Et ailleurs, dans le *Salut à Victor Hugo,* nous vibrons à l'unisson de Méry offrant aux grands persécutés son tribut d'admiration réparatrice :

*... Et nous, pour adoucir cette longue agonie*
*Qui dévore le cœur des hommes de génie,*
*Pour passer devant eux sans honte et sans remords,*
*Quand ils vivent, brûlons sur le seuil de leur porte*
*Un peu de cet encens que la foule leur porte*
*A pleines mains quand ils sont morts !...*

Il nous faut passer rapidement sur Méry auteur dramatique. Son théâtre montre plus

d'esprit (toujours !) que d'observation, plus de clinquant que de profondeur, et, faute d'un personnel accent, il ne mérite sans doute guère plus qu'un déférent salut.

Quant à ses romans, et en particulier ceux de sa trilogie exotique (car Méry fut l'un des inventeurs de l'exotisme), nous avons vu plus haut en quelle estime les tenaient Gautier et ses contemporains. Ce sont des feuilletons, si l'on veut, mais des feuilletons qui, grâce à un rare alliage de qualités apparemment contradictoires, demeurent œuvres de littérature et d'art. Les lettrés les plus délicats seraient encore séduits par le charme du récit, la vivacité, le coloris, la pureté d'un style à la fois spontané et châtié, l'originalité des caractères et des mœurs ; et, dans un temps où la mode revient au roman d'aventures, le public se laisserait certainement emporter à toutes ces péripéties imprévues d'une action savamment et fiévreusement poussée vers sa fin sans laisser au lecteur haletant le loisir de respirer.

Il nous tarde d'en arriver enfin à ce qui nous semble constituer la plus réelle originalité de Méry, la caractéristique de son talent, c'est-à-dire la nouvelle, et, plus spécialement,

la nouvelle humoristique. C'est par là qu'il appelle — et retient — notre admiration. Le mot n'est pas trop fort ; dans ce domaine délimité Méry fut, avant tout, et reste, malgré tout, un grand écrivain, et le type même, oserons-nous ajouter, de l'humoriste classique.

Il garda toujours une prédilection pour ce genre éminemment français de la nouvelle, où le cadre, restreint, comprime la pensée, où, de cette compression même, l'effet jaillit plus intense, où le plomb fait balle ; de la nouvelle qui, d'ailleurs, suivant le tempérament propre du nouvelliste, se plie à toutes les formes, sérieuse ou enjouée, fantastique ou pathétique. Chez notre conteur, la nouvelle, celle où il a mis le plus de lui-même, ne pouvait être qu'à base d'esprit, de cet esprit français que relève la saveur propre au méridional.

Désir d'amuser, tour piquant et inattendu, sensibilité, raison, goût, sens du caustique, — tout cela se trouve dans l'œuvre écrite de Méry, comme dans ce que nous savons de sa conversation... Mais aux traits ainsi notés, qui lui sont communs avec ses plus célèbres émules, les Fontenelle, les Voltaire, les Piron, les Beaumarchais, les Chamfort, les Rivarol,

les Dumas, les Becque, les Aurélien Scholl, d'autres éléments s'ajoutent, qui lui sont particuliers.

L'esprit de Méry ne se cristallise pas en brèves phrases acérées, en courtes anecdotes, honneur des recueils d'Ana. Il fait plutôt songer à l'esprit de théâtre, où les « pointes » sont préparées, amenées, résument une situation, un caractère, et ne sauraient sans dommage être séparées du contexte et citées à part. Ses facéties sont souvent des jeux d'idées qui prêtent à la réflexion, plutôt que de brefs jeux de mots faciles à retenir par cœur et à colporter d'une génération à l'autre. C'est, plus encore que ses saillies, sa façon de conter qui est humoristique. Voilà pourquoi il est moins connu que ses rivaux en verve malicieuse ; voilà pourquoi, par contre, son récit est si vivant, si continûment amusant, et plus, et mieux qu'amusant.

A preuve, cette brochette de remarques, piquées au hasard de la lecture et qu'il serait facile de multiplier :

« Ulric profita de quelques lambeaux de grec, de latin, de français, que son professeur lui avait laissés par mégarde...

... Marguerite valsait, emportant dans l'air, avec elle, un gigantesque conseiller municipal... »

« Un huissier allume les flambeaux d'hyménée avec du papier timbré...

« Lorsqu'il m'arrive un de ces intolérables malheurs, qui troublent l'existence du riche, lorsque ma pendule s'arrête dans la nuit, lorsque mon habit neuf reçoit une tache, lorsque le vernis de ma botte s'écaille subitement, lorsque je perds la clef de mon secrétaire...., enfin, dans ces mille circonstances éparses dans la vie où chacun se considère comme le plus infortuné des hommes.... »

« Le présent, cet or fluide que la jeunesse nous verse à pleines coupes, et que nous laissons fuir sous nos pieds... »

« La France n'aime que les revues et les processions... »

« On nomma une commission pour examiner la découverte. L'examen dura deux ans, le secrétaire seul se rassemblant tous les jeudis... »

« Si Dieu avait nommé une commission pour créer la terre, la lune en serait encore à chercher son centre d'attraction... »

« J'allais expirer dans mes bras, lorsque la vue du Tibre arrêta le dernier soupir sur mes lèvres. »

On le voit, on le verra mieux en parcourant les nouvelles qui composent ce volume, le penseur perce bien souvent sous l'amuseur, qui, avec le ton le plus plaisant, sait à l'aventure dire les choses les plus judicieuses.

La qualité de son « démon intérieur », son aversion innée pour le lieu commun, devaient incliner Méry au paradoxe. Il y excellait. Mais il arrivait que son paradoxe de la veille devenait la vérité du lendemain, — ou du surlendemain, — une anticipation, aventurée mais logique, qu'un avenir plus ou moins proche devait réaliser. Ce boulevardier était un précurseur, dont le cerveau en ébullition, toujours prêt à déborder, toujours en avant de son temps, projetait des lueurs sur le nôtre. Que de choses il avait annoncées et prédites !

Dès 1828, ne signalait-il pas, dans une lettre au *Courrier Français*, l'influence des coups de canon sur l'état atmosphérique ? En 1838, dans un poème à Gautier, il prophétisait, et déplorait, la mort de la Chine pittoresque, la Chine des fleuves jaunes et des contes bleus, des paravents et des palanquins, et son remplacement par

*... un plat pays bourgeois, sans magots ni thé vert.*

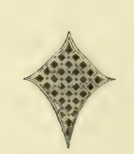
En 1847, dans le journal d'Émile de Girardin, il soutenait que le vieux Paris réclamait une démolition générale et qu'il serait impossible de circuler dans cette capitale avant quinze ans écoulés, si les voies publiques restaient

dans leur état du moment. N'était-ce pas déjà prévoir, appeler un baron Haussmann ? — Méry proposait même de mettre des ponts sur les boulevards les plus encombrés de foule, parce qu'il y avait péril pour la traversée. Dans le même feuilleton, le chroniqueur quotidien de la *Presse* développait le projet d'éclairer Paris avec des gerbes de lumière électrique. Un peu plus tard, en 1862, il s'écriait, avec Nadar : « L'hélice est le levier d'Archimède pour les ballons. » Et, dans un article sur « le *Cheval parisien*, » il adressait un pressant appel aux ingénieurs, pour le soulagement de ces quadrupèdes martyrs par la construction de « voitures *anhippes*, c'est-à-dire sans chevaux, des voitures mises au pas, à l'amble ou au galop, par un ressort intérieur, dont la manivelle tournait sous la main d'un conducteur ex-cocher..., véhicules innocents, conformes à l'esprit de la loi Grammont, et en harmonie avec les futures exigences de la grande voirie parisienne... »

De telles prévisions, qui ne sont pas rares dans son œuvre, prouvent que ce pur latin, cet humoriste du meilleur filon classique, qui aimait et louait les romantiques sans tomber dans les excès de ce qu'on appelait alors « la nouvelle école, » ne sacrifiait pas plus le pré-

sent sur l'autel du passé, que l'avenir sur l'autel du présent ; et que nul de ses grands contemporains ne fut plus moderniste que Joseph Méry.

C'est là, sans doute, une raison qui, ajoutée aux précédentes, aurait dû garder son nom de vieillir, — son nom, et la meilleure partie de son œuvre, — et qui devrait, qui doit, en bonne justice, assurer l'un et l'autre d'un durable renouveau…



# NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Plusieurs notices biographiques ont été publiées sur Méry. L'ouvrage le plus complet, sur l'homme et sur l'écrivain, est celui de M. Emile Camau : JOSEPH MÉRY (Albert Savine, *éditeur*). Il nous a été des plus utiles pour documenter notre introduction. Nous avons consulté aussi avec profit les souvenirs et notes d'Armand de Pontmartin, de Georges Bell et d'Eugène de Mirecourt.

Les *œuvres complètes* de Méry ont paru chez Calmann-Lévy.

Il convient d'ajouter à l'énumération des romans et des nouvelles (une cinquantaine de volumes) qu'on trouvera dans le catalogue de l'éditeur, celle des pièces de théâtre en prose ou en vers, que Méry fit représenter à la Porte-Saint-Martin, à l'Odéon, ou à la Comédie-Française :

*La Bataille de Toulouse*, *l'Univers et la Maison*, *le Paquebot*, *le Sage et le Fou*, *la Fiancée aux millions*, *Guzman le Brave*, *Frère et sœur*, *le Mari enlevé*, *l'Essai du Mariage* ; plus *le Chariot d'enfant* et *l'Imagier de Harlem*, en collaboration avec Gérard de Nerval.

Méry écrivit aussi des livrets : ceux de *Christophe Colomb* (Salle Ventadour), de l'*Eden* et d'*Herculanum* (Opéra), musique de Félicien David, et celui de *Maître Wolfram* (Théâtre Lyrique), musique de Reyer.

Enfin la liste de ses œuvres ne serait vraiment « complète » que si l'on pouvait y ajouter les innombrables articles, fantaisies ou poèmes qu'il dissémina dans les principaux journaux et revues de son époque, et qui n'auraient pas rempli, au compte de Méry lui-même (préface des *Journées de Titus*), moins de soixante volumes.

LA

# CHASSE AU CHASTRE

## *PRÉFACE COURTE ET NÉCESSAIRE*

Un *jour, Alexandre Dumas se promenait au grand soleil sur une de ces collines marseillaises qui ont horreur de la végétation. Il marchait d'un pas très rapide ; je le suivais de loin, comme s'il eût écrit : tout à coup le géant littéraire et physique s'arrêta, saisi de stupéfaction ; il faut beaucoup pour étonner Dumas.*

*C'était beaucoup, en effet. Au sommet de cette colline chauve s'élevait un* cimeau.

*— Qu'est-ce que cela ? me dit Alexandre.*

*— C'est un* cimeau, *lui dis-je.*

*— Me voilà bien avancé ! Traduisez-moi ce grec provençal en français.*

*— Intraduisible, comme un vers d'Homère.*

*— Mais à quoi sert cette chose intraduisible ?*

*— Devinez.*

*— C'est le Sphinx sur le mont Cythéron. Je n'ai pas le temps d'être Œdipe. Donnez-moi le mot.*

*— Je vous le vends.*

*— Votre prix ?*

*— Restez un jour de plus à Marseille.*

*— Payé double ; je reste deux jours.*

*— Quel bon marché vous faites ! Voyez dans quel embarras je pouvais vous laisser ! Ce soir, vous partiez, sur la* Maria-Antonietta, *pour l'Italie ; ce* cimeau *vous poursuivait comme un fantôme, il se dressait devant vous, tout le long de la crête chauve des Apennins, il...*

*— Voulez-vous donc me dire le mot ! interrompit Dumas avec vivacité ; je vous ai payé comptant.*

*— Un* cimeau, *lui dis-je alors, est un mât de soixante pieds de hauteur, planté pour attirer les oiseaux de passage en septembre et en octobre. Il y a cinquante mille* cimeaux *et cinquante mille chasseurs sur le territoire de Marseille.*

*— Et combien d'oiseaux ? me demanda Alexandre.*

*— Il n'y en a point.*

*— Et que font les cinquante mille chasseurs, en présence de ces oiseaux absents !*

*— Ils causent dans de petites cabanes nommées* postes *et chantent des airs de* Guillaume Tell*... Vous ne connaissez pas l'histoire du* Châstre *!*

*Dumas, qui connaît tous les mots de toutes les*

*langues, et qui les inventerait tous si, par bonheur, ils n'existaient pas, recula devant ce mot et décrivit avec son torse un superbe point majuscule d'interrogation.*

*— Un* châstre, *lui dis-je, est un oiseau rare, l'*avis rara *des anciens, un oiseau d'augure ; l'*avis castrorum, *comme disaient les Romains marseillais. On a supprimé* avis, *on a dénaturé* castrorum, *et, par corruption progressive,* châstre *est resté : les étymologies n'en font pas d'autres. D'*Aquæ Sextiæ *on est arrivé à* Aix, *de* Massilia *à* Marseille, *de* Civitas *à* la Ciotat, *de* Segoregium *à* Arles, *ce qui est beaucoup plus fort. Les générations ont la manie de mettre en pièces les origines des mots. Témoin cette épigramme :*

Alphana *vient d'*equus, *sans doute ;*
*Avec moi, convenez aussi*
*Qu'en venant de là jusqu'ici,*
*Il a bien changé sur la route.*

*Or, un musicien marseillais aperçut un jour un de ces châstres sur son* cimeau ; *il fit feu et le manqua. Dans des pays de chasse, ce malheur aurait fait sourire le musicien ; mais ici, manquer un oiseau, c'est manquer un phénomène ; aussi notre chasseur se mit à poursuivre son châstre de* remise *en* remise, *et cette poursuite fiévreuse le conduisit jusqu'à Rome, sous le consulat de M. de Norvins.*

*Alors, je contai toute l'histoire du chasseur*

*musicien à Dumas, et je l'engageai à l'écrire s'il la trouvait digne de son public, c'est-à-dire de l'univers.*

*Dumas partit pour l'Italie, où il fit un très long séjour.*

*Me trouvant à Vienne, en Dauphiné, bloqué par les neiges dans un hiver très rigoureux, et ne pouvant continuer ma route, je m'installai à l'auberge des* Trois Rois, *et, pour attendre le dégel, je me mis à écrire ma chronique de* Ponce-Pilate à Vienne. *La neige tombait toujours sur la route de Paris. Un souvenir méridional ramena ma pensée vers les tièdes collines où la chasse manque, mais où le soleil ne manque pas, et de rêveries en rêveries je songeai à l'histoire du* châstre. *Croyant que Dumas avait oublié cet oiseau à travers les monuments de l'Italie, j'écrivis ma* chasse, *et je la publiai dans la* Revue de Paris. *Dumas, de son côté, écrivait un délicieux roman sur le même sujet, et lui donnait de larges proportions avec cette prodigalité d'esprit, de grâce, de charme, que deux mille volumes n'ont pas encore épuisée, et que deux mille autres n'épuiseront pas.*

*Dumas ne connaissait pas ma* Chasse au châstre *de la* Revue de Paris ; *si j'avais cru qu'il écrirait un jour la sienne, la mienne n'aurait jamais paru. Quelques lettrés ont daigné souvent s'occuper de cette double chasse, et c'est pour eux que je donne cette explication.*

## LA CHASSE AU CHASTRE

### I

Au mois d'octobre 1811 ou 12, M. Chay, joyeux célibataire, un des artistes les plus distingués du Midi, chassait sur sa colline, non loin de la mer, aux portes de Marseille : il était cinq heures du matin.

La chasse du Midi est bien différente de celle du Nord. Dans nos contrées, ce n'est pas le chasseur qui manque, c'est le gibier. Il n'y a point de gibier. Tout Marseillais en état de porter les armes est chasseur de droit : il a un fusil et un *carnier*.

Voici comment la chasse se fait.

Le chasseur se lève à trois heures du matin, fait une ou deux lieues, et arrive avec une cargaison de cages à sa cabane, nommée *poste*. Il accroche aux arbres ses cages pleines d'oiseaux, qui ont fait vœu de silence ; il s'enferme dans son poste, charge son fusil, regarde les étoiles, médite, se promène pour secouer le froid, mâche des feuilles de pin, respire les parfums de la colline, assiste au lever de l'aube, de l'aurore, du soleil et du vent ; contemple la mer, maudit

les nuages, soupire après la bise du Nord, fait un croquis de paysage, et à dix heures il rentre en ville, heureux et riant : il a chassé.

On recommence le lendemain.

Le chasseur se met en frais énormes pour se donner ce plaisir ; c'est incroyable tout ce qu'il faut dépenser pour avoir un *poste* bien établi. Aussi, quand une fatalité phénoménale a condamné une grive à être mise à mort par un chasseur marseillais, cette grive coûte quelquefois cinq cents francs au chasseur. Un de mes amis, M. Blanc de Radas, m'a servi un rôti qu'il évaluait mille écus ; il y avait six ortolans sur un plat.

C'était donc à une de ces chasses que se livrait M. Chay, avec toute l'ardeur d'un artiste du Midi.

Il regardait les cieux et ne voyait rien venir, selon l'usage, lorsque son étoile, qui justement luisait à l'horizon en ce moment, lui envoya un oiseau dans le petit bois de pins.

L'obscurité protégeait l'infortuné volatile.

M. Chay furetait de l'œil, dans le massif, à la lueur de la constellation de la Grande-Ourse, qui se couchait sur la colline du Nord ; il voyait ou croyait voir quelque chose d'opaque qui s'agitait dans la verdure diaphane ; il tenait son fusil dans la direction de cette forme équivoque,

la couchait en joue et n'osait tirer, de peur de faire feu sur une illusion.

Un chasseur du Midi a tant d'intérêt à ménager un oiseau ; *ces rencontres sont rares*, comme dit La Fontaine, et les phénomènes sont précieux.

Le jour s'obstinait à ne pas se montrer ; M. Chay comptait les étoiles ; il n'en restait plus que treize, mauvais nombre : sept du Chariot et six d'Orion, plus une planète égarée qui avait l'air d'attendre le soleil.

Enfin l'aube fit tomber à l'Orient un pli de sa robe d'opale ; le météore se glissa en longues traînées phosphoriques, de pins en pins, jusqu'au bois de M. Chay.

Une éclaircie lumineuse trahit subitement l'oiseau réfugié ; le chasseur le vit dans une auréole crépusculaire ; il fallut céder à l'irritation du désir. Le fusil, mal dirigé, fit feu, après avoir averti l'oiseau par un long feu d'artifice tiré sur l'amorce ; les pistons n'étaient pas inventés.

— Il est tombé ! dit le chasseur en imitant par un cri sourd le bruit que fait un oiseau en tombant.

Et il courut sous l'arbre qui avait servi de perchoir à l'oiseau ; il ramassa plusieurs pierres mousseuses et des lambeaux d'écorce, mais il

ne trouva point d'oiseau. Une plume seule était restée dans les aiguilles résineuses de l'arbre ; M. Chay s'empara vivement de cette plume, comme pièce justificative d'une maladresse et d'une évasion, et la regarda d'un œil mélancolique, avec le sourire de la douleur.

L'aurore aux doigts de rose tombait d'aplomb, en ce moment, sur la plume que M. Chay venait d'insérer à sa boutonnière comme une décoration ornithologique.

— Ciel ! s'écria M. Chay, c'était un *châstre !* c'est une plume de *châstre !*

Perte irréparable ! Ce n'était point ici un malheur ordinaire. Le phénomène était double.

Le châstre est un oiseau d'augure, et qui n'apparaît qu'à de bien rares intervalles. Heureux le chasseur qui rentre en ville avec un pareil trophée ! Il est grand devant les autres chasseurs, comme Nemrod devant Dieu.

M. Chay répéta : *C'était un châstre !* sur tous les tons, et il se serait accompagné de son violoncelle s'il l'avait tenu sous ses doigts.

L'infortuné jeta ses regards sur la campagne, déjà inondée des rayons d'un soleil moqueur. L'air était vide et silencieux ; pas un oiseau sous l'azur. M. Chay rechargeait son fusil en douze temps, et marchait dans le bois, secouant du pied toutes les feuilles mortes et amoncelées qui

pouvaient recéler un châstre ; regardant aux branches supérieures, écoutant le bourdonnement des moucherons, prenant une guêpe au vol pour un oiseau, et maudissant, de douze pas en douze pas, le crépuscule, les fusils à pierre et les constellations qui donnent un jour faux.

— Le voilà !

Nouveau cri de M. Chay : c'était en effet le châstre ; il s'était levé d'une touffe d'herbes aux pieds du chasseur. Le fusil était parti d'inspiration, mais sans but, et avait abattu deux pommes de pin. L'oiseau agitait triomphalement ses ailes augurales, et quittait le bois pour la colline, la colline pour la plaine, la plaine pour le rivage de la mer. M. Chay s'élança courageusement sur les traces aériennes du châstre. Il était alors huit heures du matin.

L'ardeur de la poursuite fut admirable aux premiers élans ; M. Chay s'acharna contre l'oiseau, qui prenait du repos de mille en mille pas, comme s'il les eût comptés, et s'envolait toujours au moment où le fusil s'abattait dans sa direction. Le chasseur et l'oiseau franchirent ainsi plusieurs plaines et quelques montagnes : le chasseur étanchait sa soif avec des pampres de vignes, plus altérées que lui.

Déjà la haute chaîne qui commence à la *tête de Puget* et finit au cap de Montredon s'était

abaissée sous les pas de M. Chay et sous les ailes du châstre ; les deux voyageurs avaient laissé à leur droite Cassis et La Ciotat, et suivaient la longue et large plaine qui s'étend de Signe à Saint-Cyr ; ils étaient fatigués l'un et l'autre ; la nuit tombait ; le joli village de Saint-Cyr allumait les vitres de ses maisons. M. Chay, mourant de faim, de soif, de fatigue, de tout, déposa son fusil à la porte de l'auberge de l'*Aigle noir*, où on loge à pied et à cheval.

Le châstre trouva un gîte je ne sais où.

Pour le voyageur piéton, l'auberge du soir est faite à l'image du paradis. M. Chay se fit servir un bon souper qui lui tint lieu de déjeuner, se fit donner un excellent lit, et se coucha, repu et joyeux. Dans la nuit, il rêva qu'il prenait des châstres avec la main.

A l'aube, il était debout, selon son usage : le chasseur adore l'aube. Avant de reprendre le chemin de Marseille, il jeta un coup d'œil et un soupir vers les heureuses campagnes du Castellet, où il présumait que l'oiseau insaisissable avait fait son gîte de nuit.

M. Chay longeait en ce moment un mur à demi éboulé, qui était recouvert d'une large tenture de feuilles de câprier : du bout de son fusil il agita ces feuilles avec ce bruit de lèvres inarticulé qu'exhale le chasseur en alignant

une fusée d'R. Un battement précipité d'ailes et un petit cri annoncèrent la présence de l'oiseau. Le châstre s'était envolé, M. Chay avait lâché son coup de fusil encore au hasard, et courait, par-dessus les vignes, à la suite de sa fumée, de son plomb et de l'oiseau.

Le chemin de Marseille avait été oublié. De *remise* en *remise*, de vallons en vallons, M. Chay atteignit, le soir, la jolie ville d'Hyères, qui embaume l'horizon de ses orangers.

M. Chay n'était jamais venu à Hyères ; il aimait les oranges à la folie. Avant de se coucher, il eut la fantaisie de se promener dans le beau jardin des Hespérides, qui appartient à M. Filhe. Le fusil sous le bras, il cheminait avec cette gracieuse oscillation d'épaules qu'affectionne le chasseur provençal. La lune était dans son plein, et sa lumière éclatait aussi vive sur les cimes des palmiers que la lumière du soleil de Paris sur les ormeaux du boulevard Montmartre au mois d'août. L'artiste chasseur avait, à son insu, comme tous les Méridionaux, un grand fonds de poésie dans l'âme. Il s'abandonnait nonchalamment à une douce contemplation, et respirait, avec une mélancolie sensuelle, les parfums du thym et de l'orange, voluptueuses émanations que secouait sur sa tête le souffle nocturne de la mer.

— Ah ! dit M. Chay, si j'avais mon violoncelle, j'exécuterais volontiers ici : *Champs paternels* de *Joseph en Égypte.*

Puis il recula d'un pas, et courba son corps en point d'interrogation sur une plante pariétaire que la lune argentait mollement : c'était un câprier. La plante répondit par un léger frôlement de feuilles ; le chasseur se releva en point d'admiration, et prépara son fusil.

A cinq pas, sur une branche sèche, effeuillée et saillante, apparut un oiseau qui secouait ses plumes et tressaillait d'aise à la fraîcheur de la nuit. C'était le châstre.

Deux motifs enclouèrent la détente du fusil sous l'index du chasseur : c'était conscience de tirer un pauvre oiseau à cinq pas ; M. Chay avait trop de délicatesse pour abuser de sa position. A cette distance, d'ailleurs, le châstre aurait disparu, comme Romulus, dans une tempête ; le volcan l'aurait brûlé vif. Autre considération : il était défendu à Hyères, comme partout, de tirer des coups de fusil à onze heures du soir. M. Chay, retenu par ce double motif, demeura braqué contre l'oiseau, lequel ne tarda pas de s'endormir, le bec sous l'aile, avec l'insouciance d'un écolier au bord d'un puits.

En attendant le jour, M. Chay contempla le sommeil de l'innocence, et de temps en temps

il faisait une répétition générale du drame sanglant qu'il se disposait à jouer aux premières lueurs de l'aube. Il couchait en joue l'oiseau endormi sous la foi de la lune ; il le rôtissait en imagination, lui composait une sauce aux câpres, le dévorait des yeux.

M. Chay était à jeun, et il prenait ses repas comme il pouvait.

A force de tirer sa montre pour faire avancer l'aube, il la vit enfin poindre sur les coteaux d'Hyères. Alors il recula dix pas en fredonnant mentalement l'air en vogue de Berton :

Quand on fut toujours vertueux,
Qu'on aime à voir lever l'aurore !

Il visa tranquillement le châstre, l'encadra dans le canon du fusil, et pressa la détente.

Le chien s'abattit avec nonchalance sur la platine, et l'écho du matin resta muet. Hélas ! la poudre du bassinet s'était liquéfiée à l'humidité de la nuit.

Un énergique jurement de chasseur réveilla le châstre en sursaut ; il déploya ses ailes et s'envola vers l'horizon du Midi. M. Chay attesta les orangers voisins qu'il aurait le châstre mort ou vif, oiseau ou chasseur ; et il s'élança sur la route du Var. Cette fois sa passion de chasseur tenait du délire. Il déchirait tous les câpriers de la route,

mangeait les câpres, tirait le châstre à cinq cents pas, buvait l'eau du torrent dans sa course, comme le roi David, n'écoutant ni son estomac appauvri, ni ses entrailles insurgées, ni ses pieds endoloris.

La lèvre convulsive, l'œil vitré, les mains bleues du gonflement des veines, les cheveux rebelles sous le feutre, le front tatoué de larges plaques de sueur et de sang, le lendemain il entrait à Nice, et se plongeait, agonisant, dans un lit de l'auberge de l'*Aigle noir*.

## II

La bienfaisante nature lui donna un sommeil réparateur de dix-huit heures. A son réveil, il sonna pour demander à déjeuner. Un garçon d'hôtel monta, s'inclina devant M. Chay, et lui dit :

— *Che domanda la sua eccellenza* [a] ?

— Pour le coup, s'écria le chasseur en provençal, je suis en Italie ! Je vais mourir de faim ; je ne sais pas l'italien. Au diable le châstre !

En cette extrémité, il eut recours à la langue universelle, et il fit signe au garçon qu'il mourait de faim.

---

[a] Que demande Son Excellence ?

— *Brodo, manzo, vitello* [a] *!* dit le garçon.

— *Brodo, manzo, vitello*, répondit M. Chay aux abois.

Et il s'habilla. En prenant son gilet, une idée terrible vint l'assaillir : sa dernière pièce de cinq francs était restée à Hyères. Sa bourse s'allongeait à sec sur le marbre de la cheminée ; des larmes mouillèrent ses yeux.

Il fit un monologue, seule chose qu'il pût faire gratis en ce moment.

— Quoi ! s'écria-t-il, je serai donc réduit à figurer tristement devant la carte à payer lorsqu'on me la présentera, et je ne sais pas la langue du pays pour me justifier ! Mourons de faim, s'il le faut, mais soyons honnête, et ne touchons pas à cet insolvable déjeuner jusqu'à ce que j'aie acquis la certitude de pouvoir payer le maître d'hôtel.

Comme il venait de prendre cette détermination héroïque, le garçon entra, en parfumant la chambre des mets exquis étalés sur un plateau. M. Chay fit un noble geste de refus, et montra au garçon la porte pour lui et pour ses plats.

— Je veux un violoncelle, dit M. Chay.

— *No capisco* [b], répondit le garçon en agitant la tête négativement.

(a) Potage, mouton, veau ?
(b) Je ne comprends pas.

— *Un gran violino, una cosa che fa cosi* ([a]).

Et il faisait un signe expressif en râclant le dos d'une chaise avec la baguette de son fusil.

— *Ah !* dit le garçon, *una bassa cantante ! un violoncello ! ce n'e uno nell' osteria* ([b]).

Le garçon descendit et remonta bientôt, avec un violoncelle qu'il déposa aux pieds de M. Chay.

Un rayon de joie courut sur les joues de l'infortuné chasseur. M. Chay embrassa tendrement le violoncelle, comme un ami qu'on rencontre en pays étranger.

— Ah ! dit-il avec une mélancolique expression, oublions les horreurs de la faim et de la misère dans le culte sacré des arts ! — Déjeunons avec un air de Méhul.

Il accorda l'instrument, lui reconnut une belle qualité de sons, et préluda par le solo qui accompagne le tisonnement de l'autel, au deuxième acte de la *Vestale*.

— C'est la clarinette qui fait ce solo, dit-il ; puisque je suis en Italie, si je rencontre Spontini, je lui conseillerai de remplacer la clarinette par le violoncelle. Quelle différence d'effet ! Voyons, un peu de Méhul, divin Méhul ! Le grand air... *Vainement Pharaon...*

---

(a) Un grand violon, une chose qui fait comme ça.

(b) Une basse chantante ! Un violoncelle ! Il y en a un dans l'hôtellerie.

Le violoncelle chantait, en versant ses notes suaves sur l'escalier sonore de l'hôtellerie. Les naturels du pays idolâtraient la musique française, ils accoururent de toutes parts ; ils écoutèrent bouche béante ; ils applaudirent à briser leurs mains. On publia, dans Nice, qu'Apollon avait passé le Var : le soir, circulaient en ville trente sonnets qui commençaient tous par : *O Febo francese, dio della musica* [a]. Cependant, Apollon était encore à jeun.

Le maître d'hôtel entra respectueusement dans la chambre de M. Chay, et lui demanda, dans une sorte de langage formé de tous les idiomes de la Méditerranée, s'il ne donnerait pas volontiers un concert dans la grande salle de l'auberge, à deux francs le billet.

Ce fut un trait de lumière pour M. Chay.

— Je suis tout disposé à cela, répondit-il ; vous n'avez qu'à me faire annoncer et préparer la salle ; croyez-vous que je ferai de l'argent ?

— Je réponds de cinquante écus, dit l'aubergiste.

— C'est bien, dit M. Chay, annoncez-moi pour demain, et faites-moi servir à déjeuner.

M. Chay fit son programme :

« Sérénade de *Montano et Stéphanie*.

---

[a] O Phœbus français, dieu de la musique,

« La chasse du *Jeune Henri.*

« Le *Châstre*, nocturne avec variations.

« *Quand on fut toujours vertueux*, etc.

« *Vainement Pharaon.*

« *Nice, mia Nice, adio*, Dédié aux amateurs de Nice, par M. Chay. »

— Ferez-vous un long séjour à Nice ? demanda l'aubergiste en prenant le programme.

— Oh ! non ; je voudrais partir tout de suite après le concert.

— Vous avez donc terminé vos affaires ?

— Oui : quel est le plus court chemin pour retourner à Marseille ?

— Ah ! vous avez une bonne occasion : après-demain matin, la *Vierge-des-sept-douleurs*, un beau brick, part pour Toulon ; c'est une promenade.

— Ma foi, vous avez raison. Eh bien ! faites-moi la grâce de retenir mon passage à bord de ce brick. Quand arriverons-nous à Toulon ?

— Mais le soir, avant la nuit ; dans cette saison, il y a toujours bon vent.

— C'est charmant ! d'autant mieux que je ne connais pas Toulon. Je suis arrivé à Hyères sans entrer à Toulon. J'étais pressé. Je poursuivais un oiseau. Ah !

Le concert fut un peu froid, mais il rapporta deux cents francs à M. Chay.

— Avec cette somme, dit-il, j'en ai la moitié trop pour retourner au pays.

Et il distribua cent francs aux garçons de l'hôtel.

Cette munificence d'artiste excita des transports d'admiration.

Au jour dit, le brick qui portait le chasseur mit à la voile pour Toulon.

Le temps était superbe, comme il arrive toujours lorsqu'on quitte un port. La Méditerranée se papillotait de joyeuses petites vagues d'écume, et roulait une paillette de soleil à chaque goutte d'eau. Les voiles se tendaient mollement ; la proue de cuivre divisait la vague avec un doux bruit de monologue italien. L'algue, la roche vive, les coquillages, le goudron, embaumaient le navire, et ces parfums marchaient avec lui.

M. Chay se promenait sur le pont, dans l'attitude d'un homme heureux. « Quel beau spectacle ! » disait-il, et il était fier de lui, il souriait à la mer, il serrait fortement ses bras autour de sa poitrine, il remerciait le châstre et son ange gardien.

Le capitaine s'était assis au pied d'un mât et déjeunait.

— Nous avons un bien beau temps, n'est-ce pas, capitaine ?

— Vent de terre, dit le marin.

— Ah !... et alors ?...

— Eh bien ! alors...

Oui, dit M. Chay.

Et il regarda l'horizon et fredonna un air.

Le capitaine continua son déjeuner interrompu sans paraître désirer reprendre la conversation.

M. Chay s'approcha du timonier et dit :

— Vent de terre, eh !

Le timonier ne répondit pas. M. Chay se replaça auprès du capitaine.

— Ce soir, dit-il en se frottant les mains, nous prendrons un bol de punch avec le capitaine, à Toulon.

Le capitaine secoua la tête.

— Capitaine, n'est-ce pas le cap Sicié, ce que nous voyons là-bas ?

— Sacré tonnerre d'Anglais ! dit tout à coup le capitaine ; encore eux ! Les voilà !

Et il jeta son déjeuner dans la mer.

M. Chay recula de trois pas.

— Les Anglais ! s'écria-t-il, il y a des Anglais ! où sont-ils ?

— Quatre, cinq, six, sept frégates, dit le capitaine en frappant du pied.

— Et vous croyez qu'ils nous prendront ? demanda le pâle artiste.

— Non, oh ! sûrement non.

— Ah !

— Je vais allumer ma pipe, et avec mon baril de poudre, je fais sauter le brick.

— Écoutez, écoutez, dit M. Chay avec ce ton d'assurance factice que donne l'extrême frayeur, écoutez...

— Eh bien ! j'écoute, voyons... Pilotin, où est ma pipe ?

— Bon ! songez que vous avez à bord des pères de famille, moi, par exemple, qui donne du pain à une femme et à sept enfants... Songez à madame... à votre épouse...

— Je suis garçon...

— A la bonne heure ! Songez...

— Songez, songez ; je songe, monsieur le comédien, que je ne veux pas aller ramer sur les pontons de ces coquins d'Anglais. M'entendez-vous ?

— Parfaitement, capitaine, ne nous fâchons pas...

— Ah çà ! monsieur le comédien, laissez-nous manœuvrer tranquilles ; passez à l'arrière, et priez Dieu.

## III

Les brumes du matin avaient disparu, et la flotte d'Hudson Lowe se montrait tout à décou

vert. Les frégates et les embarcations formaient une barre de croisière qu'il était impossible au plus fin voilier de percer sans être pris.

— Pour un châstre ! disait M. Chay, le coude appuyé sur la dunette et les larmes aux yeux.

Le capitaine ordonnait de formidables manœuvres. Tout le navire était en mouvement. Une embarcation anglaise s'avançait à fleur d'eau comme un caïman sur sa proie.

— Au nom de Dieu ! s'écria M. Chay les mains jointes, retournons à Nice, capitaine.

— Sacredieu ! monsieur le comédien, si vous dites encore un mot, je vous fais fusiller.

En ce moment la cloche sonna et disparut.

— Qui donc a sonné ? dit le capitaine.

— Personne, répondit l'équipage.

— Ah ! je comprends.

— Qui a sonné ? dit M. Chay au timonier, à voix basse.

— C'est un boulet de trente-six qui nous a passé sur la tête, répondit le timonier en riant.

M. Chay se couvrit la tête de ses larges mains, et s'assit sur le pont.

— Tenez, monsieur, dit le timonier, en voilà encore un de trente-six, je l'ai entendu siffler. Un pied plus à gauche, nous étions coulés. Et trois... quatre... cinq... maladroits ! A Trafalgar, nous en avons avalé dix mille sur le *Pluton*.

— Et pour un châstre ! dit M. Chay.

— Que dit le monsieur ?

— Rien.

— Enfants ! enfants ! à vos pièces ! s'écria le capitaine d'une voix de mistral.

C'était un vieux loup de mer qui avait passé sa vie avec les boulets ; l'odeur de la poudre lui donnait des spasmes de joie ; son cœur était goudronné comme son chapeau.

M. Chay se leva timidement pour regarder par-dessus le bord ; ce qu'il vit insurgea ses cheveux. L'embarcation à cent pas, une bouffée de fumée blanche et un éclair.

Cette fois on entendit éclater le bois de la poupe.

— Bien tiré ! dit le timonier.

— Allons ! que faites-vous là, monsieur le passager ? s'écria le capitaine ; et votre fusil donc ! Allez chercher votre fusil. J'espère que vous ne l'avez pas pris pour chasser aux *gabians*.

M. Chay tressaillit ; il se glissa, en se pelotonnant, vers l'écoutille, et son pied tremblait sur l'échelle de l'entrepont.

Son infortuné fusil, incliné mélancoliquement contre un angle de la cabine, rendit plus vifs encore à l'esprit de M. Chay tous ses souvenirs de malheur.

— Le voilà !

Il y avait toute une histoire dans ces deux mots, que le chasseur prononça sourdement.

Et comme ses jambes lui flageolaient, il se laissa tomber de côté sur un hamac et recommanda son âme à Dieu.

Les artistes ont le système nerveux très prononcé ; mais il arrive toujours qu'après une excitation violente la réaction s'opère, les nerfs se détendent, le marasme s'infiltre dans les os, le cerveau s'engourdit, et le sommeil maîtrise les sens. C'est d'après cette théorie physiologique que M. Chay s'endormit à son insu.

Le hamac balançait ses rêves ; il en fit d'affreux et d'étranges à cause de leur oscillation. Il vit des Anglais portant des chapeaux ombragés de plumes de châstre ; ces Anglais lui disaient *goddam*, *goddam*, et l'emprisonnaient dans un violoncelle. Il vit des boulets de trente-six qui servaient de balancier à des cloches errantes. Il vit une embarcation entrer à pleines voiles dans la salle de concert à Nice, et Pharaon et Joseph, perchés sur les palmiers d'Hyères, qui lui criaient *bravo* en égyptien. Il vit aussi le divin Méhul, habillé en capitaine marin, et composant un canon à trois sabords.

Ces rêves prolongèrent infiniment le sommeil du chasseur. A son réveil, il se trouva environné de la plus épaisse nuit. Il prêta l'oreille, et il

entendit un long et subtil sifflement, comme si un vol d'âmes passait à ses oreilles. Voilà tout ce qu'il entendit.

— Je crois que je suis dans le néant, se dit-il tout bas avec un frisson.

Cette conviction prenait à chaque instant une nouvelle force. Le silence était toujours profond, les ténèbres intenses.

— Oh ! il n'y a plus de doute, je suis dans le néant, répéta-t-il dans une oraison mentale ; maintenant, que puis-je faire pour vivre dans cette position ?

Ce cas étant posé, M. Chay résolut de ne rien faire du tout, et il s'applaudit de cet expédient.

Il était depuis quelques heures dans cet état d'immobilité sépulcrale, lorsqu'il entendit un pas pesant non loin de lui.

— Qui va là ? dit-il d'une voix de fantôme.

— Oh ! oh ! cria une voix, vous êtes encore couché, monsieur le comédien ! allons, allons, sur pied. Nous sommes arrivés, nous voilà dans le port.

M. Chay bondit dans son hamac.

— Dans le port ! dit-il.

Et il marcha à tâtons, guidé par une faible lueur. Il heurta une échelle, monta, regardant les étoiles qui brillaient sur sa tête, et ne tarda pas de voir devant lui les lumières d'une ville,

et de respirer ces odeurs fortes qui s'élèvent des chantiers maritimes.

— Oui, nous voici à Toulon ! dit-il.

Et son cœur fut inondé de joie.

— Savez-vous que nous l'avons échappé belle ? dit M. Chay à l'oreille du timonier.

— La Sainte Vierge a fait un miracle : elle nous a envoyé une bonne tempête juste au moment où nous allions être pris. Comment avez-vous trouvé notre manœuvre ?

— Oh ! superbe manœuvre !

— Avec une tempête qui nous faisait filer dix nœuds.

— Nous avons eu une tempête ! s'écria M. Chay avec un effroi rétrospectif.

— Et comment ! Vous ne l'avez pas vue ?

— Si, si. Ah ! c'est une tempête !... sainte Vierge !

Et il se retira à l'écart pour réciter le *Salve Regina* et prendre son fusil.

Ensuite, léger de tout bagage, il se coula dans un de ces bateaux qui viennent s'offrir aux navires en arrivée, et en trois coups de rames il tenait sous ses pieds le quai solide d'un port.

— Béni soit Dieu ! me voilà à Toulon, à dix lieues de Marseille, dit-il avec une joie concentrée. A présent, une bonne auberge et couchons-nous.

## IV

Il entra dans une rue large et tirée au cordeau, où quelques boutiques étaient encore ouvertes. A la clarté d'une lanterne d'auberge, il aperçut un aigle noir peint sur l'enseigne.

— Encore un aigle noir, dit-il, allons à la première venue.

Et il entra.

— Garçon, une chambre et un bon lit ! s'écria-t-il dès le vestibule.

Un garçon taciturne, endormi sous son bonnet blanc et dans un état visible de somnambulisme, l'introduisit dans une chambre, déposa un flambeau sur la table et sortit.

— Et voilà, dit M. Chay, comment on reçoit les voyageurs lorsqu'ils n'ont pas un train de grand seigneur ; et moi, je n'ai pas un paquet !

Ayant fait cette réflexion mélancolique, il se déshabilla voluptueusement et se plongea dans un lit comme dans un bain frais.

Ce sommeil, léger comme le bagage de l'artiste, paya l'arriéré de toutes les insomnies ; il fut calme, riant, et brodé de songes d'ivoire.

Le soleil et M. Chay se levèrent en même temps, comme deux amis endormis sur la même couche.

M. Chay sonna ; le garçon monta et vit tomber sur la table un écu de cinq francs avec cette phrase :

— Voilà pour la chambre et pour vous.

Et le chasseur descendit lentement l'escalier, le fusil sous le bras dans son fourreau.

— Peste ! dit M. Chay, il y a de belles rues à Toulon. Si j'avais le temps, j'irais volontiers visiter l'arsenal. Mais l'essentiel, c'est de partir pour Marseille et d'y arriver avant la nuit.

Il s'approcha d'un groupe de cochers stationnés, avec leurs voitures, sur une grande place, et leur demanda s'ils faisaient la route de Marseille.

Un de ces cochers répondit affirmativement par un signe de tête et montra sa voiture, dans laquelle trois voyageurs déjà placés attendaient le quatrième.

— On peut partir à l'instant ? demanda M. Chay.

Le cocher monta sur son siège en répondant affirmativement une seconde fois.

— Ah ! dit M. Chay en s'incrustant dans son coin n° 4, voici la veine de bonheur qui me revient ! tout me réussit depuis hier. Il était temps !

Et il salua poliment ses trois compagnons de voyage, lesquels étaient fort silencieux. La voiture était partie au grand galop.

M. Chay se désespérait fort de ce silence morne qui attristait la voiture. Il avait déjà fait quelques tentatives pour ouvrir une conversation. Il disait : « Nous marchons bon train » ; ou bien : « La journée est superbe » ; ou : « Il vaut mieux être ici que sur mer ».

Toutes ces exclamations tombaient dans le vide. Il fallait procéder plus directement.

S'adressant à son voisin, M. Chay lui dit :

— Savez-vous, monsieur, si nous arriverons de bonne heure ?

— *Alle venti tre* [a], répondit le voisin.

— *Alle venti tre !...* monsieur est Italien ! *signor italiano ?*

— *Signor, si.*

— De Nice ?

— *Di Firenze... Florence.*

— De Florence ! diable, vous êtes bien éloigné de votre pays !... Et vous, monsieur ? pardon, il me semble que je vous ai vu quelque part... n'êtes-vous pas de Marseille ?

— *Signor, no... di Livorno.*

— Ah ! vous êtes de Livourne. Je ne connais pas Livourne...

Le quatrième voyageur prit la parole et dit :

— *Io sono di Pisa* [b].

---

(a) A vingt-trois heures.
(b) Moi je suis de Pise.

— Ah ! s'écria M. Chay en riant, voilà qui est singulier ! trois Italiens et un Français !

— Je parle un peu le français, dit le voyageur de Pise.

— Tant mieux ! répondit M. Chay. Je comprends l'italien, moi, mais je ne le parle pas. Monsieur, si je puis vous être de quelque utilité à Marseille, vous pouvez disposer de moi.

— Vous êtes bien honnête.

— C'est que je me mets à votre place ; en pays étranger on est souvent bien embarrassé. Vous ne connaissez pas Marseille ?

— Non, Monsieur.

— Ah ! vous verrez une belle ville ! Oh ! c'est beaucoup mieux que Toulon !... Vous allez à Marseille pour affaires de commerce ?

— A Marseille, non... Je vais à Florence.

— J'entends, vous allez vous embarquer à Marseille pour Florence ?

— Non, non, je vais à Florence

— Par voie de mer ?

— Par terre.

— Vous craignez la mer ?

— Non.

— A cause des Anglais peut-être ?...

— Des Anglais ? je ne vous comprends pas bien... Je vous dis que je vais à Florence avec ces deux messieurs.

— Ah ! ces deux messieurs vont à Florence aussi. Il vous faudra bien dix jours de route...

— Oh ! le Français aime toujours à rire... Dix jours ! nous espérons bien arriver ce soir.

— A Florence ?

— Mais oui.

— Avec cette voiture ? dit M. Chay ébahi.

— Oui, avec cette voiture.

— En passant par Marseille ?

— *E che diavolo ! Marsiglia !*

— Mais d'où venez-vous à présent ?

— De Livourne, comme vous...

— Moi, j'arrive de Livourne ! s'écria M. Chay avec un accent inouï.

— Eh ! *diavolo !* comment appelez-vous la ville que nous avons quittée ce matin ?

— Toulon ! c'est bien à Toulon que j'ai débarqué hier soir.

Le Pisan et ses deux compatriotes poussèrent un prodigieux éclat de rire : M. Chay les regardait avec des yeux vitrés.

— Un instant ! un instant ! cria M. Chay ; dites, eh ! eh ! cocher ! conducteur !... est-ce que j'aurais pris une voiture pour une autre ?... conducteur !

Le conducteur arrêta les chevaux, descendit du siège, et parut à la portière.

— Où me menez-vous ? lui dit M. Chay ;

*dove antade ! dove caminate ? munte anas ?*

— Eh ! *a Firenze*, répondit le conducteur.

– A Florence ! vous moquez-vous de moi ! descendez-moi ici, là, à ce village... Je crois que c'est le Bausset... Tenez, voilà cinq francs... J'irai à Marseille à pied.

— Je l'ai encore échappé belle ! dit le chasseur en ouvrant la porte d'un cabaret ; garçon, de la bière et de l'eau !

Une jeune et fraîche fille arriva, le sourire à la bouche, en disant :

— *Non c'e bierra* [a].

— Mais ils sont tous Italiens ici ! dit M. Chay. Comment appelez-vous ce village ? *Il nome di quel vilagio ?*

— *Ponto d'Era.*

— Ce n'est pas le Bausset ?

— *Ponto d'Era.*

Je n'ai jamais entendu parler de ce village-là... et après *Ponto d'Era, che si trova ?*... Le Bausset ?

— *Doppo Ponto d'Era, Empoli.*

— *E doppo Empoli*, le Bausset ?

— *Firenze.*

M. Chay laissa tomber ses deux mains à plat sur la table, et sa langue fut paralysée. Il lui fallut

[a] Il n'y a pas de bière.

un quart d'heure pour reprendre ses sens ; un verre d'eau-de-vie lui rendit quelque peu de force ; il sortit pour examiner la localité.

Quelques soldats d'un régiment français se promenaient sur la place du village ; M. Chay crut devoir s'adresser à ses compatriotes pour éclaircir ses doutes, car il lui en coûtait tant de se croire si loin de son pays, qu'il lui fallait la démonstration la plus claire, la plus précise, la plus évidente, pour se livrer au désespoir.

— Camarades, dit-il aux militaires, vous voyez un pauvre Français égaré dans sa route ; quel est le nom de la ville la plus voisine ?

— Livourne, répondit un sergent.

— Ah ! mon Dieu, je m'en doutais ! Et, dites-moi, maintenant, quelle est l'autre ville qui se trouve au bout de ce chemin ?

— Florence.

Ce nom arrêta court les questions sur les lèvres de l'artiste. Le militaire attendit un instant. Puis, voyant qu'on ne lui parlait plus : Voilà tout ce que vous voulez ? dit-il.

— Oui, sergent.

La statue de sel, sur la grande route de Sodome, n'était pas plus immobile que M. Chay sur le grand chemin toscan.

A l'éclair qui jaillit longtemps après de ses yeux d'artiste, on aurait deviné qu'une détermi-

nation énergique venait d'être prise et qu'elle allait s'exécuter.

— Oui, oui, disait M. Chay en marchant vers la porte du village, oui, il faut en finir avec la vie ! Châstre infernal !

## V

Et quand il fut dans les champs, sur la route de Florence, il dépouilla son fusil de son fourreau de serge grise, fit couler une cartouche à balle dans le canon, et, demandant pardon à Dieu du crime qu'il allait commettre, il appuya son front sur l'orifice du fusil. Son acte de contrition prononcé en latin se termina par cette exclamation : ***et pour un châstre !***

Il cherchait la détente du bout de l'orteil, lorsqu'un bruit de pas sur la chaussée suspendit l'exécution. Deux jeunes gens passaient, et l'un d'eux, remarquant M. Chay arrêté, un fusil à la main, sur les rives fleuries de l'Era, s'approcha de lui, et lui dit avec un accent français :

— *Dove sono le rovine del tempio etrusco* [a] ?

M. Chay lui répondit brusquement en provençal :

[a] Où sont les ruines du temple étrusque ?

— *Ana vo demanda aï pastre d'aqui* (allez le demander aux bergers de là-bas).

Le jeune voyageur traduisit fièrement ainsi la réponse à son compagnon :

— *En avant, à main droite, à trois pas d'ici.*

Et il écrivit sur son album cette observation judicieuse :

*Le paysan de la Toscane aime passionnément la chasse ; il parle un italien rude et guttural, et il affecte une certaine brusquerie envers les étrangers, soit que la domination francaise lui soit onéreuse, soit que son caractère agreste soit dépouillé de cette urbanité toscane si renommée dans l'univers.*

Pendant que le jeune Français écrivait ces lignes, M. Chay entendait un léger bruit d'ailes dans les roseaux et les plantes aquatiques du rivage. Un instant après, il visait une poule d'eau et faisait feu. L'oiseau tomba dans un courant latéral de la petite rivière ; le chasseur bondit sur les touffes de jonc et saisit sa proie flottante.

— A la balle ! à la balle ! criait-il.

Et son front rayonnait d'orgueil. En rechargeant son fusil, il s'adressa une réflexion excitante :

— Ces pays, dit-il, sont des nids de poules d'eau ; en avant, mon garçon !

Et on le vit allonger ses pas dans les belles

allées routières où l'ormeau se marie à la vigne d'après le procédé virgilien.

Bientôt il entra dans cette riante vallée si chère aux rêveries d'Alfieri, la vallée de l'Arno, agreste et voluptueuse dans ses contours de collines, si gaie avec ses villas aux persiennes vertes, si fraîche avec son fleuve aux ondes bleues et lascives. Notre chasseur, porté par son naturel à la contemplation, tomba dans une douce extase ; il embrassa la vallée dans la personne du premier arbre qu'il rencontra et rougit de son suicide avorté.

Et il s'abandonnait à la contemplation du beau paysage avec cette étourderie d'artiste qui passe du désespoir à la gaieté ; il fredonnait les airs d'opéra de l'époque, tirait un coup de fusil tous les quarts d'heure, tuant ou manquant l'oiseau avec un égal plaisir, ravi enfin d'être dans un monde nouveau, et bénissant le châstre qui lui avait fait cette douce félicité.

A la nuit close, il arrivait à Florence et entrait à l'hôtel de l'*Aigle noir*, *Borg'ogni santi.* Il appela le *cameriere*, et lui donna généreusement quinze pièces de gibier qu'il avait abattues dans le val d'Arno.

Ce garçon de l'*Aigle noir* était un ancien soldat français mis hors de combat.

— Il paraît, dit-il à M. Chay, que vous êtes un habile chasseur ?

— Je m'en vante, répondit l'artiste.

— Eh bien ! vous êtes dans un bon pays de chasse ; si vous ne craignez pas la fatigue, comme je le crois, vous devriez faire quelques promenades dans les montagnes, là-bas, du côté de Poggi-Bonzi et de Sienne : on y tue ce qu'on veut.

— Ah ! fit M. Chay.

— Oui, monsieur, répondit l'aubergiste ; il y a des cailles, des grives, des râles, des perdreaux.

— Peste ! bon pays.

— J'y ai même tué des châstres, moi.

— Vous y avez tué des châstres !

— Cent fois.

— Demain matin je pars pour... Comment avez vous dit ?

— Poggi-Bonzi.

— Oui, vous m'écrirez ce nom sur du papier et vous viendrez me mettre sur le chemin, n'est-ce pas ?

— Volontiers.

A l'aube, M. Chay, debout et armé, demanda la carte à payer ; le *cameriere* lui répondit, au nom de l'aubergiste, qu'il n'y avait rien à payer, et qu'on le remerciait beaucoup de son cadeau.

— Tiens ! dit M. Chay à part, je peux aller au bout du monde ainsi, pourvu que je trouve du gibier à donner aux aubergistes. Bien imaginé ! allons !

Le voilà sur la route de Poggi-Bonzi et des Apennins.

Il arriva le soir, fort tard, à Sienne, chargé de gibier, et s'arrêta au milieu de la grande rue qui traverse la ville, à l'auberge de l'*Aigle noir.* L'artiste offrit encore libéralement son trophée de chasse au *cameriere*, qui lui servit en retour un excellent souper, lui donna une superbe chambre ornée du portrait de sainte Catherine de Sienne, et l'accompagna le lendemain sur la route de Torrinieri.

Cette méthode économique de voyage centupla l'ardeur de l'artiste. Il sillonna d'une longue traînée de sang les plaines tristes de Torrinieri, les vallons marécageux de Riccorci, les crêtes volcaniques de Radicoffani, les rives torrentielles de la Paglia, les antiques domaines de Porsenna devant Ponte-Centino, les bruyères d'Aqua-Pendente, les grèves du lac de Bolsena, les vignobles de Monte-Fiascone, le désert immense qui mène à Viterbe, la forêt assassine qui part de Viterbe, monte aux nues, et descend au lac de Vico ; les pinèdes de Ronciglione, la prairie circulaire de Baccano et les landes monotones de la Storta. En cinq jours, il avait lestement parcouru cette chaîne des Apennins.

Un soir, vers les neuf heures, il entra dans une ville inconnue et sans réverbères. Il était fatigué,

l'infatigable chasseur. A l'angle d'une place, il avisa un café, et entra pour se reposer un instant. On parlait français à côté de lui, dans un groupe d'habitués qui buvaient des verres d'eau.

— Écoutez-moi, dit M. Chay au plus avenant des causeurs, pouvez-vous avoir la bonté de me dire le nom de cette ville ?

— Quelle ville ? dit le causeur.

— Celle où je suis arrivé, celle-ci.

— Voulez-vous rire, monsieur ?

— Non, du tout, sérieusement.

— Eh bien ! vous êtes à Rome.

— Sainte Vierge ! je suis à Rome ! Indiquez-moi une auberge, là, tout près.

— Traversez le mont Citorio, demandez la place Saint-Augustin et l'auberge de la *Torretta*, vous serez bien.

— Mille remercîments, monsieur.

## VI

M. Chay s'installa dans une petite chambre de la *Torretta*, se fit servir un *brodo* saupoudré de fromage parmesan qui n'était pas né à Parme, et dormit de ce sommeil que la légende attribue aux Sept-Dormants, ces patrons du sommeil.

Pendant qu'il dormait, une certaine agitation

se manifestait dans le quartier Transtévérin. La police française redoutait un mouvement populaire semblable à celui qui avait éclaté, quelques années auparavant, contre nos autorités républicaines à Rome. Des conspirateurs avaient été vus, dans les hautes herbes de l'arc de Janus, aiguisant des poignards sur une pierre du temple de Vesta. Le Capitole menaçait le Vatican du haut de sa tour, et le Vatican menaçait le consul de Napoléon.

Ignorant de ce qui se passait dans la ville et toujours debout avec l'aube, M. Chay prit son fusil, et demanda le chemin de la campagne au *cameriere* de la *Torretta*. On lui répondit par un quadruple geste qui désignait les quatre points cardinaux.

Notre chasseur entra dans la rue des Coronari, traversa le pont Saint-Ange, le fusil sous le bras, et s'arrêta, d'un air inquiet, devant la citadelle qui fut le tombeau d'Adrien, et qui était gardée en ce moment par un bataillon du 117e léger.

Quoiqu'il ne fût pas encore dans la campagne, M. Chay s'en allait l'oreille au vent, comme s'il eût espéré trouver du gibier dans la ville même.

Dans une touffe de saxifrages, de câpriers et de marguerites qui flottait à la corniche du sépulcre impérial, M. Chay vit ou crut voir les

joyeux ébats de deux châstres étourdis et provocateurs. Au moment où il inclinait sa joue droite sur son poignet droit, en étendant l'index, pour parodier la position de l'arme, un commissaire de police, nommé Gobet, le saisit par le collet de son habit, et lui dit :

— Je vous arrête au nom de l'Empereur !

— *Sias fouèl?* s'écria M. Chay en provençal. (Êtes-vous fou ?)

Gobet désarma le chasseur, et le conduisit brutalement au corps de garde de l'empereur Adrien.

Ce fut l'affaire d'un instant. Dans son saisissement, M. Chay oublia le peu de français que, comme tout bon Marseillais de cette époque, il ne savait pas.

Un commissaire de police italien lui fit subir un premier interrogatoire :

— *Tuo passaporto, birbante* [a] *?*

— *Ah ! siès un arleri darnagas !* répondit M. Chay en provençal : *Veni de la Bastido : aï gès dè papiè* [b].

— *Forestiere senza passaporto ! e un capo di banda* [c].

---

[a] Ton passeport, brigand ?

[b] Tu es un fameux imbécile !... Je viens de la campagne : je n'ai pas de papiers.

[c] Un étranger sans passeport ! C'est un chef de bande.

— *Ti diou, fada, què siou un cassaïre, què mi trufi dè tu* [a] !

— *Sei un Catilina ! Ti conosco, alla prigione, subito* [b] !

— *Marrias dè bachin ! Sè mi toquès maï, ti garci un basseou, què ti fara* [c] *veirè touti lei lumèa !*

M. Chay éleva sa main par-dessus la tête pour mettre cette menace en action.

Quatre soldats le saisirent et le plongèrent dans un cachot, où furent déposées, le 15 juillet 138, les urnes lacrymatoires qui renfermaient les larmes versées par les Romains à la nouvelle de la mort d'Adrien.

En entrant en prison, M. Chay soutint énergiquement, toujours en provençal, ses droits de citoyen français ; mais le chef du poste, sous-lieutenant au 117e léger, et natif du Calvados, attesta sur l'honneur que ce bandit parlait une langue barbare inconnue dans l'Empire français.

Le tribunal permanent de *Borgo-Nuovo*, institué pour faire fusiller les conspirateurs dans les vingt-quatre heures, se fit amener M. Chay : on le menaça de la torture s'il ne nommait pas

---

(a) Je te dis, imbécile, que je suis un chasseur, que je me moque de toi !

(b) Tu es un Catilina ! Je te connais, en prison, tout de suite !

(c) Méchant vaurien ! Si tu me touches encore, je te donne un soufflet qui te fera voir toutes les chandelles !

ses complices et s'il ne parlait pas une langue humaine, comprise des juges ou des interprètes jurés.

M. Chay allongea son poing vers les magistrats en s'écriant :

— *Maï lou boun Diou mi tirara pa deï patos d'aquéli brégan* [a] ?..

On aurait bien volontiers fusillé M. Chay derrière le cirque de Néron ; mais l'espoir de découvrir des complices ne permit pas de brusquer le jugement, et il eut les honneurs d'une séance régulière. En vertu de son pouvoir discrétionnaire, le président fit donc intervenir dans la cause le savant Mezzofanti, qui causait toutes les langues de l'univers, et qui a personnifié en lui la Tour de Babel.

Le linguiste universel interrogea M. Chay en cinquante-deux langues et quarante-sept idiomes ; mais tous ses efforts furent vains. Alors, se retournant vers les juges, il leur dit, avec un accent de mélancolie profonde :

— Cet homme est incompréhensible pour moi.

— C'est une tactique de conspirateur rusé ! s'écria le grand-prévôt impérial ; nous la déjouerons.

---

(a) Mais le bon Dieu ne me tirera-t-il pas des pattes de ces brigands ?

— *Sè n'en trouvas dè plu bestiari, va vaou dirè a Roumo* ([a]).

Le savant Mezzofanti, qui n'avait pas quitté des yeux le malheureux artiste, demanda la permission de soumettre au tribunal une remarque qui l'avait frappé :

— Illustrissimes seigneurs, dit-il, ce conspirateur, sans patrie et sans langue, porte à sa boutonnière une plume de cet oiseau d'augure, que Pline appelle l'*oiseau des camps*, *castrorum avis*, en français *châstre*. Cette découverte sera peut-être aux yeux de la justice d'une grande utilité.

Le grand-prévôt, remplissant les fonctions de procureur impérial, accueillit l'idée du savant romain par un sourire de triomphateur.

La plume augurale devenait une nouvelle pièce de conviction.

La parole fut donnée à l'accusateur public.

Ce magistrat se leva, et, lançant sur M. Chay un regard superbe d'indignation, il commença par cet exorde :

« Jusques à quand enfin abuserez-vous de notre patience, ô conspirateurs ! Quoi ! les sentinelles du 117e léger qui veillent sur le *Compidoglio* et dans la ville ne vous épouvanteront jamais dans vos coupables desseins ! »

([a]) Si vous en trouvez de plus bête, j'irai le dire à Rome.

Passant ensuite aux détails de l'accusation, il dit avec un accent terrible :

« Ce conspirateur appartient à cette armée de scélérats qui ont établi leur camp dans les gorges de l'Étrurie, *in faucibus Etruriæ* ; leur signe de ralliement est une plume de *châstre*, l'oiseau d'augure de Caïus Duilius ; et, en cela, les conjurés d'aujourd'hui imitent les conjurés de Catilina, qui adoraient un aigle d'argent, *aquilam argenteam*, et portaient à leur boutonnière une plume de cet oiseau.

« Ici, mes illustrissimes seigneurs, ajouta l'accusateur à sa péroraison, ici le crime est évident, palpable, clair comme la lumière du jour. L'accusé a été pris en flagrant délit. Il marchait, les armes à la main, à la tête d'une bande souterraine, pour enlever la citadelle et égorger les soldats du 117e léger.

« Fit via vi, rumpunt aditus, primosque trucidant. »

« Oh ! tant de forfaits méritent enfin un terrible châtiment, et nous appelons sur la tête du coupable, comme dit Cicéron, les foudres de Jupiter Stator et la colère des dieux infernaux. »

Après un semblable réquisitoire et en l'absence de tout avocat pour plaider la cause du malheureux chasseur provençal, le tribunal se retira dans la chambre du conseil.

La délibération ne fut pas longue. Après quelques minutes, le tribunal rentra en séance. M. Chay était condamné à mort à l'unanimité.

On le ramena au cachot d'Adrien ; l'infortuné chasseur était dans un état physique et moral digne de pitié.

## VII

Ces choses se passaient à Rome sous le consulat de M. de Norvins, le célèbre historien de Napoléon. Quand la sentence de mort lui fut communiquée, M. de Norvins voulut, avant l'exécution, faire subir un dernier interrogatoire au condamné.

On amena donc M. Chay au préfet impérial.

M. de Norvins écrit non seulement fort bien les langues française et italienne, mais il comprend aussi les divers idiomes de nos provinces méridionales. Il entendit parfaitement ce que lui disait le malheureux artiste. La bonne foi, la candeur, l'innocence du chasseur provençal, éclatèrent bientôt dans ce nouveau tribunal.

Il y eut sursis et instruction nouvelle, basée sur l'itinéraire de chasse fourni par le voyageur ; et, au bout de ces longueurs nécessaires, arriva un inévitable acquittement.

M. de Norvins, que cette odyssée d'un artiste marseillais à la poursuite de l'oiseau augural avait fait sourire d'abord et puis rêver, s'intéressa vivement à M. Chay et lui fit donner une bonne place dans l'administration.

L'artiste chasseur est tranquillement resté à Rome jusqu'en 1814.

A la paix, il vint reprendre son poste à Marseille ; et depuis, campagnard sédentaire, célibataire de plus en plus joyeux, il laisse couler sa vie entre le violoncelle et le fusil à deux coups.





# EXPLORATIONS
# DE VICTOR HUMMER

## I

### EN ÉGYPTE.

En 1810, on parlait beaucoup à Munich de Victor Hummer, jeune étudiant qui sortait de l'Université. Quelques amis voulurent l'entraîner dans une association nationale instituée pour exterminer les Français. Victor Hummer répondit qu'il ne voulait exterminer personne, que ses inclinations étaient vouées à la science, et qu'il se proposait de vivre en paix toute sa vie dans son cabinet de Munich, pour élever un monument à sa patrie et à l'univers. Il parlait toutes les langues anciennes et modernes.

Hummer avait spécialement cultivé l'histoire à l'Université. Nul ne connaissait mieux que lui la cause de la grandeur et de la décadence de tous les empires. Il savait le grec comme M. Gail, et lisait Xénophon comme un vétéran des Dix

Mille. Un jour, on lui demanda à l'improviste quel était le consul romain qui florissait au temps d'Alexandre de Macédoine. Il répondit, sans hésiter : « Papirius Cursor. » On ouvrit les vingt volumes in-quarto de Catrou et Rouille, et l'on reconnut la vérité du fait.

Hummer se sépara du monde, et se voua corps et âme à la traduction d'Hérodote.

Il estimait profondément cet historien, et voulait lui témoigner son affection d'une façon solennelle. Hummer ne fut pas distrait de son travail par tout le fracas des batailles contemporaines. Ami de l'antique, il avait en sincère mépris les soldats allemands et étrangers ; il abhorrait le shako et le frac blanc. Tout ce qui n'était pas phalange macédonienne était misérable à ses yeux.

Au bout de dix années de labeur, il avait dévoré son petit patrimoine, mais Hérodote était traduit. Il offrit environ cent kilogrammes de manuscrits au libraire Cotta pour dix mille florins. L'éditeur de Leipsick lui écrivit une lettre charmante et refusa d'imprimer sa traduction. Hummer avait fait trois ans de philosophie, et cela lui servit en cette occasion ; il se rappela tous les aphorismes des sages sur les contrariétés de la vie, et garda son manuscrit pour en faire les délices de son foyer domestique. Il en lisait

des fragments à ses amis. A la fin de l'année, il n'eut plus d'amis ; Hérodote seul lui resta.

A force de se relire, il fondit son individualité dans celle d'Hérodote, et parfois il se croyait Hérodote et pensait en grec.

— Ce qui manque à mon ouvrage, disait-il, ce sont des commentaires et des notes ; le libraire Cotta me l'a fait observer avec raison. Il faut compléter l'œuvre. Commentons et annotons ; j'aurai cent éditeurs pour un. Si l'Allemagne me fait défaut, j'irai à Paris, et le premier libraire du Palais-Royal me donnera cent mille francs de ma traduction... O Paris !

Il lui restait une petite maison de quatre mille florins ; il la vendit pour faire ses commentaires. « Heureux ceux qui placent ainsi leur argent sur la postérité ! » disait-il en prenant une lettre de change sur la maison Pastré, à Alexandrie d'Égypte. Débarrassé de tout souci, il partit pour l'Égypte le 15 mars 1822.

En arrivant au Caire, il fut atteint de la peste ; mais sachant qu'il ne devait pas en mourir, puisque les commentaires n'étaient pas faits, il se laissa tourmenter par le fléau, et ne prit d'autre médecin que le hasard. Cependant il perdit un œil. « C'est justement, dit-il, ce qui est

arrivé à Annibal dans les marais étrusques. » On voit que son caractère d'historien se soutenait jusqu'au bout.

A peine convalescent, il prit du papier vélin d'Allemagne, qui est gris, et un crayon hongrois, loua un chameau, et sortit de la ville par la porte du Kalib.

— Commençons par observer le lac Mœris, dit-il ; Hérodote s'est étendu complaisamment sur ce lac. Il a vu les deux pyramides qui s'élevaient au milieu de ce lac : elles avaient six cents pieds de haut, dont une moitié dans l'eau et l'autre dans l'air. Elles étaient surmontées de deux statues de bronze doré, et revêtues sur leurs quatre faces d'un beau marbre poli, tiré des carrières du Mokatan.

Hummer adressa la parole en arabe à des fellahs qui buvaient l'ombre sous la porte du Caire, et leur demanda le chemin du lac Mœris.

Les fellahs regardèrent fixement l'étranger et ne répondirent pas.

« Au fait, se dit Hummer, je m'adresse à des paysans stupides ; je trouverai bien le lac sans eux. Le lac Mœris avait quatre-vingts lieues de circuit, d'après Hérodote, qui l'a vu comme je vois mon chameau. On ne perd pas un tel lac comme un verre d'eau. »

Et il poussa sa monture vers le Mokatan.

Le soleil dardait d'aplomb sur la tête du commentateur d'Hérodote ; mais la science ne s'arrête pas devant quarante degrés Réaumur. Hummer remerciait même le soleil, qu'il appelait Horus, de lui montrer clairement la plaine. Le jour était si radieux, qu'on aurait découvert un scarabée sacré à deux lieues à la ronde. Cette clarté transparente ne servit qu'à prouver à Hummer qu'il ne voyait rien du tout.

Après quatre heures de marche dans le sable, il vit poindre deux pyramides dans la direction de Saccarah. Toute fatigue fut oubliée :

— Ce sont les pyramides du lac Mœris ! s'écria-t-il ; je les reconnais ; mais il paraît que le lac est à sec : n'importe, je verrai le lit, un lit de quatre-vingts lieues ! Si je ne me trompe, je crois découvrir aussi les ruines du Labyrinthe. Oh ! que j'ai dit de belles choses sur le Labyrinthe dans mon ouvrage d'Hérodote ! Le Labyrinthe, ai-je dit, était un palais composé de cent palais ; il avait été bâti par l'architecte Cramris, sous un Basileus-Ptolemeos, je ne sais plus lequel. Cet édifice prodigieux, ai-je ajouté, occupe autant de terrain qu'une ville ; il se baignait dans le lac Mœris, comme un roi d'Orient dans une cuve de porphyre. O palais des palais !

En achevant ces mots, il découvrit la tête d'une troisième pyramide. Le chameau s'arrêta.

— Trois pyramides dans le lac Mœris ! dit-il ; voilà qui est singulier ; je n'en ai annoncé que deux, et j'ai affirmé les avoir vues. C'est peut-être une ombre ; avançons.

En avançant, il en découvrit quatorze.

— Quatorze pyramides dans le lac Mœris, où il ne devrait en exister que deux ! dit Hummer ; cela mérite un commentaire particulier. Peut-être l'éloignement m'a fait faire une erreur de calcul ; allons examiner le phénomène de plus près.

Arrivé au pied des pyramides de Saccarah, il en compta dix-sept.

Elles n'avaient pas six cents pieds ; c'étaient des pyramides de briques, de dix toises de haut, en fort mauvais état, et qui avaient été probablement bâties sans façon pour ensevelir dix-sept petits banquiers de Memphis.

— Ce doit être la monnaie des grandes pyramides d'Hérodote, dit Hummer. Voilà bien le génie démolisseur des peuples ! on détruit un palais pour construire cent chétives maisons ! on démolit deux pyramides pour en construire dix-sept ! Ainsi s'éteignent les grandes choses. Voilà donc ces fameuses pyramides dont j'ai parlé. Qu'elles devaient être belles quand elles n'étaient que deux ! Écrivons ce commentaire sur mon album.

Hummer jeta circulairement ses yeux dans le désert, et se dit : « Voilà les ruines du lac Mœris. C'est bien là notre lac ; il n'y manque que de l'eau. Mes descriptions sont de la plus parfaite exactitude. Je suis au milieu du lac, au pied de ces dix-sept pyramides ; je n'ai plus que le Labyrinthe à trouver. »

Il avait perdu beaucoup de temps dans ces explorations ; la nuit tombait avec rapidité. En cherchant le Labyrinthe, il s'égara.

Il erra longtemps de détours en détours ; il découvrit une hutte d'Arabe. « Frappons à cette porte hospitalière, se dit-il : avec quel bonheur l'enfant du désert va me recevoir ! » Il frappa trois fois ; la hutte était déserte. Hummer se coucha sur le sable, en se faisant de son chameau une alcôve à quatre piliers et un lambris. Le premier rayon du soleil l'éveilla en sursaut, comme si un tison eût brûlé son visage. Il fit un petit repas frugal, et, s'orientant à l'aide de la carte et du soleil, il se prouva qu'il n'était pas fort éloigné du lac Natroun et du *Fleuve sans eau.*

— Hérodote a parlé du lac Natroun, dit-il, c'est un lac sans importance ; mais je serais bien aise d'explorer le *Fleuve sans eau*, *anhydropotamos*. Commençons par le lac, le fleuve est tout près.

En effet, il trouva un amas de sel, durement

cristallisé, dans l'étendue d'une demi-lieue. C'était incontestablement le lac. Il en prit un échantillon, et fit un commentaire. Ensuite il s'enfonça dans le désert, en suivant un vallon formé de petites dunes prolongées. Hummer reconnut dans ce vallon le lit du fleuve ; il n'y avait pas une goutte d'eau, et le sable était chauffé à quarante-cinq degrés.

Avant de rentrer au Caire, il visita Arsinoë, aujourd'hui *Faïoun*. Hérodote appelle Arsinoë la province des Roses : il avait voyagé dans cette province toujours entre deux haies de rosiers. Hérodote ajoute que le parfum d'Arsinoë arrivait jusqu'à Memphis. Hummer marchait le nez au vent dans la direction du parfum : il trouva des forêts de nopals, qui ont beaucoup d'épines, mais point de fleurs ; elles étaient habitées par des lézards verts. Le voyageur allemand ne vit dans la dénomination d'Hérodote qu'une allégorie profonde, et il admira le bon sens de l'historien grec.

Il rentra au Caire chargé de documents précieux, mais avec deux coups de soleil.

— C'est maintenant, dit-il, que je dois, encouragé par mes premiers succès, étendre mes explorations vers cette haute Égypte qu'Hérodote connaissait si bien, et dont nous avons donné ensemble de si merveilleuses descriptions.

La Haute-Égypte était en ce moment désolée par la guerre. Les Wechabites s'étaient révoltés contre Méhémet-Ali, et Ibrahim-Bey côtoyait le Nil avec une armée pour les soumettre. Il fallait qu'Hummer se munît d'un firman du vice-roi, ou qu'il attendît la soumission des rebelles. Hummer, réduit à ses dernières piastres, résolut de demander un firman. Il descendit le Nil, et se rendit à Alexandrie, où il demanda une audience au vice-roi.

Lorsque le savant de Munich entra au palais, Méhémet-Ali fumait son éternelle pipe, peinte d'après nature par Horace Vernet, dans ce charmant tableau où les janissaires sont si horriblement massacrés. Il appuyait ses pieds sur un vieux lion en retraite, façonné en escabeau. Hummer se prosterna devant le redoutable escabeau, frappa trois fois le plancher de son vaste front, ce qui faisait rire aux larmes le grave Méhémet.

— En voici encore un, dit le vice-roi, qui va me comparer au serpent, au phénix, à Pharaon, à Joseph en Égypte. Explique-toi sans préambule, mon ami ; que veux-tu ?

— Étoile du ciel du prophète, soleil de la nouvelle Memphis, scarabée...

— En voilà assez, arrive au fait : que puis-je faire pour toi ?

— Je veux parcourir la terre sacrée de vos États et converser avec le génie des nations mortes...

— Eh bien ! parcours, mon ami, puisque cela t'amuse. Ils ont tous la rage de se promener dans le désert, ces gens-là ! et pour voir quoi ? des pierres, du sable et des lézards.

— J'ai fait une histoire ancienne sur vos États, ô sublime pacha, et je brûle de visiter en détail le pays que j'ai décrit...

— Je ne te comprends pas bien, mon ami ; tu dis que tu as décrit mon pays avant de le visiter...

— Moi, je ne l'ai pas visité encore ; mais Hérodote, le père des historiens, a décrit votre royaume, environ deux mille ans avant la fondation de votre glorieuse dynastie, et...

— Ceci nous mène trop loin ; j'ai cent audiences à donner. Si nous remontons à deux mille ans, nous n'en finirons pas aujourd'hui. Expliquons-nous : tu veux te vautrer dans le sable, c'est ta fantaisie, pars ; je vais te donner un firman. Tu n'es pas le premier Franc que j'aie reçu. J'ai vu Belzoni, le danseur de corde, qui a ouvert la seconde pyramide, qui était ouverte. J'ai vu Caillaud, l'orfèvre, qui a trouvé l'oasis de Memnon, qui n'existe pas. J'ai vu Rossignol, qui a prouvé au Nil qu'il ne devait pas couler comme

il coule : le Nil a fait son chemin et ne l'a pas écouté. J'ai vu Champollion, qui expliquait des hiéroglyphes que mon fils cadet enterrait sous une pierre après les avoir peintes à l'encre de Chine. J'ai vu lord Elgin, qui m'a demandé une pyramide à manger. Tous les jours je suis harcelé pour ce misérable désert, qui ne me rapporte pas une once de blé ou de coton. Eh ! prenez mes colosses, mes momies, mes pyramides, mes sphinx, mes crocodiles, et laissez-moi en repos ! Va chercher ton firman. Qu'Allah te garde de la pleurésie et des chacals !

Hummer, en sa qualité d'Allemand, admira la pipe du pacha, mais il plaignit son ignorance. Muni du firman, il secoua la poussière de ses pieds et s'élança dans le désert.

Il remonta le Nil jusqu'à la première cataracte, et gagna une ophtalmie en route. Un Arabe l'opéra, lui rendit la clarté des cieux. Hummer quitta le caïque, et prit un chameau et un guide pour aller examiner la fameuse cataracte du Nil.

— J'ai beaucoup parlé, dit-il, des cataractes dans mon histoire d'Hérodote ; et tout ce que j'ai dit doit être vrai, comme le reste, excepté le Labyrinthe pourtant. J'ai le Labyrinthe sur le cœur, à moins que ce ne soit encore une allégorie qui fasse allusion aux cents détours du désert inextricable, où le simoun, monstre

plus terrible que le Minotaure, dévore les voyageurs égarés. Je suis prêt à me ranger à cet avis. Le Labyrinthe est une allégorie, comme les roses d'Arsinoë. Quant à mon chapitre des cataractes, je me crois sur parole. Le Nil n'est pas un être allégorique : il descend des montagnes de la Lune ; il rencontre, chemin faisant, des précipices ; alors il tombe en cataracte, comme le lac Érié et le lac Ontario, qui forment en collaboration la trombe du Niagara. J'ai dit, et j'ai même affirmé, sur mon honneur d'historien, que les cataractes du Nil font un tel fracas, qu'elles rendent sourds les malheureux habitants du voisinage ; j'ai même élevé des plaintes touchantes sur ces habitants, frappés d'une surdité endémique : « O infortunés Africains », me suis-je écrié, « que n'abandonnez-« vous ces ruines inhospitalières, où le tonnerre « éternel des cataractes du Nil prive d'un sens « précieux vos enfants à l'aurore de leur vie ? « Que n'habitez-vous ces oasis tranquilles que « le Nil caresse et couronne de son onde apai-« sée ? »

« En arrivant au village des sourds, je ferai afficher ces paroles, en forme de proclamation, sur le tronc d'un palmier.

« Cicéron, dit-il en poursuivant son monologue, Cicéron a consacré une belle page du

*Songe de Scipion* aux mêmes malheureux habitants du village des cataractes. Dans le dialogue qui s'est établi entre Scipion l'Africain et son neveu, l'inventeur des clepsydres, le premier dit, en parlant des étoiles, qu'elles font un tel bruit en roulant sur leur axe, que les habitants de la terre sont tous sourds à leur insu ; et, à ce propos, Scipion, qui connaissait l'Afrique, puisqu'il était Africain, cite ses compatriotes du Nil, affectés de surdité à cause des cataractes... Si je ne fais erreur, je crois les entendre d'ici. »

Hummer aperçut à l'extrémité de l'horizon une touffe de palmiers isolés dans le désert. C'était la petite oasis de la première cataracte. Il crut devoir prendre ses précautions contre la surdité, et se boucha les oreilles avec de la cire, comme Ulysse à l'approche des Sirènes. Désormais à l'abri du fléau, il fit doubler le pas de son chameau, et défia les tonnerres du Nil.

A mesure qu'il avançait, il cherchait dans les nues le sommet de la montagne, d'où le Nil se précipitait dans les oreilles des habitants. Le désert et la rive étaient unis comme la mer calme. Le fleuve coulait sur une surface légèrement inclinée et semée de petites roches mousseuses ; le murmure de cette eau contrariée était délicieux à entendre dans le silence du désert.

Hummer regardait couler l'eau ; puis il se dit : « Quel horrible fracas le Nil doit jeter à l'écho de cette rive ! Aussi ne suis-je pas étonné que tout le village ait enfin suivi mon conseil et se soit expatrié... La cataracte ne tombe pas de très haut pourtant... Passons à la seconde. La seconde doit être le pendant du Niagara. »

Le savant et son guide se couchèrent dans les cabanes abandonnées, après un léger repas composé de dattes et d'eau du Nil. Hummer ne put dormir à cause du fracas qu'il entendait à travers la cire. A l'aube, il était déjà debout, l'infatigable commentateur !

Comme il cheminait dans la direction de la seconde cataracte, il se témoigna le regret de n'avoir pas fait une incursion dans les ruines de Thèbes, que les barbares nomment Karnak.

— Des deux colosses de Memnon, disait-il, il n'en reste plus qu'un debout, c'est-à-dire assis. Ces colosses, comme je l'ai prouvé, sont des monuments élevés à la gloire des deux Osimandias, qui ont gouverné Thèbes aux cent portes dix-neuf cent quarante-trois ans avant la naissance du Christ, et trois mille sept cent quatre-vingts ans avant ma naissance. Osimandias le fils est tombé la face contre terre, comme l'idole Dagon ; Osimandias le père a résisté. J'ai oublié de lui faire une petite visite, mais je la ferai.

C'est le colosse connu dans le monde sous le nom de Memnon. Au lever du soleil, il rendait un son harmonieux, comme le soupir d'une lyre. Hérodote a entendu ce son harmonieux ; Dioclétien l'a entendu ; Adrien l'a entendu ; nous l'avons tous entendu. Dioclétien, allant rejoindre son armée campée à la troisième cataracte, mais à bonne distance à cause du fracas, Dioclétien, me dis-je, s'arrêta devant le colosse et passa la nuit à ses pieds pour attendre l'aurore. Cet illustre empereur fut très agréablement surpris d'entendre, vers les quatre heures du matin, une mélodie délicieuse qui sortait incontestablement des lèvres de granit rose du colosse Memnon ; et, pour témoigner sa satisfaction à Osimandias, il prit son stylet, et écrivit sur le piédestal ces mots : « Moi, Dioclétien, fils de Dioclès, j'ai entendu le chant de Memnon. » Et il signa. Le préfet Mutius, chef de la dixième légion, a donné un certificat pareil. Adrien, lorsqu'il bâtissait Antinoë, se rendait souvent à Thèbes, et trouvait toujours un nouveau plaisir à entendre le chant matinal de Memnon. Son favori, le bel Antinoüs, savait la mesure par cœur, et la chantait à table lorsqu'on l'en priait. Voilà bien des raisons pour moi de m'arrêter au moins une aurore devant l'harmonieux Osimandias, et d'ajouter ma signature à celle d'Hé-

rodote, afin qu'il n'y ait pas de lacune dans les œuvres de l'antiquité.

Après ce monologue, il adressa la parole à son guide : c'était un jeune Arabe de vingt-cinq ans, au regard plein d'intelligence et de feu ; il passait pour un guide fort instruit.

— Connais-tu, mon ami, lui dit-il, les colosses d'Osimandias ?

— Non, maître ; mais je connais tous les autres.

— As-tu entendu parler des colosses de Memnon ?

— Non, maître ; mais j'ai entendu parler de tous les autres.

— Connais-tu la ville de Thèbes ?

— Non, maître.

— Voyez comme l'ignorance désole ce malheureux pays ! Mais connais-tu Karnak ?

— Ah ! Karnak, oui. Il y a des collines, des ruines ; j'y ai tué des poules d'eau.

— As-tu entendu parler d'une statue de pierre qui salue le soleil en chantant ?

— Oui.

— Ah ! nous y voilà ! Où est cette statue ?

— Au fleuve jaune, dans le royaume du grand Brededin-Assem, qui a des montagnes d'or.

— Va te promener, dit le savant ; il vaut mieux causer avec des sphinx qu'avec ces fous orientaux.

En causant ainsi, ils arrivèrent à la seconde cataracte, qui coulait tranquillement comme la première ; deux crocodiles dormaient sur un lit de mousse, entre les deux principaux courants de la cataracte.

— Ces animaux sont sourds, dit Hummer ; mais passons outre, de peur de les réveiller.

La troisième cataracte ressemblait aux deux autres, et n'offrit au voyageur d'autre incident nouveau qu'une gracieuse famille d'ibis endormis, le bec sous l'aile, sur un petit rocher vert qui divisait les eaux. Hummer rendit la liberté à ses oreilles, et s'embarqua sur un caïque pour Dongola.

Il disait, en voguant sur le fleuve :

— Mon expédition aux trois cataractes sera d'un grand secours pour la science. D'abord, j'ai constaté l'existence des cataractes ; point essentiel. Ensuite, j'ai reconnu que le conseil que nous avions donné aux habitants avait été rigoureusement suivi, puisque je n'ai rencontré que des ibis et des crocodiles sourds. On pourrait seulement élever des objections contre la hauteur des cataractes, mais elles ne seraient pas sérieuses. Les chutes ont deux mille toises de hauteur, quoiqu'elles paraissent horizontales à l'observateur superficiel. En physique et en hydrologie, on calcule la hauteur des chutes d'eau d'après l'élévation

des montagnes où elles ont leur réservoir. Or, les montagnes de la Lune étant le berceau des cataractes, ces cataractes ont deux mille toises de chute. Niagara est un nain. Tout ce que nous avons écrit sur ce chapitre, et tout ce que Scipion l'Africain en a rêvé, se trouve conforme à la vérité. Maintenant il me reste à faire une dernière observation, la plus importante. Je veux visiter la presqu'île de Meroë.

En arrivant à Dongola, Hummer était d'une belle maigreur scientifique, et son guide, qui était son médecin, lui conseilla de prendre un peu de repos et de boire du lait de chamelle.

— Prendre du repos ! s'écria l'héroïque Hummer, quand Meroë me tend les bras de sa presqu'île, quand je vois à l'horizon le berceau de ces illustres gymnosophistes qu'Hérodote admirait tant ! A chameau tout de suite, et à Meroë ! Où est Méroë ?

Le guide répéta Méroë en regardant le sable et le ciel.

— Comment ! dit Hummer indigné, tu te donnes pour guide et tu ne sais pas me conduire à Méroë, le berceau des gymnosophistes, où Hérodote a vécu trois ans !

Le guide resta muet.

— Eh bien ! marchons toujours... Comment appelles-tu ce désert ?

— Le Sennaar.

— C'est le Sennaar, cela ? En avant ! Méroë n'est pas loin.

— Vous voulez traverser le Sennaar, maître ?

— Et pourquoi pas ? Est-ce que je suis le premier ? Cambyse l'a bien traversé à la tête de quatre cent trente-deux mille hommes d'infanterie et de vingt-sept mille chevaux, comme je l'ai dit. Il est vrai que tout cela fut asphyxié là-bas, de ce côté, dans un vallon qui mène en Éthiopie ; mais je n'ai rien à faire dans ce vallon, moi ; il me suffit de savoir qu'il existe...

— Il n'existe pas, maître.

— Ce vallon n'existe pas ?

— Non, maître.

— Ah ! tu veux mieux le savoir qu'Hérodote ! Cambyse n'a pas été étouffé dans un vallon qui lie la Nubie à l'Éthiopie ?

— Maître, il est possible que Cambyse ait été étouffé...

— Comment ! Cambyse n'a pas été étouffé...

— Il l'a été si vous voulez, mais ce n'est pas dans ce vallon.

— On a trouvé des ossements de Perses dans le sable ; c'est un fait.

— On trouve des ossements partout dans le désert.

— Mais de Perses ?...

— De Perses, de girafes, d'autruches, de chacals...

— C'est bon, mon ami, c'est bon ; veux-tu m'accompagner, oui ou non ?

— Non, maître.

— J'irai seul à Méroë ; je connais le pays mieux que toi. Adieu.

Hummer prit ses instruments de mathématiques et reconnut qu'il était arrivé au dix-neuvième degré de latitude nord et au quarante-huitième de longitude, méridien de l'île de Fer. Voyageant la nuit sur les étoiles, dormant le jour, comptant sur l'hospitalité proverbiale des Arabes, il traversa seul le désert de Sennaar et retrouva le Nil.

— Bien ! dit Hummer, voilà mon fleuve, et je tiens Méroë. Le Nil, après avoir reçu le Tacazzé, se replie sur lui-même et forme la presqu'île de Méroë. J'aperçois une caravane qui va probablement à Méroë ; il faut questionner le chef... « Que la lumière du prophète soit avec vous et guide vos frères dans le désert ! » dit Hummer en s'approchant du chef de la caravane.

C'était un vieillard tout habillé de blanc, la barbe et les cheveux compris.

— Mon fils est égaré dans ces solitudes par le mauvais esprit du désert ?

— Je cherche Méroë, berceau des gymnoso-

phistes et le paradis terrestre de la Nubie. Pouvez-vous étendre votre main vers Méroë pour me guider ?

— Depuis soixante ans, mon fils, je traverse le Sennaar, et je n'ai jamais entendu parler de Méroë. L'an dernier, j'ai vendu une Abyssinienne de ce nom à notre seigneur Ibrahim-Bey.

— Croyez-vous, mon père, que le Nil se replie sur lui-même de ce côté ?

— Il est possible qu'il se replie là-bas, vers le levant. Ce n'est pas le chemin des caravanes.

— Mon père, que le prophète vous garde des embûches du crocodile et vous donne de l'eau fraîche au milieu du jour !

Hummer tourna le dos à la caravane en disant :

— Mais a-t-on jamais vu de pareils idiots ! En arrivant à Munich, je ferai une note fulminante contre ce peuple stupide qui ne connaît pas son pays. Ombre d'Hérodote, guide mon chameau !

Plein de confiance en cette invocation, il résolut de côtoyer le Nil jusqu'au Tacazzé. L'eau et les dattes fraîches ne lui manquaient pas, cela lui suffisait. Tous les matins, à l'aube, il jetait un rapide coup d'œil sur le désert, et suivait du regard le Nil éternel qui descendait des abîmes de l'horizon en exhalant une brume grise. Sur les deux rives, le désert blanc se dérou-

lait à perte de vue, laissant à découvert par intervalles quelques buissons de nopals ou un bouquet de palmiers stériles et agonisants. Le soleil ne se laissait entrevoir qu'à travers une atmosphère massive de sable volant, dont chaque grain était une étincelle ; on ne sentait, on ne voyait, on n'aspirait que du feu.

Hummer, pour rafraîchir sa tête brûlante, avait recours à ses monologues scientifiques, et il se disait :

« La terre doit avoir subi un cataclysme depuis Hérodote, et ce climat est bien changé à coup sûr ; car il est prouvé que nous avons vu ici deux mille cités, deux mille, ni plus ni moins : Hérodote les a vues, et moi aussi, par conséquent. L'Égypte était alors, comme l'a dit Hérodote, une longue rue traversée par un ruisseau. La rue, c'étaient les deux mille villes ; le ruisseau, c'était ce Nil. Certainement, il en reste bien encore, de ces villes ; sept ou huit, et en ruines ; mais les autres, que sont-elles devenues ? C'est ici qu'un commentaire est indispensable, et pourtant un écolier le ferait. Ce qu'elles sont devenues, ces villes ? O voyageur frivole, oses-tu le demander ? Les voilà, les voilà, partout, devant toi, à tes côtés, sous tes pieds, dans tes sandales, dans tes cheveux, à tes paupières ! Ces villes étaient poussière, comme nous ;

elles sont redevenues poussière : le temps les a pilées comme des grains d'orge dans un mortier. Voyez donc combien il faut de villes pour faire un désert de sable ! deux mille. O Hérodote, ta plume ne fut jamais que le conducteur de la vérité !

Hummer promena ses regards mélancoliques sur tant de villes changées en sable ; et il contemplait dans le vide les temples, les pyramides, les pylônes, les galeries qui se dressaient des deux côtés du fleuve et faisant au fleuve une bordure monumentale de granit. Ce beau spectacle ravissait Hummer ; il bondissait de joie sur son chameau. Cependant la chaleur était élevée à son *maximum* homicide ; le Nil fumait comme une source thermale, le sable rayonnait d'embrasement, comme le miroir d'Archimède ; les ibis se rôtissaient au vol ; la cervelle d'Hummer était en ébullition dans le crâne. Un zéphire incendiaire étreignait le voyageur ; on aurait dit que le soleil roulait en fusion dans l'espace, ou que des laves aériennes descendaient d'un volcan du ciel.

— Qu'il est doux, disait le savant, qu'il est doux de respirer à l'ombre de ces sycomores qui s'élevaient jadis, comme des panaches, sur les temples de cette cité ! Salut, Crocodilopolis, ville superbe, où le saint reptile était adoré ! tu n'as de rivale,

parmi tes deux mille sœurs, que la cité d'Hermès, Hermopolis, parce que la divine Hermopolis a le plus beau des portiques, un portique dont le plafond est azuré comme le ciel et étoilé d'or comme la nuit. Les barbares te nomment Achmounaïn aujourd'hui, ô ville d'Hermès ! et toi, Crocodilopolis, ils te ne nomment pas ; ils disent que le Nil a rongé la dernière de tes assises ! Oh ! le fleuve sacré ne dévore pas ses filles ! il les abreuve, il les caresse, il emplit leurs mille cuves de porphyre, afin qu'elles baignent leurs beaux corps, polis comme l'ébène ou le sein de la vierge de Méroë !

« Qu'elles étaient puissantes, les mains du peuple qui arracha ces deux mille cités aux carrières de la chaîne libyque, et les sema ainsi, gracieuses et fortes, depuis Gondar jusqu'à Memphis ! Je ne me lasse pas d'admirer cette succession infinie de temples si profondément enracinés ; ces pylônes évasés sur leur base ; ces obélisques prodigués comme des aiguilles de femme sur la mosaïque du gynécée ; ces colosses, montagnes sculptées sur place ; ces galeries qui courent le long du Nil, comme des allées de palmiers où se promènent les vierges d'Isis et d'Osiris ; ces pyramides qui présentent une face au soleil et donnent une ombre triple aux pèlerins des caravanes ; ces palais où con-

versent les rois et les sages ; ces hôtelleries où s'arrêtent les mages de l'Orient ; ces caravansérails épanouis aux portes des villes pour donner la joie de l'hospitalité à l'indigent voyageur ! Qui pourra dénombrer tant de merveilles ? Quel œil assez patient pourra lire toute cette histoire symbolique écrite, dans un alphabet mystérieux, sur des pages de granit : arabesque inépuisable, toujours scellée du scarabée d'azur, cette image de l'Être invisible qui tient le monde dans ses doigts ? Comptez ces hiéroglyphes : vous compteriez plutôt les atomes de sable qui font ce désert, ou les gouttes d'eau que le Nil tient en réserve dans les monts abyssins.

Hummer resta muet dans l'extase de la contemplation. Ses yeux ne pouvaient se détacher de ce magnifique spectacle du néant égyptien. Il était alors par le cinquième degré de latitude nord et le cinquante-cinquième de longitude.

— Oh ! s'écria-t-il, je respire ! Méroë ! Le Nil fuit vers le levant ! A moi, Méroë !

Cette région nouvelle était effrayante de solitude ; on croit traverser, avant tous les voyageurs, une de ces zones de l'Afrique intérieure, où jamais les pas d'un homme ne furent empreints. Méroë n'a point de route indiquée par les bornes ; il faut s'y rendre d'instinct ; c'est une perle qu'on cherche dans le sable et l'im-

mensité : un Allemand seul pouvait la découvrir.

A cinq heures du soir, le savant se trouvait en plein sable, comme on se trouve en pleine mer ; un horizon d'un cercle parfait s'étendait autour de lui ; et partout, à ces distances infinies où le désert se fond avec l'azur foncé du ciel, il apercevait, vers le couchant, les bornes noires qui marquent aux caravanes la route de l'Abyssinie. Cette solitude était attristée de ce silence inouï qui ne règne que dans le voisinage des nues, et qui frappe tant les voyageurs d'un aérostat. Hummer reconnaissait à tous ces indices l'approche de Méroë ; son chameau donnait des signes de joie, comme s'il eût deviné le terme du voyage.

A mesure que le soleil descendait dans les nuages rouges et crevassés de l'horizon du couchant, tout le ciel se dégageait, à l'orient, des vapeurs de la journée ; l'atmosphère reprenait sa transparence, et permettait au regard de distinguer les objets dans un lointain resplendissant d'une pureté sereine. Hummer était comme le voyageur qui succombe à la faim et cherche dans l'air le clocher providentiel qui lui promet une hôtellerie : à force d'interroger l'horizon, il aperçut une pointe sombre qui surgissait des monticules de sable. Ce n'était pas une illusion.

La pointe se fit pyramide ; Hummer descendit

dans une vallée, et, en remontant sur la dune opposée, il distingua un amoncellement de pyramides qui se détachaient comme sur un champ de neige. Le chameau aspira l'air avec une violente agitation de narines, et courut de toute la vitesse d'un cheval arabe. Hummer pleurait de joie ; il assistait à la création d'un monde, comme Adam ; l'antiquité se révélait à lui dans des solitudes inabordables et inconnues. Méroë, cette noble fille d'Isis et d'Osiris, abandonnée comme Ariane, avait retrouvé un adorateur.

— Que de siècles se sont écoulés, disait Hummer, depuis qu'elle se livre ainsi seule aux caresses du soleil ! Personne, avant moi, n'a osé soulever ce linceul funèbre qui la couvre, le linceul du désert !

Et le voyageur se penchait comme un amant sur l'image adorée, et il jetait à l'air le nom de la ville sainte. Le cri expirait sans écho dans la plaine immense ; on n'entendait que le grand Nil qui parlait au désert.

— Quarante pyramides ! s'écria Hummer.

Et il se précipita de son chameau sur le sable. Il baisa ce sable auguste ; il contempla, dans le ravissement, les premières traces de ses pieds, qui ouvraient enfin un sillon dans cet océan de poussière. Il s'arrêtait pour prêter l'oreille

à un applaudissement d'êtres invisibles, témoins surnaturels de son héroïque courage ; quelquefois il croyait entrevoir l'ombre d'Hérodote assise et drapée d'un linceul, au pied d'une pyramide : c'était un vieux palmier sans feuilles, que le dernier simoun avait blanchi de sable ; de pâles sycomores, inclinés et relevés par le vent, lui apparaissaient comme un groupe de gymnosophistes excités par la discussion et cherchant entre eux la sagesse.

Hummer s'arrêta devant ces quarante tombes gigantesques, bâties en quinconce et assez bien conservées. Autour d'elles, le sol était jonché de ruines amoncelées comme à Thèbes. Le voyageur cherchait une place pour s'asseoir et contempler à l'aise ces merveilles, lorsqu'en doublant l'angle d'une pyramide il aperçut une berline à quatre roues, façon anglaise. Robinson apercevant la trace d'un pied d'homme dans son île fut moins épouvanté que le savant Hummer devant cette berline. D'abord il la considéra longtemps avec des yeux effarés, puis il s'approcha sur la pointe des pieds, et fit lever deux autruches retranchées dans un buisson d'aloès. Hummer reconnut du premier coup que la berline n'était pas antique ; il en fit le tour, et il admira un travail de carrossier bien supérieur au génie industriel des gymnosophistes. Une

plaque de cuivre incrustée sous le siège portait cette inscription : MILNE. EDGWARD ROOD, LONDON.

Hummer croisa ses mains et les éleva au-dessus de sa tête comme l'adepte qui va pousser le cri de détresse. Un instant il crut que l'ophtalmie avait une seconde fois éteint ses yeux, et que ce qu'il voyait était le rêve d'un aveugle.

— Une berline anglaise à Méroë ! disait-il ; *Milne, London !*

Après une longue pause, il prit une détermination :

— Marchons toujours, dit-il ; peut-être trouverai-je les chevaux.

En effet, à vingt pas plus loin, il découvrit deux beaux chevaux noirs qui mangeaient l'avoine dans une cuve antique de basalte : l'avoine était moderne. Les chevaux regardèrent Hummer, et ne furent pas étonnés.

— Est-ce Hérodote qui, touché de ma fatigue, m'envoie ce magnifique présent ? dit-il en levant ses yeux au ciel.

Cette idée lui plut, et il s'amusait à la caresser, lorsqu'une troisième surprise le cloua sur un piédestal de sphinx qu'il allait franchir.

Il avait vu trois Européens, élégamment vêtus, assis à l'est d'une pyramide. Deux de ces messieurs jouaient aux échecs, le troisième lisait un journal pyramidal. Un peu plus loin, deux

dames, vêtues de blanc, se promenaient sous leurs ombrelles ; une troisième se tenait mélancoliquement à l'écart et brodait de la tapisserie. Hummer ne put retenir un cri de surprise qui ricocha contre les quarante échos des pyramides. A ce cri, l'Européen qui lisait le journal se leva ; les deux autres restèrent courbés sur l'échiquier.

Hummer, ne pouvant plus garder l'incognito, marcha courageusement à la suite de son cri, et tendit la main à l'étranger, qui s'avançait aussi vers lui en riant.

— Je suis fâché de vous avoir dérangé, dit Hummer en allemand ; excusez-moi de vous avoir troublé dans votre solitude.

On lui répondit, en anglais et en allemand, que cette terre appartenait à tout le monde, et que chacun était libre de s'y promener. Hummer fut présenté aux joueurs d'échecs et aux trois dames, et on l'invita à dîner, ce qu'il accepta de verve.

L'Anglais du journal entama la conversation avec Hummer pour adoucir l'expectative du dîner.

— Vous êtes venu seul ici, monsieur ? dit l'Anglais.

— Seul, avec mon chameau.

— Vous faites un voyage scientifique, sans doute ?

— Oui, monsieur ; je visite ce pays pour

achever mes commentaires sur Hérodote.

— Ah ! j'en retiens un exemplaire ; voici mon adresse : John Mawbrick, *Regent Circus*, à Londres.

— Je vous l'enverrai de Munich, vous pouvez y compter. Est-ce un voyage scientifique aussi que vous faites en famille ?

— Nous, c'est une promenade d'agrément ; voilà déjà huit jours que nous sommes ici.

— A Méroë ?

— Vous appelez cela Méroë ? nous avons nommé ce pays Mawbrick-Town.

— Y a-t-il longtemps que vous avez quitté Londres ?

— Non, cinq ans.

— Vous devez avoir vu bien du pays, en cinq ans !

— Pas trop ; nous arrivons du cap de Bonne-Espérance, où nous avons des vignobles : il faut soigner ses propriétés. Au retour du Cap, en passant par Paris, nous avons adopté une petite promenade en Égypte, pour amuser ces dames, ma femme et mes deux belles-sœurs ; vous voyez les trois frères Mawbrick... De course en course, nous avons poussé jusqu'ici : notre guide nous a promis un *simoun* à la nouvelle lune, et nous l'attendons ; on ne peut pas quitter l'Égypte sans avoir vu un *simoun*.

— Vous avez raison. Avez-vous rencontré ici quelques traces de la secte des gymnosophistes ?

— Nous avons trouvé beaucoup de momies : ces pyramides en sont pleines.

— Des momies de gymnosophistes !

— Ah ! elles ne sont pas signées : ce sont des momies anonymes.

— Peut-on les emporter ?

— Vous en êtes le maître. Nous avons avec nous, dans l'autre voiture de là-bas, le fameux pharmacien-chimiste du *Strand*, Fallon-White, qui fait une provision de ces momies dans ses caissons.

— Pour la galerie nationale de Charing-Cross ?

— Non, pour en faire des remèdes de famille : ces momies mêlées à l'essence de rhubarbe composent un digestif souverain ; c'est reconnu.

— Un digestif avec des momies ! s'écria Hummer en reculant de trois pas ; un digestif avec les cendres des gymnosophistes ! Mais il n'y a donc rien de sacré pour les pharmaciens ?

— Que voulez-vous ? c'est la mode. White est patenté pour sa découverte ; il est déjà venu quatre fois ici, pour choisir lui-même sa marchandise : ses correspondants le trompaient indignement. On lui expédiait des momies de

janissaires fabriquées à Boulaq par un Italien. Un chef de maison doit venir sur les lieux. De Londres à cette pyramide, il y a un peu plus loin que de Regent-Circus à Richmond. Notre globe est très petit. Voulez-vous que nous allions dîner ? Le couvert est mis entre ces deux sphinx.

Hummer apportait au dîner une figure bouleversée par la surprise et l'indignation. Il salua ses convives et s'assit à la place qu'on lui désigna. John Mawbrick lui dit :

— Monsieur Hummer, vous excuserez ces dames ; elles font un peu de toilette, elles étaient en négligé de voyage.

Ce John était le seul Anglais causeur de la compagnie : les voyages l'avaient francisé. Ses deux frères méditaient encore sur le *king's-gambit*, et avaient déposé chacun deux pions sur leurs assiettes, qu'ils poussaient avec le couteau. Deux domestiques, en grand costume d'antichambre, apportaient les plats. Le couvert était mis sur une grande dalle de granit rose, posée aux angles sur quatre sphinx.

— Nous vous donnons un dîner sans façon, monsieur Hummer, dit John Mawbrick ; à la campagne comme à la campagne. Voulez-vous commencer par ces filets de bœuf au madère, ou par ces suprêmes de chevreuil ?

Hummer jeta un regard d'effroi sur ces mets

mystérieux, et refusa, malgré son appétit qui lui parlait impérieusement. Il croyait voir des filets de gymnosophistes ; il lui semblait qu'Hérodote lui-même lui était offert en détail, sous le pseudonyme de chevreuil.

— Monsieur, dit-il à l'Anglais, me permettez-vous de vous demander d'où viennent vos provisions ?

— De Chevet, Palais-Royal, à Paris ; ce sont des *conserves* que nous avons achetées en passant. Cela dispense, en voyage, des embarras de la cuisine. Ah ! voici ces dames !

Les dames étaient en costume de gala. Elles s'assirent sur des pliants, ôtèrent leurs mitaines, en saluant gracieusement les convives, et se servirent du clairet dans de belles coupes de cristal de Bohême.

— Et voici notre chimiste, dit John Mawbrick. Toujours en retard, monsieur White !

Le chimiste demanda de l'eau pour une ablution de mains ; un domestique lui apporta une aiguière d'argent.

— De quels horribles mystères sort-il ? murmura Hummer.

Fallon-White était un Anglais de soixante ans ; sa figure était fraîche, régulière et commune ; il était chauve, comme tous les pharmaciens de Londres.

— Monsieur White, dit John Mawbrick en lui servant du chevreuil, nous avons un nouveau convive, M. Hummer, de Munich, qui nous a fait l'honneur d'une petite visite.

Hummer et M. White se saluèrent.

— Monsieur vient ici par curiosité ? dit White.

— Oui, monsieur, pour la science.

— Il n'y a pas grand'chose à voir, comme vous voyez. Quand vous aurez passé devant ces quarante nids de chauves-souris, vous direz bonsoir à la compagnie. C'est l'affaire de quarante minutes.

— Avez-vous bien travaillé aujourd'hui, White ? demanda Mawbrick.

— J'ai attaqué le second puits ; mais la marchandise y est avariée. Sur quarante-huit sujets que j'ai démaillotés, j'en ai trouvé deux pour le commerce. J'attaquerai demain le troisième puits.

— L'infâme ! dit tout bas Hummer.

— Il faut se dépêcher d'exploiter ces antiquailles, poursuivit le pharmacien ; les confrères arriveront, je ne veux leur laisser que le rebut. Je suis fort content des deux sujets que j'ai dépecés ce matin ; ce devaient être des gens fort distingués de l'époque : ils étaient sous verre et embaumés avec de l'aloès et du bitume première qualité.

— Sous verre ! avez-vous dit, monsieur ? s'écria Hummer.

— Oui, sous verre. Cela vous étonne ? J'en ai trouvé cent comme cela.

— Ce sont des gymnosophistes ! Les gymnosophistes seuls étaient embaumés sous verre. Ce sont des gymnosophistes ! Ah !

— Eh bien, quand ce seraient des tories ?

— Avez-vous trouvé dans les caisses des scarabées ?

— Verts.

— Verts ! c'est cela : le scarabée sacré ! Il n'y en a plus en Égypte ; la seule Méroë a gardé le scarabée. Vous avez donc vu des scarabées verts ?

— J'en ai mangé ce matin.

— *Shocking !* s'écria mélodieusement une des dames ; ces messieurs n'auraient donc pu trouver, à table, une autre conversation ?

Cette censure arrêta le dialogue. Le repas devint silencieux. Hummer avait croisé les bras et méditait profondément. Au dessert, on lui rendit sa liberté.

Après avoir donné des soins à son chameau, Hummer explora les ruines de Méroë. La nuit le surprit ; des abîmes du désert, la lune se leva large et rouge, et donna aux ruines une teinte désolée. Le voyageur sentait son cœur se serrer

en voyant à chaque pas les traces des sacrilèges violations de la tombe.

— Quelle horreur ! disait-il. Ne dirait-on pas que la sainteté du sépulcre se prescrit après un temps convenu ; que ce qui est sacrilège après un siècle est chose licite après mille ans ? O morale ! tu n'es plus qu'un nom ! L'Élysée des gymnosophistes est aujourd'hui une boutique de pharmaciens ! Sainte et virginale Méroë, te voilà livrée aux ongles des barbares ! Cambyse est vaincu par les Anglais ! Quel commentaire je prépare sur ces profanations !

Il se tut pour écouter des bruits mystérieux qui passaient dans l'air, et crut entendre les ombres des gymnosophistes qui demandaient vengeance et se plaignaient d'entrer comme éléments apéritifs dans la composition pharmaceutique du *sedlitz-powder*.

John Mawbrick sortit d'une pyramide en robe de chambre de brocart et aborda gaiement Hummer.

— J'ai fait préparer votre appartement, lui dit-il, 39, Pyramide-Street, à l'entre-sol. Je suis votre voisin ; mon domestique a été chercher pour vous un lit de plume à la barque. Prenez-vous du thé ?

Hummer fit un signe négatif plein de nonchalance et de mélancolie. John Mawbrick continua :

— Nous attendons ce soir, par la voie du Nil, la famille Sappleton, qui a passé la belle saison à Dongolah ; une famille charmante ! Elle vient nous faire une petite visite ; nous danserons. Eh ! mon Dieu ! il faut bien tuer le temps.

— Vous danserez à Méroë ! dit Hummer d'une voix consternée.

— Eh ! pourquoi pas ? puisque nous aurons huit dames et un violon, et une belle salle de bal charmante dans la pyramide numéro 7. J'allais en ce moment à la barque pour choisir quelques étoffes de tenture dans notre magasin flottant. Toute notre maison de Regent-Circus marche avec nous, comme vous voyez. Sans adieu.

Hummer prit une résolution énergique.

— Si je restais ici, dit-il en fermant les poings, je me ferais le complice de ces épouvantables profanations ; mon chameau a pris du repos et de la nourriture pour dix jours ; moi, je suis à l'épreuve de tout : partons, fuyons cette Méroë si indignement violée ! Mais ce sont des démons, ces Anglais ! Ils s'installent partout comme chez eux ; ils numérotent les pyramides ; ils appellent Méroë Mawbrick-Town ; ils se purgent avec des gymnosophistes ; ils dansent sur des tombes ; ils se moquent d'Hérodote, de Dieu et de moi ! Allons dénoncer ces forfaits à l'Europe, allons !

En traversant Pyramide-Street pour aller à son

chameau, Hummer aperçut les deux autres Anglais qui faisaient leur toilette de bal devant une glace suspendue au cou d'un sphinx, entre deux girandoles à bougies diaphanes. Les dames prenaient du thé derrière un paravent.

— Oh ! si le ciel de Méroë avait un seul tonnerre dans son arsenal, dit Hummer, je le payerais de ma vie pour le voir tomber sur ces Cambyses à gants blancs !

Cependant, à la faveur des ténèbres, il ramassa quelques débris de chevreuil et des filets de Chevet. Pour rassurer sa conscience, il dit :

— J'imite les Hébreux, *in exitu de Ægypto, de populo barbaro* : eux prirent les plats, moi les viandes ; Dieu me pardonnera.

Il remonta sur son chameau et s'enfonça dans le désert tout illuminé par la lune, ce doux soleil des voyageurs en Égypte.

Dans sa route faite sur le sable ou sur le Nil, Hummer ferma les yeux sur tout ce qu'il voyait ; une seule et constante pensée l'absorba, le sacrilège de Méroë ! La nuit, il faisait des songes affreux ; il voyait Hérodote pleurant sur un alambic de chimiste, et M. Fallon-White dépeçant un gymnosophiste et suspendant les lambeaux noircis aux étalages de Chevet. Oh ! comme il regretta d'avoir été guéri de son ophtalmie ! « Voilà donc à quoi servent les yeux ! »

disait-il ; et il affrontait le soleil, comme l'aigle, pour redevenir aveugle ; mais sa paupière se raffermissait.

Ce n'est qu'à son départ d'Alexandrie qu'il commença ses commentaires. En arrivant à Gênes, il en avait écrit deux volumes ; à la douane, la police sarde les lui confisqua parce que certains passages élevaient des doutes sur l'infaillibilité de la Bible.

— Je les écrirai une seconde fois à Munich, dit-il, avec un nouveau commentaire sur la douane de Gênes.

Ce qu'entendant, deux sbires le conduisirent en prison.

Après deux mois de captivité, il lui fut permis de rentrer en Allemagne. Arrivé à Munich, il écrivit ses commentaires, et, l'œuvre terminée, il proposa successivement son nouveau manuscrit à tous les éditeurs de l'Europe. Il reçut des lettres de tous, qui le félicitaient sur son beau travail, mais qui refusaient de l'imprimer, à cause d'Hérodote, qui se faisait un peu vieux.

Hummer a offert son manuscrit à la bibliothèque de Munich, où chacun peut le consulter ; c'est un ouvrage qui prouve, après cent autres, que l'histoire a été écrite par des fabulistes, et la fable par des historiens.

## II

### DANS LES GAULES.

En 1828, le roi de Bavière demanda une audience particulière à Victor Hummer et l'obtint.

— Monsieur, lui dit le roi, vous savez combien je m'intéresse à l'histoire ancienne, puisque je la continue dans la personne de mon fils, roi de la Grèce et successeur de Léonidas. J'ai appris vos courageuses explorations en Afrique, et je veux les récompenser ; il est temps que votre précieux manuscrit, enfoui dans la bibliothèque de Munich, soit rendu à la lumière par la voie de l'impression. J'achète votre traduction d'Hérodote cinquante mille florins, et je me déclare votre éditeur.

Victor Hummer se jeta aux pieds du roi et frappa le plancher trois fois de son front, à la manière des Perses.

— Croyez, sire, dit-il, que je veux employer au service de la science l'argent que je reçois de vous. Avec cette somme, le monde m'appartient, et je vais traduire Strabon.

— C'est bien, dit le roi avec un laconisme charmant.

Le roi serra la main du savant, et sortit comme un simple particulier.

Victor Hummer trouva dans sa main une lettre de change sur M. Reighanum, à Francfort-sur-le-Mein, banquier fantastique, qui bâtit des châteaux en Espagne pour les Allemands.

Cependant un honnête escompteur de Munich prit la lettre de change à cinquante pour cent d'agio, pour faire honneur à l'endossement du ministre des finances bavarois. Aux yeux d'un savant, rien ne ressemble plus à cinquante mille florins que vingt-cinq mille : c'est la même chose au fond pour qui n'a rien.

Hummer se jeta tête première dans l'in-folio de Strabon ; il se réduisit à l'état de squelette, il devint diaphane, et termina son travail. Le vénérable savant, rongé par les veilles, n'était plus qu'une illusion qui s'évanouissait sur les places publiques de Munich au moindre souffle de l'air ; en se regardant au miroir, il ne voyait rien. Qu'importe l'absence du corps, si l'âme reste ? La science n'arrive qu'à ce prix.

L'âme d'Hummer, vêtue d'une légère redingote de coutil, partit pour explorer les Gaules au printemps de 1828. Elle ne paya que moitié place dans l'intérieur de la diligence ; ils étaient sept voyageurs fort à l'aise, Hummer compris.

Sur la route de Marseille, cette reine des Gaules, Hummer disait :

— Je vais donc voir cette cité antique, fondée six bons siècles avant le Christ, cette cité contemporaine des Tarquins, et que Strabon aimait entre toutes les villes gauloises !

Disant cela, il descendit à l'hôtel de la Croix-de-Malte, sur le Cours.

Le lendemain, à son réveil, il était fort indécis.

— Je ne sais trop par où commencer mes courses, disait-il ; j'ai à choisir entre le temple de Neptune, le temple d'Apollon Delphien, le temple de Diane d'Éphèse, le temple de Junon Lacinienne, le temple de Vénus *victrix* ; plus le Lacidum, la *necropolis Paradisius*, le château de Jules César, la maison de Milon, les thermes, la porte Julia et une foule d'autres antiquités, dont quelques-unes modernes, comme la fameuse tour qui soutint un siège, en 1539, contre le connétable de Bourbon, et la belle église gothique de *las Accoas*, dont parlent Papon et Grosson, ces deux continuateurs de Strabon.

Il appela le garçon d'auberge et lui dit :

— Quel est le temple le plus voisin d'ici ?

— Saint-Martin, répondit le garçon.

— Bien ! dit Hummer ; c'est ici comme à Rome, où le catholicisme a hérité du paganisme.

Comment appelait-on Saint-Martin dans l'antiquité ?

— Je ne sais pas, monsieur. Si vous voulez le voir, suivez la rue et prenez la gauche au bout.

— C'est bien, mon garçon ; tu n'es pas fort.

Hummer s'achemina vers Saint-Martin, et vit une église assez laide, très sombre, très poudreuse, et point antique du tout.

— Mon ami, dit-il au sacristain qui passait, pourriez-vous me donner quelques explications archéologiques sur... ?

Le sacristain lui tourna brusquement le dos. Hummer sortit pour marcher au hasard à la découverte des ruines.

Il vit de magnifiques rues, des quartiers opulents, un peuple pittoresque et animé ; une ville plus grande, plus belle, plus gaie que Munich : mais tout cela ne le toucha nullement ; il avait en horreur le moderne, il cherchait *Massilia civitas* et non pas la ville de Marseille ; il cherchait des ruines, et il ne voyait que des architectes bâtissant des édifices. L'architecte est l'ennemi né de l'antiquaire ; il démolit la ruine et se sert de l'antique pour faire du neuf.

En traversant une rue aussi large que *Sakewil-Street* à Dublin, il vit le plan de Marseille sur l'étalage de M. Chardon, libraire, auteur du *Guide marseillais*.

— Voilà mon affaire, dit-il, entrons.

M. Chardon regarde Marseille comme sa propre fille ; c'est lui qui s'est chargé depuis soixante ans d'être l'historiographe de la fille de Phocée. Il publie, tous les 1er janvier, un précis fort élégant qui constate les progrès de Marseille, et il orne ce travail de statistique sérieuse d'une foule de réflexions morales adressées aux femmes et aux jeunes gens.

-- Monsieur, lui dit Hummer, vous avez écrit sur Marseille, si j'en crois votre enseigne ; pourriez-vous avoir la bonté de me désigner les localités les plus remarquables du voyage, et de me vendre votre carte et votre *Précis ?*

M. Chardon fit hommage de ses œuvres à Hummer, en l'appelant « mon confrère », et il s'offrit de l'accompagner dans ses explorations. Hummer se confondit en remercîments, et prit son album, soit pour dessiner les ruines imposantes qu'il allait voir, soit pour prendre des notes au crayon.

— Commençons par le plus près, dit M. Chardon. Voici la rue Saint-Ferréol ; comment trouvez-vous cette rue ?...

— Fort belle rue, dit Hummer, droite comme un I.

— Comment trouvez-vous cette place avec ses marronniers ?

— Fort belle place ; mais je n'aime pas les marronniers.

— Croiriez-vous, monsieur, qu'il y avait ici une église superbe ?

— Une église antique, une *basilica* ; est-il possible, monsieur ?

— Il n'en reste pas une pierre, comme vous voyez.

— C'est juste ; il y a des marronniers. C'est fort curieux, cela. Diable ! on ne détruit pas mal chez vous. Passons à une autre curiosité.

— Je vais vous montrer maintenant la *necropolis Paradisius* ; j'en ai parlé dans mon ouvrage.

— Et moi dans Strabon. Permettez que je prépare une feuille de papier pour prendre une vue de ce fameux *Paradisius*.

— Le voilà, dit M. Chardon. Le cimetière n'existe plus ; mais il pourrait exister, si l'on n'eût pas bâti cette rue que vous voyez, et qu'on appelle avec raison rue Paradis.

— C'est très bien ! passons à une autre merveille ; voilà un cimetière parfaitement enterré.

— Ce chemin que vous voyez conduit à la fameuse montagne immortalisée par Lucain...

— Quoi ! s'écria Hummer, c'est le chemin de la *Silva Sacra ?*

. . . . . . . . . . Cette forêt sacrée,
En tout temps des humains et du temps révérée ;

cette forêt où les druides faisaient des sacrifices humains ; cette forêt où Trebonius, le lieutenant de César, coupait des chênes énormes, *robur*, pour les galères de sa flotte ; cette forêt qui couvrait de son ombre le temple de marbre de Neptune Sidonien ! Oh ! courons !

— La forêt existerait encore, si les humains et le temps ne l'eussent pas détruite...

— Elle est détruite, la *Sacra Silva !* il n'en reste rien ?...

— Pas un arbre ! mais vous pourrez voir d'ici la montagne dépouillée où s'éleva cette forêt sainte...

— Allons toujours voir les ruines du temple de Neptune Sidonien...

— Le temple a suivi la forêt. Nous pouvons passer à d'autres antiquités, si vous voulez bien.

— Quoi ! ce beau temple lui aussi tombé en ruines ! ses ruines en poussières ! sa poussière au néant ! Courons me consoler ailleurs.

M. Chardon était consterné de la désolation de Victor Hummer ; il marchait devant lui dans la direction de la vieille ville, et semblait lui dire par ses gestes : « Attendez, je vais essayer de vous montrer quelque chose ; ne vous désespérez pas. »

A l'heure où ils traversaient les quais du port, la ville était rayonnante ; le monde entier y avait

envoyé ses représentants : l'Amérique, l'Afrique, l'Asie, l'Océanie, se promenaient sous les tentes jetées, comme des ponts chinois, des croisées des maisons aux antennes des navires. Tous les dialectes de la terre se croisaient dans cette Babel navale ; c'était une mosaïque ambulante de tous les costumes connus et inconnus, de tous les visages que le soleil nuance entre les tropiques, depuis l'ébène jusqu'au bronze. L'air n'avait pas assez d'échos pour répondre à tant de voix, à tant de cris, à tant de chants ; l'eau du port avait disparu sous les navires ; la forêt sacrée, dépouillée de ses feuilles, semblait être descendue de la montagne voisine pour donner ses mâts innombrables à toutes les flottes de l'univers.

Hummer ne daigna pas jeter un seul regard à ce tableau extraordinaire ; il eût donné tout Strabon pour voir devant lui, au lieu de ce port si animé, le tranquille Lacidum, désert et silencieux, et deux trirèmes de Trebonius à l'ancre, arrivées d'Ostie le matin.

M. Chardon conduisit le savant étranger à la rue des Grands-Carmes, et le fit arrêter devant la maison nº 55. C'était une maison recrépie à neuf, et dont la façade reluisait d'une ocre vive, comme la salle d'un cabaret de village.

— Voilà, dit M. Chardon, la maison de Milon.

— Milon le Crotoniate ? demanda Hummer.

— Milon, l'assassin de Clodius.

— Permettez, monsieur Chardon : je regarde Milon comme un homme plus malheureux que coupable ; Milon a tué Clodius, le fait est vrai ; mais Milon ne peut être appelé assassin. Vous savez très bien que Milon était accompagné de sa famille, et qu'il était drapé de son manteau, *penulatus*, comme dit Cicéron, lorsqu'il eut le malheur de trouver Clodius sous son épée. Or, si Milon eût prémédité son action, il aurait laissé à Rome sa femme et son manteau, choses fort embarrassantes pour commettre un assassinat. M. de Voltaire est tombé dans la même erreur que vous, dans sa traduction d'un passage d'Homère, lorsqu'il dit en parlant d'Achille :

Le meurtrier d'Hector en ce moment tranquille.

Achille s'était battu loyalement avec Hector, ce n'était pas un meurtrier. Ces mots, meurtrier et assassin, emportent toujours avec eux quelque chose d'infamant.

M. Chardon s'excusa d'avoir outragé la mémoire de Milon.

— Vous dites donc, poursuivit Hummer, que cette maison a appartenu à Milon ?

— Oui, monsieur, n° 55.

— Il paraît qu'on a commis le sacrilège de la restaurer à neuf.

— Non, monsieur, on l'a rebâtie : l'autre tombait en ruine.

— On l'a rebâtie avec les ruines de la maison antique !

— Non, avec les ruines d'une maison moderne qui avait cent ans. Tous les cent ans on rebâtit la maison de Milon : il y en a eu vingt comme cela depuis le vainqueur de Clodius. On n'a pu trouver que ce moyen de conserver cette précieuse antiquité.

— Plaisantez-vous, monsieur Chardon ? dit Hummer pâle et indigné.

— Oh ! je plaisante rarement : je suis libraire.

— Vous êtes libraire, et vous ne frémissez pas sur le seuil de cette maison ! et vous ne lui donnez pas un coup de marteau, comme on fait sur le vase sacré profané dans le tabernacle ! Venez, monsieur, entraînez-moi à d'autres antiquités.

— Justement, nous sommes ici sur le boulevard des Dames, et...

— Le boulevard illustré par les Marseillais au siège du connétable de Bourbon ? Oh ! c'est beau comme l'antique ! Je ne connais dans l'histoire qu'un trait de ce genre, c'est à Carthage. Hélas ! les remparts de Carthage ont disparu avec les héroïques Carthaginoises qui les avaient défendus ! Du moins, ici, le rempart est resté comme un monument de vertu. Voyons ce boulevard.

— Voilà ce boulevard ; il est là devant vous.

— Il me semble que je ne vois rien.

— Il n'y a rien du tout, en effet ; mais voilà le terrain où vous auriez vu ce rempart, s'il n'eût pas été démoli.

— Mais vous avez eu des aïeux bien démolisseurs, monsieur Chardon !

— Ah ! le Sarrasin et la faux du Temps !

— Bah ! le Sarrasin et la faux du Temps, voilà d'étranges excuses ! Le Sarrasin a bon dos, et le Temps aussi. Les hommes ont la rage de détruire, et puis ils mettent tout sur le compte des Sarrasins et du Temps ! Le Temps ! mais savez-vous bien que le Temps, tout rongeur qu'on le dit, ne mangerait pas une écaille de colonne en mille ans, s'il n'avait pas l'homme pour collaborateur ?

— Que voulez-vous ? dit M. Chardon tout tremblant ; je suis désolé de ne pouvoir vous montrer ce boulevard, d'autant plus qu'une de mes aïeules, Mme Vivaux, fut nommée sergent-major sur la brèche, le quarantième jour du siège. Je vous montrerai son portrait.

— Montrez-moi, je vous prie, les deux célèbres temples dont j'ai parlé dans Strabon, le temple d'Éphèse et le temple d'Apollon Delphien. Vous savez que j'ai dit que ces deux temples

magnifiques étaient dans l'enceinte de la citadelle. Montrez-moi la citadelle.

— Voilà la citadelle bâtie par...

— Protys.

— Non, par Louis XIV. Elle ne renferme que deux pièces de canon enclouées et un mortier muet.

— Et mes deux temples ?

— Vos deux temples n'existent plus.

— Oh ! cela ne peut se passer ainsi ; il me faut au moins quelques ruines, quelques tronçons, quelques pierres ! Comment ! j'ai vu en Égypte les ruines du temple d'Hermès, que les barbares nomment Achmounaïn, et qui florissait deux mille cinq cents ans avant le Christ, et je ne trouverai pas une pierre de mon *Ephesium* et de mon *Apollo Delphicus !* Mais je dénoncerai vos aïeux à l'Europe, je composerai sur eux un *Misogallo*, comme Alfieri. Monsieur Chardon, songez-y bien.

— Je suis au désespoir, croyez-le bien, monsieur. Tout ce que je puis vous montrer de cette place, c'est le château de Jules César ; nous sommes ici à la Joliette.

— Ah ! voyons toujours cela...

— Le château de César était bâti là, devant vous...

— Eh bien, après ?

— Après ?... je vous prie de m'excuser, monsieur, c'est encore un trésor perdu...

— Oh ! monsieur Chardon, si je ne me retenais, si je n'étouffais pas le dieu qui gronde dans mon sein...

— Nous avons un temple de Diane là-bas, dit rapidement M. Chardon, toujours plus effrayé de la colère du savant, et voulant faire diversion.

— Un temple de Diane ! où ? s'écria Hummer.

— Venez, monsieur, venez... Vous voyez bien cette église ?

— Oui, elle est fort laide.

— C'est l'église Majeure, la *Major*. Il y a des savants qui disent que c'est le temple de Diane.

— Ces savants n'y entendent rien : Diane n'a jamais passé par là.

— Voilà ce que je leur ai dit ; mais d'autres savants ont fixé l'emplacement du temple de Diane, là, de ce côté... suivez mon doigt...

— Dans la mer ?

— Oui, dans la mer. La mer a rongé les terres et a renversé ce beau temple ; mais on peut le voir encore.

— On peut le voir

— On peut le voir, disent les mêmes savants, lorsque la mer est calme, au fond de l'eau.

— Et que voit-on ?

— On voit des pierres couvertes d'algue et

de mousse marine, qui ont appartenu sans doute à quelque monument. On ne distingue pas très bien les pierres, mais l'algue et la mousse se laissent distinguer parfaitement... D'autres savants affirment aussi que cette même mer baignait le temple de Vénus Pyréna...

— Où prennent-ils le temple de Vénus Pyréna ?

— Suivez de l'œil cette chaîne de montagnes, à notre droite ; elle se termine par un cap : c'est le cap *Creus*...

— Le cap *Creus !* et le temple de Vénus Pyréna ! O Strabon ! Prenez mon premier volume manuscrit, et vous verrez que le temple de Vénus Pyréna s'élevait sur les montagnes qui séparent les Gaules de l'Ibérie. J'ai dans mon cabinet deux cartes antiques gravées avant l'invention des cartes et de la gravure. L'une est nommée carte *Théodosienne* ; l'autre, carte d'*Ératosthène*. Le système géographique d'Érathostène florissait du temps de Strabon : c'est lui qui a déterminé le véritable emplacement du temple de Vénus Pyréna. Vos savants, qui le placent au bout de ces montagnes, sont des ignorants.

M. Chardon était consterné ; il croisa nonchalamment les bras et regarda la mer, comme un homme qui est à bout de son érudition et qui n'a plus rien à dire ni à montrer.

— Voilà donc tout ce que vous n'avez pas dans votre cité antique ? dit Hummer.

— Voilà tout, dit M. Chardon d'une voix émue.

— C'est-à-dire que vous vous résignez à ne rien avoir du tout.

— Eh ! monsieur, que voulez-vous faire ?

— Une ville qui a eu l'honneur de voir des Tarquins, et qui n'a pas une pierre grosse comme le poing à me montrer ! Munich ne croira jamais cela. Voyons, il faut nous rabattre sur les antiquités modernes ; veuillez bien me montrer cette fameuse tour de Sainte-Paule, qui foudroyait avec sa couleuvrine le camp des Espagnols.

M. Chardon baissa les yeux.

— Elle est détruite aussi, celle-là ? s'écria Hummer.

M. Chardon fit un signe mélancolique d'affirmation.

— Détruite ! et pourquoi ?

— Parce qu'elle était trop vieille et qu'elle gênait l'alignement.

— Je ne reste pas un quart d'heure de plus ici ; je vous remercie, monsieur ; je pars à l'instant pour Arles, et je secoue la poussière moderne de mes souliers. Adieu.

Une heure après, Hummer roulait en poste sur la route d'Arles.

Il traversa, le soir, le Rhône sur le pont de fer ; et, bien sûr de n'être pas éloigné d'*Ugernum*, il demanda *Ugernum* à tous les cavaliers du 17e chasseurs qui se promenaient sous les arbres de la rive. Personne dans l'armée et dans le civil ne connaissait Ugernum.

— C'est singulier comme les villes s'égarent dans ce pays ! disait Hummer. Allons visiter le désert de la *Creus* ou la Crau ; nous verrons si ce désert ne s'est pas égaré, lui aussi, dans le désert.

Le même soir, à la veillée de l'hôte, à l'auberge de Beaucaire, il apprit par hasard, de la bouche du curé, que Beaucaire était l'*Ugernum* de Strabon.

— Y a-t-il quelques antiquités ? demanda Hummer.

— Il n'y a que les ruines du château des seigneurs de Beaucaire, répondit le curé ; cela ne vaut pas un coup d'œil.

A l'aube, il entrait à cheval dans la Crau.

— Voilà qui me rappelle mon Égypte, disait-il en recommençant ses monologues de voyageur isolé ; c'est le désert, c'est le véritable désert, avec cette petite différence qu'en Égypte il y a des grains de sable et ici de gros cailloux. Voyons, qu'ai-je dit avec Strabon en parlant de cette Crau ? J'ai dit que ce désert était à cent stades de la mer ; que son étendue était circulaire,

et qu'il avait cent stades de diamètre, ce qui lui en donne le triple de circuit. Il faut croire Strabon sur parole pour ces mesures : il marchait toujours le compas à la main.

« Posidonius croit que cette Crau était un lac autrefois ; je le crois aussi ; j'ajouterai même que ce lac était d'eau salée et qu'il était alimenté par la mer, ou, en d'autres termes, que la mer couvrait toute cette étendue de cailloux, et qu'elle s'est retirée depuis. Avec mon avis et celui de Posidonius, on peut fonder un bon jugement. Je serai plus difficile à l'égard d'Eschyle, quoiqu'il m'en coûte d'être en contradiction avec ce grand poète grec. Dans sa belle tragédie intitulée : *Prométhée délivré de ses chaînes*, ce grand Eschyle a parlé de la Crau, ce qui prouve qu'Eschyle connaissait la Crau. Dans cette tragédie, Prométhée dit à Hercule :

« Écoute, Hercule, tu arriveras chez le peuple
« intrépide des Liguriens pour le combattre et le
« soumettre ; mais bientôt tu n'auras plus de
« flèches pour ton arc ni de pierres pour ta
« fronde. Alors Jupiter, touché de compassion
« pour toi, divin fils d'Alcmène, fera tomber
« sur tes pas une grêle de pierres rondes, avec
« lesquelles tu écraseras les Liguriens. »

« Je me cite ce passage textuellement. Voilà donc l'origine de la Crau, selon Eschyle. Strabon

s'est permis à ce propos une plaisanterie, lui si grave ordinairement. « Jupiter, dit Strabon, « aurait beaucoup mieux fait d'écraser lui-même « avec ces pierres les Liguriens. » Au fond, Strabon a peut-être raison ; car, puisque Jupiter était décidé à faire un miracle, il devait le rendre plus complet. Hercule doit avoir mis bien du temps à tuer un Ligurien après l'autre d'un coup de pierre : ce n'est pas le moindre de ses douze travaux. Voilà donc ce désert où Hercule a lapidé un peuple intrépide ! Qu'il est doux de charmer l'ennui de sa route avec de pareils souvenirs de lecture ! Poursuivons. Or il est écrit, dans mon maître Strabon, que le désert de la Crau ressemble tellement à un désert d'Égypte, qu'il offre au voyageur le phénomène du mirage. En Égypte, je n'ai jamais vu le mirage ; ce n'est pas étonnant, puisque c'est un phénomène. Strabon a vu le mirage dans la Crau ; il a vu là-bas, dans le sud, une oasis de collines vertes, de palmiers, de sycomores, de fontaines, de cascades, de jasmin, et de jeunes Arlésiennes coiffées avec les bandelettes d'Isis, l'amphore sur la tête, causant d'amour entre elles, sous le figuier du puits. Strabon piqua son cheval de l'éperon, dans la direction de cette charmante oasis ; et à chaque temps de galop il voyait disparaître un palmier, une cascade, un sycomore,

une Arlésienne ; quand il arriva devant l'oasis, il ne trouva plus que des cailloux. C'est une des plus ingénieuses plaisanteries que la bienfaisante nature puisse faire aux pauvres voyageurs altérés. Voyons si je ne découvre pas quelque symptôme de mirage à l'horizon. »

Hummer descendit de cheval et regarda autour de lui pour chercher le mirage de Strabon ; il ne vit qu'une zone de cailloux d'un cercle parfait, dont il était le centre ; le ciel ressemblait à une coupole d'azur jetée sur le désert, comme pour garder sous cloche cet antique arsenal d'Hercule. Le soleil regardait d'aplomb Hummer et les cailloux, comme l'œil d'un antiquaire collé au globe de cristal. Hummer était fier d'être le seul homme que le soleil prît la peine de regarder en ce moment. Il crut devoir lui faire la politesse de s'incliner par respect. L'astre reconnaissant lui insinua trente-cinq degrés Réaumur entre la flanelle et la peau. Le savant du Nord bondit sous l'aiguillon du feu !

Hummer remonta bien vite à cheval pour se mettre en quête d'un autre phénomène signalé par Strabon.

— C'est dans ce désert, dit-il, que Strabon a placé le fameux *Borée noir*, autrement nommé la *bise*, du grec *bis*, qui signifie *noir*, d'où nous avons fait *pain bis*. « Le Borée noir, dit Strabon,

« soulève les cailloux du désert, les balance « dans l'air, les fait retomber en pluie, les dis- « perse à son gré comme des pailles volantes, « *stipulas volantes*. Le Borée renverse le cheval « et le cavalier, comme dans le cantique de Moïse, « *equum et ascensorem* ; il prend un soldat, « le premier venu, un *vélite*, un *hastatus*, un « *vexillaire*, un *prince* ; il le dépouille de ses « armes, il le déshabille, il lui ôte son casque, « il le met à nu ; puis il l'emporte, comme une « ombre vaine, de cailloux en cailloux, et le « laisse agonisant sur un tertre de gazon. » Strabon a vu ces choses, puisqu'il en a parlé, et moi je les crois, puisque je les ai traduites. Lève-toi, Borée noir !... lève-toi pour le traducteur de Strabon !

L'air garda sa sérénité innocente. Le Borée noir, endormi, depuis Strabon, et faible comme tous les vieux fléaux, se leva vers midi sous le nom moderne de *mistral*, et siffla dans les cheveux d'Hummer. Les cailloux restèrent à leur place, et le cavalier sur son cheval. Hummer fit tous ses efforts pour se laisser emporter ; il ouvrit au Borée noir les deux battants de sa vaste redingote ; il ne put perdre que son chapeau, lequel ricocha de cailloux en cailloux, s'éleva cent fois comme un aérostat, retomba cent fois comme un aérolithe, et s'évanouit

comme une planète éteinte dans les profondeurs du désert. Hummer ne regretta son chapeau qu'à la porte d'Arles, car il ne put saluer la ville aimée de Constantin : il avait toujours l'habitude de saluer les villes antiques par respect.

— Me voici maintenant dans mes domaines, dit Hummer. Je ne sais si je commencerai mes explorations par le *promenoir* ou par le théâtre, ou dans le palais de Constantin. Allons d'abord nous promener au promenoir. Tous les auteurs ont parlé du promenoir d'Arles ; mais ce que j'aime surtout, à propos de ce promenoir, c'est une épigramme de Martial. Oh ! comme ce malin poète a raillé impitoyablement un certain Cliton qui avait beaucoup de créanciers, et qui mettait toujours une statue entre lui et son créancier lorsqu'il se promenait au promenoir ! Grand Dieu ! que de statues doivent être amassées sur ce seul point de la ville, puisque le débiteur Cliton avait tant de créanciers ! Hélas ! le débiteur et les créanciers sont morts, mais les statues sont restées. Quelle leçon pour les créanciers ! en profiteront-ils ?

Il était descendu à l'hôtel de la Place-des-Hommes, et demandait à parler à l'aubergiste. Celui-ci, d'une haute et antique stature, se présenta le *linteum* à la main, comme pour conduire le voyageur à la salle de bains .

Hummer fut émerveillé de cet accueil :

— Comment vous appelez-vous ? lui dit-il.

— *Pinus*, répondit l'aubergiste ; lisez mon nom sur mon enseigne.

En effet, on lisait en lettres d'or *Pinus* sur un fond de marbre noir.

— Pinus ! s'écria Hummer ; à la bonne heure ! ceci change de face. Pinus ! ça se décline... *Pinus sacra Jovi*. Voilà un nom arlésien !... Monsieur Pinus, ayez la bonté de m'indiquer le promenoir.

L'aubergiste répéta deux fois le mot en regardant le ciel.

— Le promenoir dont parle Martial, poursuivit Hummer, dont parle Martial à propos de Cliton et de ses nombreux créanciers.

— Ah ! je ne m'occupe pas des affaires des autres, dit M. Pinus ; tant pis pour ceux qui ont des créanciers.

— Oh ! des créanciers antiques, morts, enterrés depuis seize siècles ; des créanciers dont il ne reste plus une lettre de change.

— Écoutez, monsieur, prenez la peine de sonner à cette porte, vous demanderez M. Rigoul ; c'est un huissier audiencier assermenté.

— Que diable ! il est bien question d'huissier ! Comment nommez-vous cette place où il y a autant de statues qu'un homme peut avoir de créanciers ?

— Nous n'avons ici que la place des Hommes, celle-ci ; il est possible qu'il y ait des créanciers, mais il n'y a pas de statues, comme vous le voyez.

— Qu'est-ce que cette corniche que je vois là ?

— On appelle cela le palais de Constantin.

— Cette corniche est le palais de Constantin ?

— Oui, monsieur ; tout le monde le dit.

— Ah ! Et qu'avez-vous fait du reste, ô Arlésiens ? car le grand Constantin n'habitait pas une corniche.

— Le reste a été détruit par les Sarrasins.

— Voilà encore les Sarrasins ! Et votre théâtre romain, qu'en avez-vous fait ? les Sarrasins vous l'ont-ils encore détruit ?

— Si vous voulez voir le théâtre romain, on va vous y conduire.

— Il existe donc ?

— Il n'existe pas, mais on reconnaît l'emplacement où il a existé. Voulez-vous prendre la peine de venir avec moi ? Je vais vous montrer ça.

— Qu'allez-vous me montrer ?

— Rien, mais tous les étrangers vont voir ce rien ; c'est assez curieux. Dernièrement, un voyageur a pleuré devant.

— Devant quoi ?

— Devant le théâtre romain.

— Celui qui n'existe plus ?

— C'est justement pour ça que ce voyageur a pleuré ; il n'aurait pas pleuré, si le théâtre eût existé.

En causant ainsi, ils arrivèrent devant les deux colonnes, seuls débris qui aient survécu au théâtre d'Arles.

— Voilà, dit M. Pinus, ce que les Sarrasins nous ont laissé !

— Deux colonnes assez massives, dit Hummer ; elles sont toutes couvertes de clous.

— C'est que ces colonnes appartenaient à un savetier qui exposait ses marchandises à ces clous.

— Un savetier sarrasin ?

— Non, monsieur, un Arlésien qui avait mis ces colonnes dans sa boutique, un parfait honnête homme d'ailleurs.

— Un scélérat qui aurait dû être écrasé par ces colonnes comme Samson, si les dieux immortels avaient au cœur un reste de sang capitolin ! Faites-moi servir à dîner, et je pars.

— Monsieur ne veut pas voir les Arènes ?

— Je les verrai après dîner, au clair de lune ; existent-elles au moins, ces Arènes ?

— Comme ça ; vous ne les trouverez pas en très bon état, à cause des Sarrasins.

— C'est bon ; en attendant, pourriez-vous avoir la bonté de me dire combien le Rhône a de bouches ?

— Il en a sept, monsieur ; sept ou huit, ou six.

— Vous n'êtes pas de l'avis de Polybe.

— Ah ! que voulez-vous ? on ne peut pas être de l'avis de tout le monde.

— Polybe en compte deux seulement. Il est vrai que Polybe n'est pas de l'avis de Timée, qui en compte trois ; et Artémidore n'est de l'avis ni de l'un ni de l'autre, il en compte cinq. Tout cela est fort difficile à concilier. Il faut que j'écrive à M. le préfet des Bouches-du-Rhône, il me fixera là-dessus. Voyons, monsieur mon hôte, donnez-moi un dîner antique ; vous n'aurez pas de peine, je crois ; les voyageurs n'abondent pas chez vous.

— Oh ! cela m'est bien égal. Les voyageurs deviennent de jour en jour si exigeants, que les aubergistes ne demandent pas mieux que de n'en jamais recevoir.

— Ah ! voilà un système ! Et de quoi vivent les aubergistes sans les voyageurs ?

— Eh ! monsieur, on vit toujours. Ce sont les voyageurs qui nous ruinent et nous empêchent de vivre. Heureusement, il n'en vient pas. Que voulez-vous qu'ils viennent faire ici ?

— Fort original ! Quant à moi, je ne vous ruinerai pas ; je mange rarement. Donnez-moi du frugal, quelque production du pays. Avez-vous du saucisson d'Arles ?

— Non, monsieur, nous en attendons de Marseille.

— Eh bien, causons en attendant le clair de lune. Comment passez-vous le temps dans ce pays ?

— Eh ! nous prenons le frais sur la porte, nous jouons à la *cadrette*, nous chassons.

— Ah ! c'est un pays de gibier ?

— Non, il n'y a pas de gibier ; mais nous chassons pour le plaisir de chasser.

— Mille pardons si je vous questionne ainsi ; je recueille des observations de mœurs modernes, dans les cités antiques, afin de constater le progrès ou la décadence de l'espèce humaine. Vous voyez que ma curiosité prend sa source dans un principe sévère, au-dessus d'un frivole intérêt de désœuvrement. Encore une question : Comment passez-vous vos soirées ?

— Nous ne les passons pas ; nous allons au lit après souper. Nous dormons beaucoup.

— C'est bien ! toutes vos réponses seront envoyées au secrétaire de l'Académie de Munich.

L'aubergiste s'inclina.

— Maintenant que l'heure de mon dîner est passée, faites-moi servir du café, et conduisez-moi aux Arènes.

— Pourriez-vous vous passer de café ce soir ?

— Pourquoi pas ? en voyage, j'ai l'habitude

de vivre de privations. Allons aux Arènes.

Hummer se laissa conduire à travers un labyrinthe de ruelles, et, quand il parvint au milieu d'un chaos de masures amoncelées, où la lune avait peine à se faire jour, l'aubergiste lui dit :

— Voilà les Arènes.

— Où donc ? s'écria Hummer.

— Chut ! dit l'aubergiste à voix basse, vous allez réveiller ceux qui dorment.

— Eh ! qui dort ici ? Est-ce que ces masures sont habitées ?

— Certainement, monsieur.

— Et pourquoi ces masures sont-elles dans l'amphithéâtre ?

— Toujours à cause des Sarrasins, vous comprenez.

— Je ne comprends pas.

— Nos anciens s'étaient réfugiés dans les Arènes pour se défendre contre les Sarrasins qui passaient.

— Eh bien, pourquoi les modernes ne sortent-ils pas, aujourd'hui que les Sarrasins ne passent plus ?

— L'habitude est prise : ils sont bien ici ; ils ne payent pas de loyer ; ils ne craignent pas le mistral.

— Le Borée noir, la *bise*, *bis*, *noir*. Mais ils empêchent de voir les Arènes ; ils masquent

l'antiquité ; ils changent en cloaque l'amphithéâtre de l'empereur Gallus ! Qui reconnaîtrait dans ces ignobles cabanes le fameux distique que Martial a composé ici ?

Omnis Cæsareo cedat labor amphitheatro,
Unum pro cunctis fama loquatur opus.

— Ah ! mon Dieu ! parlez plus bas, vous réveillez ces pauvres ouvriers du port qui dorment.

— Je respecte les ouvriers qui dorment ; mais pourquoi ont-ils mis leur dortoir dans ce vénérable Colisée ?

— Les Sarrasins...

— Allez vous promener, avec vos Sarrasins ! Les Sarrasins sont ceux qui dorment ici ; les Sarrasins sont les savetiers qui clouent leurs souliers à des colonnes du *proscenium* ; les Sarrasins sont ceux qui suspendent leurs alcôves bourgeoises au *podium* auguste des sénateurs ; les Sarrasins sont ceux qui creusent des égouts dans les *altæ præcinctiones* où venaient s'asseoir les plébéiens vêtus de couleurs brunes ; les Sarrasins sont ceux qui ont coupé l'antiquité à tranches pour se bâtir des cabanes qui ne valent pas un denier *parisis !* les Sarrasins...

Un ouragan de voix sortit de cent croisées ouvertes et coupa la période d'Hummer en deux ; la première roula de portiques en vomitoires,

l'autre resta dans le néant. L'aubergiste s'esquiva lestement sur un rayon de lune en entendant le terrible mot *marrias* noté sur une gamme d'ironie et de fureur. Hummer crut avoir dans ses oreilles tout le mugissement des lions que le préfet de Barca envoyait au proconsul arlésien de l'empereur Gallus.

Le labyrinthe des masures de l'amphithéâtre fut bientôt rempli de fantômes blancs qui cherchaient l'imprudent antiquaire, perturbateur du sommeil public. Hummer, qui n'était pas obligé d'avoir du courage en qualité de savant, comprit le danger et prit la fuite avec cette agilité merveilleuse que lui donnaient un corps diaphane et des jeûnes quotidiens. Heureusement il pouvait dire, comme Bias : *Omnia mecum porto* ; il avait toute sa fortune avec lui.

L'effroi abrége le chemin. Hummer avait laissé Arles bien loin derrière lui, et il entendait encore ces voix coliséennes, et il voyait encore devant lui ces fantômes qui cherchaient un savant pour le dévorer. Dans sa course, il avait traversé une plaine immense, et avec d'autant plus de facilité d'élan que le Borée noir s'était levé de sa couche, lui aussi, et qu'il emportait le savant comme la *paille volante* des Géorgiques, ou le cavalier de Strabon. Quelquefois Hummer, volant, redingote déployée, devant une ruine

percée à jour, recueillait des rugissements tels, que l'oreille de l'homme en est déchirée. C'était le Borée noir qui s'engouffrait dans la ruine et l'animait comme un orchestre à mille instruments, qui tirait de ce clavier de hasard une symphonie comparable à la tempête de désolation qui s'élève d'une ville prise d'assaut. Les pierres, les mousses, le lierre, le lichen, les fentes, les dentelures, pleuraient, hurlaient, riaient, vagissaient, frémissaient, comme si Beethoven ou Meyerbeer eussent confié la partition d'un nocturne infernal à cet épouvantable chef d'orchestre que Strabon nomme le Borée noir.

Victor Hummer, emporté comme un sylphe dans le chemin de l'air, fut déposé par un point d'orgue du vent à l'entrée d'un grand village sombre, qui semblait être descendu tout entier en pierres vives de la montagne pour le recevoir : c'était le village des Baux. En France, on connaît Tombouctou, mais on ne connaît pas les Baux. La France est un pays peu connu.

Meurtri par le vent, tatoué par les cailloux, étourdi par le fracas de la tempête, mourant de faim et de soif, Hummer chercha, aux rayons de la lune rouge, une enseigne d'auberge, ou une de ces lumières qui brillent derrière une vitre comme un sourire de la Providence.

Il marchait dans une rue bordée de hautes

et belles maisons, dont les portes et les croisées étaient ouvertes au Borée noir et retentissaient comme si elles eussent été d'airain. Hummer n'osait pousser un cri de détresse, de peur de voir se renouveler la formidable scène de fantômes du Colisée d'Arles ; devant chaque maison il s'arrêtait ; il montait de hautes marches aux dalles disjointes et convulsives, et jetait un regard de terreur et de stupéfaction dans l'escalier vaste et sonore, éclairé d'aplomb par la lune à travers les lézardes du toit. Ces maisons avaient des physionomies atroces : une surtout, avec ses deux œils-de-bœuf au front, sa haute croisée du milieu, épatée sur le balcon détruit, sa large porte ouverte sur un escalier dentelé, ressemblait à un gigantesque masque de théâtre antique ; et d'infernaux éclats de rire poussés par le vent grinçaient sur le perron, agitaient ses hautes herbes comme la barbe d'un géant.

Hummer cherchait une porte fermée, afin d'y frapper en pèlerin : malheureusement pour lui toutes les portes étaient ouvertes ; ou, pour mieux dire, il n'y avait pas de portes ; il semblait que la population les eût emportées sur la montagne, comme fit Samson à Gaza. L'infortuné savant qui peuplait cette solitude incroyable s'arrêta sur une place publique déserte où pleurait un chêne vert, vieillard grisonnant et effeuillé ;

il se coucha dans un lit de gazon tumulaire, et se permit de faire à voix basse cette réflexion :

— Si ce n'est pas Herculanum, c'est Satan déguisé en village.

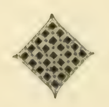
Ayant dit cela, il s'évanouit.

Quand il reprit ses sens, il était couché sur un lit d'algue jaune, au bord d'un étang vaste comme une mer qui s'est laissé emprisonner par la terre. Auprès de lui était une charrette, un mulet noir immobile et un paysan qui déjeunait avec des coquillages et du pain blanc. Le soleil était levé depuis plusieurs heures ; ses teintes vigoureuses animaient la verdure agonisante des bois d'oliviers et couraient comme un incendie sur l'étang. A droite, une ville sortait de l'eau, en agitant follement les cloches criardes de ses trois eglises ; à gauche, l'horizon se fendait en lignes blanchâtres et indécises, qui pouvaient être des montagnes ou les nuages d'un matin de printemps.

Hummer était dans cet état qui est le nôtre, la nuit, quelquefois, lorsque, dans un sommeil léger et souffrant, nous rêvons que nous faisons un rêve, et que nous attendons notre réveil avec impatience. Il interrogea le paysan ; mais on lui répondit dans une langue sourde, gutturale, rude, qui était au-dessus ou au-dessous de l'intelligence des polyglottes. Pourtant Hummer

comprit, aux gestes expressifs et multipliés du paysan, qu'il avait été ramassé évanoui dans le village désert des Baux, et conduit sur les rives de l'étang, pour être transporté ensuite, après une halte, à cette petite ville des trois clochers. Hummer remercia le paysan et lui offrit sa bourse, qui fut refusée avec un fier dédain.

Hummer fut amené à la ville des Martigues, cette Venise provençale. Il s'installa à l'hôtel du Cours, chez M. Castellan, où l'on mène une vie d'ichthyophage qui donne promptement une salutaire excitation au sang le plus appauvri. Hummer se rétablit là, dans un séjour de trois mois, et partit en parfaite santé pour Munich, un peu refroidi à l'endroit des antiquités, et se cherchant une nouvelle passion.



# UN CHINOIS A PARIS

Paris, le 16e jour du 9e mois de la lune.

MOI I-SIANG-SENG (LE DOCTEUR I), A TCHING-BIT-KÉ-KI (SECRÉTAIRE DE SEPTIÈME CLASSE).

En recevant cette lettre, vous irez à Houang-Szu, le temple jaune de Fo, et vous brûlerez un bâton de camphrier pour moi ; car je suis arrivé à Paris vivant. J'ai fait cinq mille trois cent vingt *li*, depuis l'embouchure du Hoang-ho, avec un péril de mort à chaque *li* sous mes pieds ; et Dieu m'a toujours sauvé !

Que mes ancêtres daignent veiller sur moi, plus que jamais, en ce moment ! Paris est un champ de bataille où les boulets sont remplacés par des roues et des chevaux. Ceux qui n'ont pas de roues et de chevaux périssent misérablement à la fleur de l'âge. Il y a dix-sept hôpitaux pour les blessés. J'ai vu un hôpital avec cette inscription en lettres énormes : HOSPICE DES INCURABLES ; les blessés que l'on y porte savent ainsi, en entrant, qu'ils n'en sortiront que morts. Ils sont avertis. C'est très charitable de la part

des docteurs. Voilà comme les barbares comprennent la civilisation !

Malgré le sage précepte du Li-ki et la loi de Menou, j'ai pris une voiture à quatre roues, en pleurant d'avance sur le sort de tant de malheureux que j'allais envoyer à l'hospice des Incurables. Mais il n'y a que deux manières de vivre à Paris : il faut écraser les autres ou en être écrasé. J'ai choisi le plus prudent.

Je me suis fait conduire à la rivière pour mes premières ablutions. J'étais sur le point d'accomplir cet acte sacré, lorsqu'un homme de police m'a menacé de son bâton. En regardant la rivière je me suis facilement consolé. Elle n'a pas la transparence et le vert limpide de notre charmante Yu-ho, qui coule à Péking sous le pont de marbre Pekhiao. La Seine est bourbeuse et jaunâtre ; aussi elle descend à la mer pour y prendre des bains. Je l'attends à son retour.

On m'a dit que les chrétiens se font apporter des ablutions à domicile, au prix de deux *fuen* : j'en ai demandé une. C'est une boîte de fer-blanc, assez semblable aux bières du cimetière de Ming-tan-y. On s'y couche, les mains sur la poitrine, comme un cadavre endormi dans la croyance de Fo.

J'ai payé l'ablution, et je l'ai renvoyée à son

domicile, sans y toucher du bout du doigt, de peur de me souiller.

A Paris, chaque maison est gouvernée par un tyran, nommé portier ou concierge. Il y a vingt mille portiers qui désolent un million d'habitants et leur font passer une vie bien dure. De temps en temps, Paris fait une révolution pour renverser quelque bon diable qu'on nomme un roi, mais Paris n'a jamais renversé les vingt mille portiers.

Mon portier accueille mes demandes par de longs éclats de rire, et, lorsque je le menace, il me dit :

— Vous êtes un Chinois !

Puisqu'il croit m'insulter en me criant le nom de mon pays, je lui ai rendu la pareille en lui criant :

— Vous êtes un Français !

« *Rendez insulte pour insulte*, a dit le sage Menou. »

Ces choses sont celles qui m'ont frappé en arrivant à Paris.

Mon premier devoir, en ma qualité de lettré du Ming-tang, la première société savante de l'univers, a été de visiter la Bibliothèque royale, surnommée ici *vaste dépôt de toutes les connaissances humaines*. Cet asile de méditation, de recueillement et d'étude, est situé dans la rue

la plus bruyante de Paris ; les millions de livres qu'il renferme tremblent continuellement avec le pavé qui les soutient. C'est comme si nous allions nous recueillir, pour nous instruire, entre le pont Tchoung-yu-Ho-Khiao, où l'on vend tous les chats de Péking, et la rue Toung-Kiang-mi-Kiang, où l'on tire des feux d'artifice nuit et jour.

Un savant de l'endroit m'a reçu avec une grande politesse et m'a présenté un fauteuil.

— Monsieur, lui ai-je dit en français assez intelligible, je vous serais bien obligé si vous vouliez me prêter un instant l'histoire des dynasties des cinq frères Loung, et des soixante-quatre Ché-ty ; vous savez que ces glorieux règnes commencent immédiatement après la troisième race des premiers empereurs, celle des Jin-hoang, ou empereurs des hommes, pour la distinguer de la seconde, les Ty-hoang, empereurs de la terre.

Le savant n'avait pas l'air de savoir cela. Il mit dans son nez des grains d'opium noirci, et, après avoir un peu réfléchi, il me dit :

— Lao-yé, nous n'avons pas cela.

Il paraissait fort content de savoir que *lao-yé* est l'équivalent de *monsieur*, il me l'a répété mille fois dans notre conversation.

— Vous savez, monsieur, lui ai-je dit ensuite,

qu'après les glorieux règnes de Koung-san-ché, de Tchen-min, de Y-ty-ché et de Houx-tounché, arrivèrent les règnes plus glorieux encore de soixante et onze familles, et que tant de gloire fut effacée par l'avènement de l'immortel empereur Ki, le plus grand musicien du monde et l'inventeur de la politesse chinoise. Je voudrais consulter, dans ce vaste dépôt de toutes les connaissances humaines, l'histoire de l'immortel Ki.

Le nez du savant s'allongea une seconde fois sur la boîte d'opium noirci ; il ouvrit ensuite un immense mouchoir de Madras, et fit, en secouant la tête, la main et le coude, un grand fracas assez semblable à un accord prolongé de *bin*. Quand cette tempête de cerveau fut calmée, il replia son madras, le fit passer cinq fois sous son nez, et me dit :

— Nous n'avons pas l'histoire de l'immortel Ki, votre empereur.

— Vous n'avez donc rien ! lui dis-je avec ce calme qui vient de notre sagesse, et qui humilie les savants des peuples barbares que le flambeau de Menou n'a pas éclairés.

Le savant croisa ses mains et inclina la tête en fermant les yeux, ce qui signifie *rien* dans la langue de l'univers.

Je continuai pourtant mes demandes :

— Puisque vous n'avez pas de livres dans ce vaste dépôt de toutes les connaissances humaines, avez-vous au moins des cartes géographiques ?

— Oh ! des cartes ! dit-il avec un sourire de savant ressuscité, nous avons toutes les cartes, depuis la carte de l'empereur romain Théodose, jusqu'à la *dame de cœur*.

Cette réponse, m'a-t-on dit depuis, est une plaisanterie d'homme sérieux qui se délasse de son travail par un bon mot.

— Veuillez donc me montrer, lui dis-je, la carte du Céleste Empire nommée *Taï-thsing-i-thoung-tcki*.

Le mouchoir de Madras remonta sur la face du savant ; la boîte d'opium noir fut encore ouverte, et une ondulation de tête poudrée à blanc m'annonça que la carte demandée n'existait pas dans ce vaste dépôt.

— Attendez, me dit-il tout à coup avec une vive expression de joie, je puis vous montrer un rayon de livres chinois dont vous serez content. Suivez-moi, lao-yé.

Je le suivis.

Nous descendîmes dans les galeries souterraines, pareilles aux temples indiens d'Éléphanta ; l'air était infecté de camphre et d'huile de baleine ; à droite et à gauche, on aurait pu voir, avec un rayon, une grande quantité de bustes de plâtre

de tous les grands hommes de ce pays, tous morts, parce qu'en France, m'a-t-on dit, il n'y a jamais de grands hommes vivants.

— Voilà, me dit le savant, le rayon des livres chinois.

Ces livres chinois sont persans ; il y a le vocabulaire en langue *hoeï-hoeï* et en chinois, et dix-sept lettres des princes de Tourfan, de Khamil et Samarkand.

Je remerciai le lettré avec cette politesse simple qui fut inventée par notre immortel Ki, et je sortis de la Bibliothèque.

En traversant la grande rue voisine, je remarquai plusieurs groupes de curieux à l'angle d'un carrefour étroit. Il y avait un amas de toiles et d'échafaudages qui cachaient quelque chose de fort curieux sans doute, car tout le monde le regardait, quoiqu'on ne vît rien.

Je questionnai mon cocher. C'était un homme fort instruit, et qui me donna une haute idée de la science et de l'esprit de ceux de sa profession.

A l'angle de ce carrefour, on était en train d'élever un monument à la gloire d'un poète célèbre, né à Paris et mort à Paris. Mon savant conducteur me fit en deux mots l'histoire de ce grand homme. Son nom était Molière ; il composa des chefs-d'œuvre qui furent sifflés ;

il fut persécuté par les gens de la cour, martyrisé par sa femme et ses créanciers, et mourut misérablement, sur le théâtre, entre deux chandelles de suif. On refusa les honneurs de la sépulture à son cadavre. La reconnaissance de ses compatriotes lui élevait un monument, pour le venger des douleurs de sa vie, deux cents ans après sa mort. En toute chose, le Français est très vif ; mais en matière de reconnaissance, il prend deux siècles de réflexion.

O nobles fils du Céleste Empire, lorsque la mère de Confutzée mourut, sous le règne de Suming, le grand sculpteur Sa-feï lui éleva ce beau monument, où l'illustre femme est représentée allant demander à Dieu la fécondité sur le mont Ni-Kiew !

J'ai visité le palais impérial du roi ; notre palais impérial de Péking, Tsu-kin-tchhing, est toujours la merveille la plus étonnante qui existe sous la lune ! Le palais impérial du roi des chrétiens est fort étroit, fort noir ; mais il a des cheminées nombreuses, extrêmement élevées et ornées d'une tête rayonnante, ayant l'orgueil de figurer le soleil. J'ai demandé à des passants ce que signifiait ce soleil sculpté sur des cheminées ; ils m'ont tous fait cette réponse, qui ne répond pas : « Ah ! c'est vrai, il y a un soleil ! » Et ils ont continué de passer.

Le jardin de ce palais est si petit et si bien aligné, que d'un coup d'œil on s'y promène et tout est vu. On y chercherait en vain ce qui fait la grandeur et la poésie de notre Tsu-kin-tchhing, qui a six *li* de circonférence et renferme un monde d'arcades, de galeries, de portes à tuiles jaunes, d'arbres superbes, d'arbres nains, de ponts, de fleurs, de canaux, de petites cascades, de bassins à gerbes, de temples à toiture d'or, de tours d'ivoire à clochettes d'argent, de tigres à têtes de femme et de graves lions aux cheveux bouclés. A Paris, il n'y a que la parole et la démarche qui soient joyeuses et rappellent la fantaisie et le caprice ; tout le reste est froid, exact, tiré au cordeau, calculé à la pointe du compas. On rencontre des chiffres partout, l'imagination nulle part. Savez-vous ce que l'on trouve chez leurs marchands de tapisseries ? Des sujets mal peints, tous pris dans les scènes de la vie bourgeoise et réelle ! Conçoit-on une pareille folie ? Ils veulent voir sur leurs paravents et leurs écrans de cheminée les mêmes choses qu'ils font eux-mêmes, avec leur ridicule costume européen ! Ils n'auront jamais l'idée de matérialiser, sur une toile, un rêve de fleurs, de femmes, de fontaines, d'oiseaux d'or ; une scène fantastique, éclairée par l'aurore du printemps ou la pleine lune de l'été. Ils demanderont

à leurs faiseurs de tapisseries une scène de nourrice, une noce de village, un départ de jeune soldat pour l'armée, un ménage de nouveaux mariés, un père maudissant son fils, une demoiselle qui touche du piano devant ses parents. Les paravents et les cheminées sont décorés de scènes de ce genre, de sorte que tout ce qui se fait sur la tapisserie se répète dans le salon. Cela les amuse beaucoup.

« Il n'y a pas de grosse pierre qui n'ait l'orgueil d'imiter la montagne de Tyrgheton », dit un verset du Li-ki. Donc, à Paris, ils ont eu l'idée d'imiter notre large et éternelle rue de la Tranquillité, *tchhang-ngan-Kiaï*, qui borde le palais impérial de Péking dans toute sa longueur, et aboutit à la plus belle des seize portes de notre grande ville, la porte de la Gloire militaire, *Thsiam Men*. J'étais fier de traverser leur rue de Rivoli, en songeant qu'ils avaient voulu tenter une mesquine imitation de notre incomparable *tchhang-ngan-Kiaï*. Mon orgueil national triomphait.

C'est en suivant cette rue que je me suis rendu à un autre palais habité par les quatre cent soixante-dix empereurs qui gouvernent Paris, la France et l'Afrique, et qu'ils appellent des députés. Il faut de petits morceaux de papier, assez malpropres, pour entrer dans ce palais.

On donne les morceaux de papier à un monsieur qui a la figure rouge et le nez insolent, et l'on est introduit. Les quatre cent soixante-dix empereurs sont tous encaissés au fond d'un puits obscur, qui semble éclairé par la lune à son dernier quartier. Un empereur d'une figure douce et paternelle, nommé M. Sos-é, gouverne les quatre cent soixante-neuf autres empereurs, qui sont tous assez mal vêtus et mal coiffés. Ils causent beaucoup, ils se promènent, ils se font des espiègleries, ils dorment, ils écrivent des lettres à leurs épouses, pendant qu'un empereur, monté sur une estrade, chante à voix basse quelque chose de mystérieux, et sur un air monotone qui m'a rappelé notre hymne des ancêtres, sans l'accompagnement du *lo* national. Chaque empereur a le droit de monter sur cette estrade et de se chanter à lui-même son air favori, en tournant le dos à M. Sos-é. J'ai fait cette demande à un voisin :

— Monsieur, comment appelez-vous ce jeu ?

— Le gouvernement représentatif, m'a-t-il répondu.

On ne tire un feu d'artifice à Paris que pour la fête du roi, ce qui me rendrait le séjour de cette ville insupportable. Ce spectacle merveilleux n'amuse donc pas les Parisiens, puisqu'on ne le leur donne qu'une fois par an ; et s'il ne les amuse

pas, pourquoi brûle-t-on un feu d'artifice à la fête du roi ? J'ai soumis cette question à un homme qu'on appelle un ami, à M. Lefort, mon voisin de chambre dégarnie ; il m'a répondu : « Je ne vous comprends pas. » Au reste, cette réponse arrive presque toujours à mon oreille. On dirait que je leur parle chinois. Étant privé de ces beaux feux d'artifice qui réjouissent Péking, chaque soir je vais passer quelques heures à l'Opéra. C'est un théâtre où l'on paye des crieurs publics au prix de cinquante mille *tchakhi* par an. Lorsqu'un jeune homme désole sa famille par ses cris, on l'enferme dans un conservatoire, où un professeur de cris lui donne vingt-quatre lunes de leçons. L'élève entre ensuite à l'Opéra, et il fait son métier devant cinquante instruments de cuivre qui crient mille fois encore plus haut que lui. Vous comprenez bien que tout bon Chinois, habitué dès son enfance à la mélodie suave de l'hymne à l'Aurore, ne saurait subir deux fois les crieurs publics de ce théâtre ; aussi j'avais fait à l'Opéra mes adieux le premier soir. Ayant appris ensuite que l'on y jouait, par esprit de contradiction française, d'autres pièces où personne ne disait un mot, je rentrai à l'Opéra. Ces pièces sont jouées silencieusement par des danseuses ; on les appelle des ballets. J'avoue mon goût pour ce spectacle : il n'y a que

cela d'admirable à Paris ; mais on ne regrette pas même Péking, lorsqu'on le regarde. Figurez-vous cinquante femmes qui ne parlent pas et qui dansent à ravir, avec des pieds chinois. J'ai pris une loge pour les ballets.

Il y a une danseuse nommée Alexandrine, et surnommée *Figurante* à cause de sa figure. Elle a des cheveux noirs superbes et n'a presque pas de pieds ; le peu de pieds qu'elle a se perd dans un tourbillon perpétuel d'entrechats et de pirouettes qui éblouissent les yeux. Pendant dix soirées, le croiriez-vous ? j'ai regardé cette danseuse avec une remarquable attention ; j'avais oublié la haute mission dont je suis investi, et les quarante révolutions de douze lunes qui pèsent sur mon front.

Un soir, la porte de ma loge s'ouvrit, et un monsieur fort timide entra en s'inclinant et me dit avec respect :

— Rayon du Céleste Empire, étoile du *Tien*, j'ai une grâce à vous demander.

Je lui fis le signe universel qui signifie : « Parlez. »

Il parla.

— Je suis un décorateur de l'Opéra, me dit-il, et je mets en ce moment la dernière main à un kiosque chinois qui doit figurer dans le ballet de *la Chine ouverte*, ou *les Amours de Ma.* Flam-

beau de Péking, auriez-vous la bonté de venir, dans l'entr'acte, donner un coup d'œil à mon œuvre pour m'indiquer d'utiles corrections ?

— Monsieur, lui dis-je, votre demande m'est agréable ; indiquez-moi mon chemin, je vous suivrai.

— Ciel ! s'écria-t-il, je suis au comble de mes vœux !

Nous marchâmes quelque temps dans des souterrains humides, et j'arrivai dans les coulisses de l'Opéra.

Le décorateur me montra son œuvre, et, vraiment, je n'eus que des éloges à lui donner. Le kiosque était du meilleur goût chinois.

Il y avait derrière nous un gazouillement de voix douces et enfantines qui me fit retourner avec une brusquerie involontaire. C'était un groupe de jeunes danseuses qui profitaient de la liberté de l'entr'acte, en causant comme des muettes délivrées d'un régime forcé.

Un éclair ferma mes yeux ; Mlle Alexandrine était là !

Je cherchai le décorateur pour me donner une contenance ; il avait disparu. J'invoquai les âmes de mes glorieux ancêtres, et je leur demandai le courage et le calme d'esprit, ces deux vertus qui font les héros dans les périls et les amours.

Mlle Alexandrine avait une pose de reine : son corps svelte et souple n'était soutenu que par le pied gauche, sur lequel il se cambrait fièrement, tandis que le pied droit ondulait de droite à gauche, la pointe basse et recourbée en bec de vautour. Jamais Chinoise de Thong-chou-fo n'a brisé son pied avec pareille vigueur pour séduire un *kolao* (ministre) en disgrâce. Mes yeux s'ouvrirent sur ce pied merveilleux, et ils ne s'en détachèrent plus.

Faites-vous une idée de mon étonnement, lorsque j'entendis la voix leste de Mlle Alexandrine, qui m'adressait la parole avec la hardiesse d'un capitaine des tigres de la garde impériale.

— Monsieur, me dit-elle, nous ferez-vous l'honneur d'assister à la première de notre ballet chinois ?

Je quittai le pied pour remonter à la figure de la danseuse, et je fis, avec un accent parisien assez bien imité, cette réponse polie :

— J'y serai, madame, pour mettre mes yeux à vos pieds.

Mlle Alexandrine me prit cavalièrement le bras, et, m'entraînant à la promenade dans une rue de paravents à roulettes :

— Ah çà ! mon bon monsieur, me dit-elle, il paraît donc que la Chine existe et que le fleuve

Jaune n'est pas un conte bleu. Voyons, parlez-moi franchement, tous les Chinois ne sont pas de porcelaine ? Il y en a donc qui marchent et parlent comme vous et moi ? Je croyais qu'il n'y avait au monde d'autre Chinois qu'Auriol, de Franconi. Connaissez-vous Auriol ?

Toutes ces interrogations me furent adressées avec une rapidité qui supprimait les réponses. A son dernier mot, la danseuse, rappelée en scène par un coup d'archet, quitta brusquement mon bras, et bondit comme une gazelle en fredonnant l'air du pas qu'elle allait danser. Je n'eus pas la force de la suivre, et j'attendis la fin du pas à la même place, dans l'espoir qu'elle viendrait me demander les réponses que je lui devais.

En effet elle reparut, et je lui offris mon bras. Elle n'avait plus l'air de se souvenir de ses interrogations. Sa gaieté avait disparu ; un souci contractait son joli visage.

— Avez-vous vu comme le public est froid ce soir ? me dit-elle. Y a-t-il un Opéra dans votre pays ?

— Non, madame.

— Ah ! quel magot de pays, où il n'y a pas d'Opéra ! Eh ! que fait-on alors chez vous ?

— On s'y ennuie, madame, puisque vous n'y êtes pas.

— Tiens ! il est galant !... C'est égal, vous

avez de beaux éventails dans votre pays. Le neveu d'un pair de France m'avait donné un éventail chinois pour le premier de l'an ; un bijou adorable : les lames étaient d'ivoire, avec des incrustations de filigrane d'argent, et sur l'étoffe deux chats jaunes qui jouaient avec un coq. Je l'ai perdu chez Musard.

— C'est bien facile à remplacer, madame ; j'ai apporté trente-trois éventails de Zhé-hol.

— Ah ! mon Dieu ! et que ferez-vous de cette collection ?

— Ce sont des cadeaux pour les femmes des ministres et des ambassadeurs.

— Bah ! les femmes des ministres se moquent bien de vos éventails ! elles ont des figures glacées. Je ferais mourir de chagrin les premières danseuses, si j'avais vos trente-trois éventails.

— Madame, ils seront à votre porte chez vous demain.

— On n'est pas plus Français que vous, monsieur... Voilà pourtant des hommes que nous appelons des Chinois !... Je vais vous donner mon adresse ; retenez-la bien : « Mademoiselle « Alexandrine de Saint-Phar, rue de Provence **, « au premier. » Mon concierge reçoit mes cadeaux après sept heures du matin, et les remet scrupuleusement à ma femme de chambre après midi.

Elle fit une pirouette et disparut.

Rentré dans mon hôtel après le spectacle, je voulus faire de sérieuses réflexions, mais il y avait un grand trouble dans mon cerveau. Vous connaissez mon harem de Khé-Emil : c'est le plus modeste des harems ; à peine si l'on y compte quinze femmes de Zhé-hol, de sang tartare, et quinze de Thong-chou-fo, de pur sang chinois : je ne parle pas d'une vingtaine de concubines, qui sont un meuble d'amour-propre : eh bien, si Mlle Alexandrine de Saint-Phar entrait dans ce harem, elle éclipserait mes femmes les plus aimées, comme la pleine lune levée sur le mont Tyrgheton fait pâlir les petites étoiles de l'aurore. Oui, j'ai malheureusement senti que je réunissais sur une seule tête les trente amours que j'avais renfermés dans mon modeste harem. Ce sera un triste destin ! Heureux les trois mandarins de septième classe qui m'ont accompagné à Paris ! Ils dînent au *Rocher de Cancale* ; ils mangent du bœuf à la barbe de Menou ; ils assistent aux soirées des kolaos, et ils ne connaissent pas le pied de Mlle Alexandrine de Saint-Phar !

Le lendemain, à huit heures, je remis au concierge les trente-trois éventails, avec une boîte de thé *Satouran*.

Après le milieu du jour, je m'habillai en homme de cour ; je me coiffai de ma plus belle calotte

jaune-serin, ornée d'une plume de leu-tze, et je revêtis ma robe mandarine couleur clair de lune, avec des manches de crêpe citron. Mon miroir me dit que je ressemblais au jeune Tcheou, le *prince de la Lumière*, qui ressuscita devant les portes du *Ming-tang*.

Enhardi par mon miroir, je me présentai chez Mlle Alexandrine, et je fus introduit avec la plus surprenante facilité. Il me sembla que son costume de ville l'avait grandie ; son pied seul était toujours le même. Ce pied vivait d'un mouvement convulsif perpétuel ; on aurait dit qu'il renfermait l'âme de la danseuse, et que la jeune femme pensait avec ses orteils.

— Monsieur, me dit-elle en me prenant familièrement les mains, je suis la plus heureuse des femmes ; votre cadeau est vraiment royal. Asseyez-vous sur ce fauteuil, et causons un peu. Je vais vous présenter ma petite sœur : un ange, vous allez voir.

Une jeune fille de douze ans, espiègle comme un joli singe, se précipita sur ma robe et me décoiffa.

— Comment trouvez-vous ma petite sœur ? me dit la danseuse.

— Je la trouve votre sœur, répondis-je avec un regard plein d'expression.

— Ah ! le mot est joli ! cher docteur.

— Comment se nomme cette belle enfant, madame ?

— Elle n'a pas encore de nom, cher docteur ; elle attend son parrain, c'est un usage de ballet. Voulez-vous être son parrain ?

— Très volontiers, madame.

— Voyons, cherchez un joli nom ; un nom de vos pays...

— Eh bien ! je la nommerai volontiers *Dileri*... c'est un nom mogol...

— Qui signifie ?...

— *Gaieté de l'œil.* Est-ce bien trouvé, madame ?

— *Dileri* est charmant. Les Mogols ont des noms de cette douceur, et ils restent Mogols ! c'est fabuleux ! Mademoiselle Dileri, remerciez monsieur votre parrain.

— La destinez-vous au théâtre, cette belle enfant ?

— Votre filleule au théâtre ! fi donc ! cher docteur, j'aimerais cent fois mieux la mettre au couvent ! La vie d'une comédienne est un enfer. Les talents purs ne peuvent percer. La jalousie les tue ; la cabale les brûle vifs à l'huile et au gaz. Il faut faire une cour respectueuse aux auteurs pour avoir un bout de rôle. On m'avait promis un *solo* dans *Giselle*, et je n'ai rien. Cependant, amour-propre à part, le public m'adore ; mais je suis foulée aux pieds par Mlle Fatmé, qui est

protégée par trois grands journaux et deux petits. Je hais l'intrigue, moi, et je n'ai jamais salué le portier d'un journaliste ou d'un auteur. Mon engagement fini, je donne ma démission et je rentre dans la vie privée, voilà.

Avec cette finesse merveilleuse que l'esprit de Fo a versée dans le cerveau de ses croyants, et qui nous rend si supérieurs à tous les hommes de la terre, je demandai nonchalamment à Mlle Alexandrine si elle avait du goût pour le mariage.

— Mon Dieu ! me dit-elle en croisant ses jolies pieds sur un tabouret de velours, ce n'est pas le mariage que je crains, c'est le mari. Vous ne connaissez pas les maris français, mon cher docteur. Ah ! quels égoïstes ! Ils épousent une jolie femme pour avoir une esclave, malgré la loi qui prohibe la traite ; et, quand ils la tiennent enchaînée dans leurs fers, ils la montrent comme une curiosité foraine à leurs amis pour les désespérer. Eh bien ! puisque la Chine est ouverte, nous irons chercher des maris en Chine. Cher docteur, vous ne trouveriez pas à Paris un époux qui donnât à sa femme trente éventails, là, sans façon, comme on donne le bonjour... Les Chinois sont-ils bons maris, cher docteur ?

— Madame, ce sont eux qui ont inventé la lune de miel.

— Je m'en doutais. Quel dommage que les Chinoises aient les yeux comme ça !

— Aussi, madame, nous viendrons chercher nos épouses à Paris.

— Vraiment, cher docteur, vous êtes adorable ! et je suis toute confuse de vos bontés... je ne sais comment reconnaître vos compliments et vos cadeaux !... Puis-je vous offrir une loge de quatrième pour vos gens ? on joue *Giselle* demain. Mon cousin a fait un drame à l'Ambigu ; je vais lui demander une loge pour vous ; on le joue ce soir. Voulez-vous accepter un abonnement d'un mois au chemin de fer de Rouen ?...

— Merci, madame ; je vous suis reconnaissant de vos offres comme si je les acceptais... J'ai une grâce à vous demander...

— Une grâce s'accorde toujours ; demandez.

— J'ai apporté une feuille de papier et de l'encre de Chine, et je vous supplie de me permettre de faire le portrait de votre pied droit.

— Ah ! quelle idée chinoise ! s'écria la danseuse avec un éclat de rire infini ; vous appelez cela une grâce !... Prenez votre crayon, cher docteur ; je vous livre mon pied. Voulez-vous le copier au naturel ou en sandale d'odalisque ?

— Je veux le peindre tel qu'il est en ce moment.

— Comme vous voudrez. En attendant, je

vais m'amuser avec ma petite sœur à regarder les illustrations de vos trente-trois éventails.

Au troisième éventail, j'avais en mains le précieux pied, frappant de ressemblance ; la danseuse, en y jetant un coup d'œil, poussa un cri d'admiration et dit :

— Cher docteur, vous avez copié mon pied droit d'un trait de plume.

— Madame, lui répondis-je, on a dit de moi que je copierais le vent, si je pouvais le voir passer. J'ai copié votre pied, qui est plus agile que le vent.

— Si cela continue, j'ai peur de vous aimer, cher docteur, moi qui ai fermé ma porte à un prince grec, l'autre jour, et à deux banquiers.

La candeur de l'innocence était empreinte sur la figure de la danseuse ; je m'inclinai avec respect devant cette femme ingénue, qui m'ouvrait ainsi son cœur sans détour.

En prenant congé d'elle, j'eus le bonheur d'effleurer du bout de mes lèvres le bout de ses doigts, charmants comme ses pieds.

Le kolao des affaires étrangères m'attendait à cinq heures pour me demander des renseignements sur le cérémonial usité à Zhé-hol et à Péking à la réception des ambassadeurs européens, et pour me sonder sur les arcanes de la politique chinoise vis-à-vis de la reine Victoria.

Pendant cette audience, je fus assailli de distractions, et je dus commettre bien des erreurs. Fasse le Tien que mes distractions n'attirent pas un jour des malheurs sur le Céleste Empire ! Pendant que le grand kolao des chrétiens me parlait, je pensais au pied de Mlle Alexandrine de Saint-Phar ! Vous verrez que ce pied bouleversera Péking.

Le soir, après mon dîner, on me remit un billet parfumé, dont le papier ressemblait à deux ailes de papillon. Voici ce que je lus :

« CHER DOCTEUR,

« On dit que vous avez apporté de votre pays une foule de chinoiseries adorables. Dileri, votre charmante filleule, s'est tant réjouie avec vos éventails, qu'elle veut connaître toutes les richesses de son parrain ; caprice d'enfant ! Je lui ai promis de la conduire demain chez vous, à midi.

« Votre filleule vous donne son front à baiser, et moi je vous mets à mes pieds.

« ALEXANDRINE DE SAINT-PHAR. »

Vous savez, mon cher Tching-bit-Ké-ki, que je n'ai pas embarqué une grande quantité de nos bagatelles. Je n'avais fait qu'une petite provision

de cadeaux pour les kolaos et les agos. Heureusement, quand je reçus le billet de Mlle Alexandrine, rien de chinois n'était encore sorti de mon cabinet. Néanmoins je trouvais que mes pauvres richesses étaient indignes d'être honorées par les regards de la divine danseuse, et je résolus de me faire riche plus que je n'étais.

Mes renseignements pris à bonne source, je me rendis chez Darbo, rue Richelieu, et chez Gamba, rue Neuve-des-Capucines, deux marchands renommés pour leurs chinoiseries. J'achetai chez eux deux paravents, une pagode en pâte de riz ; deux boîtes de clous de girofle, quatre vases à tulipes ; deux services de porcelaine de table, avec un thé de harem ; une table de camphrier avec des incrustations de cyprès ; quatre mandarins en argile du Peï-ho ; douze souliers de femmes ; un *abacus* de marchand, un lo avec sa baguette, deux feuilles de tam-tam ; un parasol ; deux lions frisés ; la charrue de l'empereur Tsieng-long.

Une bonne moitié de ces chinoiseries était faite à Paris ; je me méfiai surtout de la charrue impériale : mais la contrefaçon était généralement réussie, et le regard seul d'un mandarin pouvait distinguer le vrai du faux. Aussi je ne marchandai pas sur la valeur des objets, et je les payai une somme énorme, trente-sept mille *lan*.

La nuit venue, je me disposai à faire des rêves de bonheur, et je m'endormis le pied à la main.

Les heures matinales du lendemain furent consacrées à mettre en ordre toutes mes richesses chinoises, et à leur donner un ensemble satisfaisant d'exhibition.

— Quel bonheur, disais-je en moi-même, si elle daignait me désigner du pied la plus précieuse de ces bagatelles et me dire : « Cher docteur, donnez-moi cela pour mon boudoir ! »

Enfin midi sonna, et la porte s'ouvrit... Oh ! la ville des houris sera un jour détruite pour avoir oublié d'enfanter Mlle Alexandrine de Saint-Phar ! Sa beauté virginale me foudroya. La divine danseuse conduisait sa petite sœur par la main. Elle jeta son châle et son chapeau sur le premier fauteuil, me serra la main et courut dans tout le salon, en pirouettant devant chaque chinoiserie avec des cris d'admiration qui m'allaient au cœur.

Quand elle eut épuisé toutes les formules d'enthousiasme, elle me dit :

— Cher docteur, je suis vraiment fâchée à présent de vous avoir conduit votre filleule ; elle demande tout ce qu'elle voit. Oh ! les enfants ! il ne faudrait jamais rien leur montrer ! Il est vrai, cher docteur, que je suis un peu comme

cela, moi. S'il me fallait choisir ici, je serais bien embarrassée. Je n'oserais rien prendre, de peur d'avoir un regret le lendemain.

En disant ces mots avec une volubilité gracieuse, elle avançait son pied droit en dehors de la plus courte des robes ; elle aurait séduit le plus vertueux lama de Linching.

— Madame, lui dis-je, permettez-moi de vous indiquer un moyen de vous dispenser de choisir.

— Ah ! oui, voyons, cher docteur, enseignez-moi ce moyen.

— Vous vous en servirez, madame... vous le jurez ?

— Je vous le jure...

— Vous tiendrez votre serment ?...

— Je le tiendrai.

— Eh bien ! madame, prenez tout.

La danseuse souleva gracieusement ses bras, rejeta sa tête en arrière, et je vis son cou d'ivoire s'agiter sous les convulsions d'un éclat de rire, comme le gosier d'un oiseau qui chante de bonheur.

— En voilà un homme rare ! s'écria-t-elle ; après sa mort il faudra l'empailler !... Comment, cher docteur, vous ne connaissez donc pas les femmes ? vous ne savez pas à quoi vous vous exposez ? Que diriez-vous si je vous prenais au mot ?

— Je dirais que vous êtes femme de parole, et que vous savez tenir un serment.

— Non, non, ne plaisantons pas... Ce cher docteur ! il voulait me mettre à l'épreuve...

— Point du tout ; je parle sérieusement. Toutes ces chinoiseries ne m'appartiennent plus : elles sont à vous.

— Alors, vous êtes l'empereur de la Chine déguisé en monsieur. Vive l'empereur !

— Je suis, m'écriai-je en tombant à ses pieds, je suis un simple mortel qui a oublié sa sagesse devant votre beauté.

— Relevez-vous donc, docteur ! relevez-vous, dit la danseuse avec un visage qui se fit subitement sévère : point de sottise devant votre filleule ! Que voulez-vous que pense cette enfant ? Elle ira faire mille cancans à la famille ! Vous n'avez donc jamais vu les *Enfants terribles* de Gavarni ? Ce sont des mouchards, ces innocents !

Je me relevai confus en m'excusant de mon mieux : sa colère parut se calmer ; elle me tendit la main, et poussant un long soupir :

— Ah ! vraiment ! dit-elle, si j'avais toutes ces belles choses dans mon salon, je me croirais plus heureuse que la sultane Validé.

— Ce soir, madame, mon salon chinois sera chez vous.

— Eh bien, cher docteur, je vais lui préparer son logement. Pour la rareté du fait, je désire que votre promesse soit sérieuse, ne serait-ce que pour humilier les Parisiens ! Voulez-vous me faire poser pour le pied gauche ? Ne vous gênez pas. Que ferez-vous d'un seul pied ? il vous faut le pendant.

— Madame, je n'osais vous le demander...

— Ah ! je suis généreuse, moi ; je ne fais pas les choses à demi.

— Que de grâce et de bonté ! Madame, ce n'est pas un misérable salon qu'il faudrait vous offrir ; je voudrais mettre à vos pieds la pagode du faubourg de Vai-lo-tchhing, qui a des soubassements de porcelaine et des tuiles d'or massif.

— Cela m'irait, cher docteur, surtout les tuiles !... Mon pied est-il bien posé comme ça ?... Vous pouvez y mettre votre main, ce n'est pas une relique...

— Mon dessin est fini, madame, mais ma reconnaissance ne finira jamais. Pourrai-je aller vous présenter mes hommages demain ?

— Demain... cher docteur... attendez, c'est un mauvais jour, je danse ; j'ai cinq heures de battements...

— Après-demain ?...

— Après-demain... c'est samedi ; je dîne chez

maman tous les samedis... Dimanche, je suis libre comme l'air. Voulez-vous aller à Versailles dimanche ? Nous mangerons un civet chez le garde-champêtre, et nous boirons du lait... Je sais des vers sur Versailles, je vous les réciterai.

Grand palais du grand roi, Versailles, sous tes arbres
J'aime à voir dans tes eaux se refléter tes marbres :
J'aime...

« Vous acceptez ? Bien ! partie convenue ! Oh ! que j'ai besoin de respirer un peu l'air des champs !... A dimanche donc, cher docteur : ma voiture sera devant votre porte à midi. Je suis exacte comme une montre de Bréguet. Adieu. »

Vraiment, en Chine, nous n'avons pas de femmes. La femme est la seule chose que nos aïeux ont oublié d'inventer. Si Mlle Alexandrine paraissait à Péking, elle ravagerait le Céleste Empire. Vous ne pouvez vous faire une idée de cette charmante créature, vive comme l'oiseau, parlant comme il chante, marchant comme il saute, faisant à la fois toutes sortes de choses délicieuses, et vous lançant des regards doux et lumineux comme des échantillons d'étoiles au bazar du ciel. En quittant mon salon, elle y laissa une tristesse sourde qui brisa mes nerfs. J'éprouvai le besoin de m'occuper de cette femme

pour ne pas succomber au poison de l'ennui. Mes ordres coururent aux quatre coins de ma rue. Il me fallait des roues et des bras. En prodiguant l'argent, j'avais mis en chemin, au bout d'une heure, mon salon de chinoiseries. Avant l'heure du dîner, ma belle danseuse avait tout reçu.

Quelle douce nuit cela me donna ! J'avais un de mes pieds à chaque main, et je me disais :

« A cette heure, elle me bénit ; elle élève ma générosité au-dessus du trône du Tien ; à ses yeux, un seul homme existe, moi ! le reste de la terre a disparu. »

Avec quelle impatience j'attendis ce bienheureux dimanche qui me promettait tant de bonheur ! J'aurais voulu briser toutes les horloges, parce qu'elles semblaient avoir organisé contre moi une conspiration générale pour éterniser le samedi. Malgré la mauvaise volonté du temps, il faut toujours que les heures s'écoulent ; et le dimanche, un siècle après onze heures, j'entendis sonner midi.

J'étais à mon balcon, et mes yeux dévoraient toutes les voitures... A six heures j'avais épuisé tous les fiacres et tous les cabriolets de Paris, et j'étais seul !

Seul ! quand on s'est promis d'être deux ! il y a dans cette déception tout le délire du désespoir.

J'eus le courage d'attendre le lendemain.

Au premier moment convenable de visite, je courus au domicile de Mlle de Saint-Phar. Un concierge sérieusement railleur me dit :

— Mademoiselle de Saint-Phar est partie à la campagne.

— Et quand reviendra-t-elle ? demandai-je avec une voix de mort.

— A Pâques ou à la Trinité, répondit le concierge.

En me retirant, j'entendis un de ces éclats de rire qui ont été mis en musique par une famille de portiers.

Plus de nouvelles de Mlle de Saint-Phar ! Chaque soir d'Opéra, j'allais voir le ballet : elle ne dansait plus ; son nom avait disparu de l'affiche, comme son corps de sa maison.

Pouvais-je avilir ma dignité de représentant du Céleste Empire jusqu'à mendier l'aumône des renseignements à propos d'une danseuse ? Qu'aurait dit et pensé de moi le grand kolao des affaires étrangères dans son palais du boulevard des Capucines ? Il fallait souffrir et me taire ; je souffris et je me tus.

Le quarantième jour après le fatal dimanche, je traversai une longue et large rue dont j'ai oublié le nom ; j'ai l'habitude de lire les enseignes, et celle-ci me frappa de stupeur :

## A LA VILLE DE PÉKING

### CHINOISERIES A PRIX FIXE.

En donnant un coup d'œil à l'étalage sous vitre, je reconnus sans peine une partie de mes anciens cadeaux, et j'entrai dans la boutique pour connaître le prix fixe de mes marchandises, et les racheter si le vendeur n'était pas trop exigeant.

Un cri involontaire sortit de mon gosier ; le vendeur était une jeune femme : c'était Mlle de Saint-Phar !

J'étais anéanti et immobile comme mon compatriote de porcelaine qui était marchandé à côté de moi. Mais la danseuse me fit un sourire charmant, et sans interrompre un petit travail de broderie, elle me dit avec un sang-froid sublime :

— Eh! bonjour, cher docteur. Vous êtes bien aimable de nous faire une petite visite. Voyez si nous avons ici quelque petite chose à votre goût. Votre filleule a la rougeole. Elle demande tous les jours des nouvelles de son parrain, cette chère Dileri !

Je croisai mes bras sur ma poitrine et je secouai la tête ; pantomime que j'avais remarquée dans un drame de l'Ambigu, et qui signifie *Infâme !*

Mlle de Saint-Phar me regarda obliquement, haussa les épaules, coupa un fil rouge avec ses dents et me dit :

— A propos, cher docteur, je me suis mariée... Vous voyez en moi une dame de quinze jours : madame Télamon. Je vous présenterai mon mari. Vous verrez un bel homme. Votre tête peut arriver à sa ceinture, si vous vous haussez sur les talons... Tenez, le voici.

Je saluai brusquement, et je sortis avec une fureur qu'il fallut maîtriser en songeant au kolao du boulevard des Capucines. Un seul coup d'œil jeté sur ce mari, vrai ou faux, m'avait suffi pour reconnaître ce prétendu décorateur qui était venu m'inviter à voir un kiosque de sa façon dans les coulisses de l'Opéra. J'avais été la victime de l'Opéra. J'avais été la victime d'une horrible combinaison, rien de plus évident. Il fallut donc encore se résigner.

Une quinzaine après, je pris un déguisement subalterne, et j'eus l'impardonnable faiblesse d'aller rôder au crépuscule devant la boutique de mes chinoiseries, pour voir une dernière fois l'idole indigne de mon amour.

Le mari colossal époussetait un mandarin de porcelaine, et je l'entendis murmurer ces affreuses paroles :

— Si ce magot de docteur I s'avise de remettre

le pied chez nous, je le fais empailler, et je le vends quinze louis.

Oh ! non, je ne verrai plus ce monstre de beauté; j'aurai le courage de l'homme et du savant ; je remplirai ma noble mission jusqu'au bout ; et tu me trouveras bientôt digne de toi, ville sainte que la lune éclaire avec tant d'amour lorsque le mont Tyrgheton suspend cet astre à sa cime comme une lanterne d'étoffe de Nanking.

Il y a dans cette ville de Paris des docteurs spéciaux pour guérir les maladies de l'humanité. Il y a des médecins qui ne traitent que les enfants à la mamelle ; d'autres qui ne les prennent qu'après le sevrage ; d'autres qui se consacrent aux malades sexagénaires et au-dessus. Il y a des affiches au coin des rues et des annonces dans les journaux qui proclament mille recettes infaillibles pour les six cents maladies dont le célèbre Pi-Hé a trouvé le germe dans le corps humain. On a inventé à Paris des procédés admirables pour placer un nez sur les figures privées de cet ornement, ou pour l'allonger lorsqu'il est trop court. On fabrique des dents d'ivoire pour les vieillards, des cheveux pour les chauves, des jambes pour les boiteux, des yeux pour les borgnes, des langues pour les muets, des cerveaux raisonnables pour les fous, des mains pour les manchots,

des oreilles pour les sourds, des embaumements merveilleux pour faire vivre les morts.

Un seul remède a été oublié, un remède contre l'amour malheureux ! En Chine, nous ne connaissons pas l'amour. Cette passion a été inventée en France par un troubadour nommé Raymond. Depuis cinq siècles elle cause de grands ravages. On évalue à onze millions sept cent trente-huit le nombre d'assassinats, de morts de langueur et de suicides causés par ce fléau. C'est presque le double des catastrophes domestiques attribuées au choléra depuis le règne d'Aureng-Zeb. Le gouvernement français n'a jamais pris aucune mesure pour combattre les progrès de cette épidémie ; au contraire, il paye avec opulence quatre théâtres royaux où l'on célèbre l'amour et un autre fléau mortel appelé le champagne. M. Scribe a gagné cent mille francs de rentes en célébrant le champagne et l'amour pour le compte des théâtres du gouvernement.

En sortant de la boutique de mes chinoiseries vendues par Mlle Alexandrine de Saint-Phar, je reconnus que j'avais été saisi d'un accès d'amour et il m'est impossible de vous dépeindre le mouvement de colère que j'adressai au troubadour Raymond. Cela fait, je songeai sérieusement à me guérir, et je dévorai en un jour toutes les affiches et toutes les annonces dans l'espoir de

trouver un remède sauveur. Soins inutiles ! Je rendis une visite au médecin de l'hospice des Incurables, et je lui demandai s'il n'avait pas dans l'établissement quelque sujet tourmenté de cette maladie morale inconnue dans nos harems. Le médecin haussa les épaules et me tourna le dos. Ma tête brûlait de tous les feux du délire ; mon cœur battait avec violence ; mes yeux se vitraient. Le fantôme de Mlle Alexandrine dansait toujours devant moi avec une grâce formidable ; mes oreilles étaient pleines de sa voix de bengali. Hélas ! je ne vivais plus.

« Médecin, a dit le sage Menou, guéris-toi toi-même ! »

Cette sentence me réveilla comme en sursaut. « Puisque les docteurs français n'ont rien inventé pour guérir l'amour, me dis-je un matin, inventons un remède, et attachons un nom chinois à cette grande consolation du monde européen souffrant. »

« Si je puis, m'ajoutai-je à moi-même, vivre huit jours sans penser à Mlle Alexandrine, je suis sauvé. Impossible de rester dans ma chambre ; là, tout me rappelle la femme infidèle ; et d'ailleurs la solitude ne guérit jamais les blessures du cœur, elle les envenime. Des promenades aux champs sont encore plus dangereuses. La campagne est une grande causeuse d'amour. Les

rues, les boulevards, les théâtres sont pleins de femmes, et l'espèce rappelle trop souvent l'individu. Il faut pourtant vivre une semaine en oubliant une ingrate beauté. Une semaine d'oubli continuel ! »

Fo m'a inspiré. Rendons grâces à Fo !

Paris est plein de monuments fort élevés. J'en choisis quatre : les tours de Notre-Dame, le Panthéon, la colonne Vendôme, la tour Saint-Jacques. En payant quelques *fuens*, on arrive au sommet de ces édifices, gardés par un concierge assez doux. Je résolus de consacrer mes journées à monter et à descendre les escaliers de ces monuments sans prendre de repos. Seulement, pour briser la monotonie de ces descentes et de ces ascensions, lorsque j'arrivais sur la place Vendôme, je me précipitais en cabriolet au bureau du chemin de fer de Versailles, et je parcourais six fois cette route les yeux fermés. A la nuit venue, je rentrais chez moi, et, après un léger repas, je m'endormais d'un sommeil profond. Dans mes rêves, je me figurais que des géants me balançaient dans une escarpolette accrochée à la lune comme à un clou d'or ; et l'effroi qui m'agitait dans cette vision était si vif, qu'il éloignait le fantôme d'Alexandrine de l'espace infini où je bondissais entre les étoiles et le Panthéon.

Au huitième jour, les quatre concierges me fermèrent la porte de leurs monuments publics en me disant que j'abusais de ces édifices et en m'invitant à me promener ailleurs. Ma guérison n'étant point encore complète, je me repliai sur le chemin de Versailles ; je louai un wagon garni, et je roulai cinq jours pleins sur la rive droite et la rive gauche avec le plus salutaire étourdissement.

Au bout de deux semaines, le remède triomphait. En rejetant mes regards en arrière, à travers ce tourbillon d'escaliers noirs, d'escarpolettes infinies, de wagons volcaniques, j'aperçus, dans un lointain brumeux, l'image insaisissable d'Alexandrine, et je ne la reconnus pas. Il me semblait que l'histoire de mon amour appartenait à un siècle et à un monde éteints.

Un seul instant me ramena matériellement au souvenir de Mlle Alexandrine. En comptant les pièces d'or enfermées dans ma caisse, je m'attendris sur le vide énorme laissé par les trente-sept mille *lan* dépensés en chinoiseries chez Darbo et Gamba. L'esprit de commerce et d'industrie, fils du génie chinois, m'a bien inspiré en cette circonstance. Je suis à la veille de ressaisir mes beaux *lan* perdus. J'ai fait insérer à la quatrième page des journaux de toutes couleurs cette annonce :

GUÉRISON RADICALE

DE L'AMOUR MALHEUREUX

EN QUINZE JOURS ! ! !

Consultations de midi à deux heures chez le docteur I, rue Neuve-de-Luxembourg.

On ne paye qu'avant la guérison.

Oh ! je vous l'avoue, je ne m'attendais pas à mon triomphe ! Quelle ville, quel peuple ! Comme les doctrines nouvelles se mettent promptement en vogue ! Le premier jour, j'ai donné trois cents consultations de vingt francs ; le second jour, j'ai été forcé de demander quatre gardes municipaux à la préfecture de police ; on prenait mon cabinet d'assaut. Maintenant, je donne mes consultations à douze personnes à la fois ; cela marche plus vite. La semaine prochaine j'ouvre un cours public dans la salle de l'Athénée, à cinq francs le billet. M. Lefort m'a dit que cette vogue ne sera pas longue et qu'il faut profiter de la veine. On craint d'ailleurs que le préfet de police ne fasse fermer les portes des monuments. J'ai donc signé un bail pour un mois avec le propriétaire de la tour Saint-Jacques ; il s'engage à traiter mes malades par abonnement de quinze jours. Les

deux chemins de fer de Versailles sont encombrés. On m'a dit que, si j'avais demandé un brevet d'invention au ministre, on m'aurait donné, comme à M. Daguerre, une bonne pension de six mille francs. Ma plus belle récompense est dans la bénédiction unanime de mes clients heureux et guéris ; ils vont me faire frapper une médaille d'or. C'est un enthousiasme inouï. Cinq malades invérétés, de vingt à cinquante-sept ans, échappés grâce à moi aux ravages d'une passion de vaudeville, se sont constitués les héritiers de mes doctrines, et ils les feront fleurir après mon départ. Ils se proposent d'acheter par actions la tour Saint-Jacques, et d'ajouter deux cents marches à son escalier.

Le Tien n'a donné à ce monde aucun mal incurable ; il a placé le nénufar auprès du piment, et le bois qui fait l'écluse auprès du torrent de Kiang-ho. C'est à l'homme de découvrir le remède. Le Tien sait toujours ce qu'il fait ; et nous, nous faisons ce que nous ne savons pas.

Mon esprit est calme ; mon cœur est léger comme tout ce qui est vide. Je vais maintenant faire mes adieux au kolao des affaires étrangères et corriger toutes les fautes de diplomatie que j'ai faites lorsque j'étais poursuivi par le pied de Mlle Alexandrine de Saint-Phar.

Le docteur I.

# UN CHAT, DEUX CHIENS, UNE PERRUCHE, UN NUAGE D'HIRONDELLES

I. Mœurs des perroquets et des perruches. Pourquoi ils vivent avec les hommes. Histoire authentique. Saint-Leu-Taverny. Paysages. A quoi me sert ma perruche. Comment les cages s'ouvrent. Une députation d'enfants. Une expédition où je ne reste pas au-dessous du sultan Amurat IV. Trop tard ! Discussion parlementaire... et anecdotique. Le chat du musée de Marseille. Sa mort et sa résurrection. Ses impressions de voyage. L'Horloge du Musée. Annibal, Fernand Cortès et Robinson distancés par un quadrupède.

Saint-Leu-Taverny, 1er octobre 1854.

Le perroquet est une erreur de la nature, erreur qui a été corrigée par la perruche.

Nous parlerons un jour de la perruche multicolore, la plus belle fleur vivante de l'Inde. Aujourd'hui, il s'agit de la perruche verte, cet oiseau à collier qui a le don de la parole comme le perroquet, et n'en abuse pas pour pousser des cris intolérables, dignes d'un ténor applaudi.

Il est triste de le dire, mais la vérité avant tout : si les perroquets et les perruches se trouvent

à leur aise dans la société des hommes ; s'ils les regardent comme de vieilles connaissances ; s'ils leur demandent l'aumône du déjeuner avec un ton de voix si mielleux, c'est que la nature a destiné ces oiseaux à vivre dans la société des quadrumanes. Sans éducation première, tout animal aime ou redoute ce que ses instincts lui conseillent d'affectionner ou de craindre. Les perroquets et les perruches sont les parasites des singes ; ils volent sans cesse autour des arbres où ces histrions des bois brisent les écorces des fruits, dévastent l'arbre à pain, cassent les noix de coco ; ces oiseaux parleurs, dont le bec est trop faible pour un pareil travail, ramassent les miettes du festin, et, instruits à l'école oratoire des singes, ils les remercient en imitant leurs cris, et leur disent, comme ils peuvent, qu'ils ont très bien déjeuné.

Ainsi, le bon accueil que ces oiseaux font à l'homme n'est pas très flatteur pour le genre humain. Il est vrai de dire aussi qu'une perruche ne peut avoir dans l'œil cette délicatesse de goût qui fait distinguer un vieux faune de l'Apollon du Belvédère. Peut-être encore l'oiseau reconnaît que l'homme est plus beau que le singe ; raison de plus alors pour lui de rechercher sa société avec plus de plaisir. Ce qu'il y a de positif,

c'est que les oiseaux qui n'ont pas besoin des singes pour vivre avec luxe, sont très timides et redoutent l'homme comme un vautour *aptère*, c'est-à-dire *non ailé*.

Les perroquets et les perruches ont, dans les bois, les mœurs gourmandes que nous leur connaissons dans les villes, sur leurs perchoirs. Ils ne se contentent pas du repas frugal de la graine ; ils convoitent tout ; ils s'agitent devant toutes les friandises ; ils demandent à goûter chaque plat qui passe sur une table ; ils aiment, par gourmandise inassouvie, tout ce que l'homme paraît aimer. Dans la vie libre des forêts indiennes, ces oiseaux ont sans doute des appétits plus voraces ; leur bec peut bien travailler une canne à sucre ou égrener un épi de riz, mais la diversité dans les plats est leur passion dominante ; ils sont alors obligés à suivre, d'arbre en arbre, des quadrumanes aussi gourmands qu'eux et plus habiles à varier le festin.

Ce préliminaire était indispensable pour l'histoire que nous allons raconter ; si elle paraît fabuleuse, nous appellerons en témoignage tous les habitants du village de Saint-Leu-Taverny. Les pièces justificatives ne nous manqueront pas.

Vers la fin de l'été dernier, j'habitais ce joli village de Saint-Leu. J'adore cette résidence champêtre, où rien ne rappelle la ville. On trouve

là un musée naturel des originaux copiés par les illustres paysagistes de l'école du Nord. Il y a des Wynantz, avec leurs grands arbres découpés par d'étroites sémites où passe le chevrier ; il y a des Berghem, où la bergère à cotte rouge se détache sur un fond vert ; il y a des Ostade d'été ; des Demarne, où s'étendent les grands pâturages ; des Asselyn, aux horizons infinis ; des Jean Miel, avec leurs scènes rustiques ; des Jean Breughel, avec leurs forêts traversées par des caravanes villageoises ; des Van-der-Neer, avec leurs clairs de lune solaires, qui jouent sur la surface calme des eaux. C'est la nature septentrionale, sœur de l'autre, et toujours belle pourtant aux rayons de l'été. On y voit aussi des lavoirs dans les touffes de frênes, où de jeunes filles travaillent comme Andromaque et Nausicaa, princesses du blanchissage, et suspendent le lin aux branches d'un saule riant ; on y trouve des ruisseaux limpides qui courent les rues ; de vastes étables où des coqs se promènent fièrement comme des rois dans un palais ; des hôtelleries où le feu flamboie sous le manteau des cheminées féodales ; et de tous côtés, pardessus le toit des maisons basses ou par les éclaircies des carrefours, on aperçoit de gigantesques panaches d'arbres, des lambeaux de forêts sombres, de jolis jardins où toutes les flores

s'associent pour embaumer l'air et réjouir les yeux.

Quand on a beaucoup d'oiseaux en cage, on est obligé de les transporter à la campagne. Je conduisis donc les miens à Saint-Leu, pour les faire jouir de ce délicieux paysage.

J'aime beaucoup les perruches, et malheureusement mon affection pour ces oiseaux est intéressée. Au fort de l'hiver de Paris, je me dis, comme consolation, en regardant ces oiseaux indiens :

— Ils vivent ici par dix degrés de froid, donc je puis y vivre.

Mon affection est d'un égoïsme révoltant. Il y a, d'ailleurs, beaucoup d'affections comme celle-là, et dans lesquelles les perruches n'entrent pour rien.

Entre autres perruches de toutes couleurs dont Buffon ne parle pas, j'en ai une très jeune, très sauvage, et rétive à l'éducation. Elle écoute les leçons de toutes les formules du répertoire de sa race, mais elle ne répète rien. Un oiseleur que j'ai consulté m'a dit :

— Il faut la mettre en pension chez un perroquet.

Conseil perfide ! elle en saurait trop.

Elle était donc à Saint-Leu, enfermée dans une cage du côté de la campagne ; elle jouissait

d'une vue superbe ; un horizon de collines, de bois et de jardins, et des fleurs partout, et des chants d'oiseaux sur les arbres, et pas un orgue de Barbarie, pas une cavatine de roues d'omnibus.

Un jour arrive où les cages les mieux fermées s'ouvrent. Qui les a ouvertes? Est-ce vous? — Non. — Est-ce vous? -- Non. — Ma cage s'ouvrit donc d'elle-même, et la perruche prit au vol le grand chemin de l'air.

Quand ces catastrophes domestiques arrivent à Paris, on fait imprimer cinq cents affiches et on promet *cinquante francs de récompense.* Six mois se passent ; la perruche ne reparaît pas. On gagne cinquante francs. Ils servent à payer les affiches. Tout n'est pas perdu.

Ce procédé n'est pas connu à Saint-Leu. Il y a un enfant qui exécute très bien un solo de tambour, convoque les passants sur la place de la mairie, sur la place de la Fontaine, devant l'auberge de la Croix-Blanche, leur annonce l'objet perdu, promet une récompense honnête, et indique le domicile où on récompensera honnêtement la restitution.

J'eus donc recours à cet enfant ; il joua son rôle comme un homme sérieux ; il indiqua le domicile de la perruche, rue du Château, 32.

On se mit à la recherche de tous les côtés,

La société parisienne et artiste au milieu de laquelle je me trouvais à Saint-Leu portait le plus vif intérêt à la perruche, et on désespérait généralement de la revoir.

Les raisons que chacun donnait avaient une apparence spécieuse. A Paris, disait-on, le premier commissionnaire du coin trouve une perruche envolée ; cet oiseau ne voit que des maisons et n'entend que des omnibus, il ne demande pas mieux que de se laisser reprendre ; mais dans un village entouré de bois, de jardins et de fontaines, une perruche a retrouvé sa vie libre et ses perchoirs naturels. Nous ne la reverrons plus.

Rien n'est triste à l'œil comme une grande cage qui a perdu son locataire ailé ; on y replace en imagination l'oiseau charmant ; on le voit sautiller sur les barreaux, lustrer ses plumes avec son bec, déployer toutes ses grâces d'ange, tressaillir devant le grain de sucre offert par deux jolis doigts. L'absence couvre de son deuil ce petit Eden grillé. On le regarde à travers des larmes, et, au moindre chant aérien, on croit que l'enfant prodigue va revenir.

Pendant quinze jours, le crieur exécuta trois fois ses solos de tambour ; personne n'arrivait plus à l'appel ; il faisait sa proclamation dans le désert.

J'entendais dire à chaque instant ces lamentables paroles :

— Il faut en prendre le deuil !

Heureusement, la chasse n'était pas ouverte. Les chasseurs sont sans pitié, les novices surtout ; ils ne sont pas forts sur l'ornithologie ; au point du jour, ils peuvent confondre une perruche et un perdreau, et faire feu. Une sage mesure de police avait remis au 15 septembre l'ouverture de la chasse ; je ne redoutais rien encore de ce côté pendant un mois et demi.

Un jour, nous voyons arriver une députation d'enfants, rouges de sueur ; le plus âgé prit la parole et dit qu'on avait vu la perruche dans le parc du château de Boissy.

Toute la députation affirma la chose, et elle s'offrit pour me conduire à ce parc.

— Est-il bien éloigné ? demandai-je.

Un chœur enfantin répondit :

— Trois lieues.

A Saint-Leu, on n'a pas encore admis les kilomètres. On appelle même le maire monsieur le bailli. Le chemin de fer est très éloigné de Saint-Leu.

— Trois lieues ! repris-je, c'est un voyage, et la chaleur est très forte aujourd'hui.

Je demandai aux enfants cinq minutes de réflexion ; on me les accorda.

En ce moment, je travaillais à mon *Histoire de Constantinople*, et j'étais arrivé au règne de Murad, ou Amurat IV (1635) ; le matin même j'avais écrit cette longue campagne d'Asie, lorsque ce glorieux sultan partit de Scutari pour aller prendre Bagdad, au mois de juillet. Il était jeune et charmant ; il habitait un palais délicieux sur le Bosphore ; il passait pour un dieu parmi les croyants ; il avait dans ses trésors toutes les richesses des *Mille et Une Nuits*, et un beau jour il abandonne tout pour traverser les déserts de feu, les vallons de neige, les fleuves sans ponts, les plaines sans eau, pour aller assiéger Bagdad.

Je rougis de ma faiblesse devant un pareil exemple, et, n'ayant rien de ce qu'avait Murad IV, je me mis en campagne en plein midi, pour assiéger la perruche dans un parc beaucoup moins éloigné que Bagdad.

Les enseignements de l'histoire sont fort utiles dans certaines occasions.

Nous traversions une plaine assez semblable à celle où Lucullus découvrit les cerisiers. Je marchais en tête des enfants, qui maraudaient selon l'usage des armées à jeun et des écoliers en vacance.

Nous arrivâmes au parc de Boissy. Le jardinier de l'endroit, désireux d'avoir la récompense

honnête, me désigna l'arbre où la perruche s'était montrée tous les jours précédents ; il me désigna aussi sur le gazon les graines de millet et les débris de pain, éparpillés par les enfants, qui jouaient le rôle de la Providence ; il me montra même le bassin d'eau limpide où l'oiseau fugitif se désaltérait après ses repas ; il me montra tout enfin, excepté la perruche. Je me rappelai les vers qu'Orphée adresse à Eurydice perdue ; je les chantai sur un air de Rossini ; les échos, qui ne sont jamais en peine de répondre, répondirent seuls à ma voix tout le long de la rivière :

Toto referebant flumine ripæ.

Le jardinier inclina la tête en me disant pour adieu l'éternelle phrase des regrets :

— Ah ! si vous étiez venu hier !

Je n'étais pas venu hier ; le malheur de ce retard était incurable. Il fallut pourtant donner une légère gratification à ces enfants, qui avaient nourri la perruche à leurs frais pendant quinze jours.

A mon retour, je répondis par un silence morne aux questions qu'on m'adressa. Il fut admis unanimement que l'oiseau avait suivi, comme M[me] Deshoulières, *les prés fleuris qu'arrose la Seine*, et qu'il arriverait au Havre, si un chasseur ne l'arrêtait pas en chemin.

Quelques jours après, Bernard, le conducteur d'omnibus de Franconville, vint nous annoncer qu'il avait vu la perruche aux Plessis, à très peu de distance de la station. M. Decroix, épicier à Saint-Leu, nous confirma la même chose. Ce fut pour moi un trait de lumière ; je pris le ton inspiré d'un oracle de Delphes, et je dis :

— Maintenant, je vous affirme qu'avant un mois la perruche sera rentrée dans ses foyers.

On me proposa des paris, je les tins, avec la légitime espérance de les gagner.

Un soir, à la veillée, sous les arbres, on me demanda si je persistais dans mes paris.

— Plus que jamais, répondis-je, et tout prêt à en engager de nouveaux.

On voulut connaître la cause secrète de ma conviction inébranlable ; je cédai à ce désir, et je débutai ainsi :

— Je puise ma conviction dans une histoire assez curieuse, qui a eu pour théâtre le musée de Marseille en 1842. C'est un chapitre d'histoire naturelle inédite, comme toute l'histoire naturelle, d'ailleurs... ; il s'agit d'un chat...

A ce mot, je fus interrompu comme un député à la tribune. On s'écria en chœur qu'il s'agissait d'une perruche et non d'un chat.

Je calmai d'un geste les interrupteurs et les

jeunes interruptrices, et je les priai ensuite de vouloir bien attendre la fin.

Tous se turent, *conticuere omnes*, et je repris gravement :

— En 1842, il y avait, chez le gardien du musée de Marseille, un chat très vieux et très mélancolique ; il avait perdu toutes les habitudes de la petite race féline ; il ne lustrait plus sa fourrure avec sa patte ; il ne prenait plus de jolies poses de sphinx ; il ne s'intéressait plus au sabbat de la cave ; il ne se mettait plus à la fenêtre pour voir passer les chiens ; tout lui était indifférent. Il avait l'air de méditer un suicide ; à Memphis, il y a quatre mille ans, on aurait veillé sur lui ; mais, à notre époque, ces animaux ont perdu leur antique considération ; ils sont accusés de rendre le mal pour le mal ; et on leur préfère les chiens, parce qu'ils rendent une caresse pour un coup de pied. Les chats sont les victimes de leur logique et de leur justice. Quelques personnes, douées encore du sens égyptien, rendent hommage à leurs nobles qualités.

Aux yeux de certaines gens, les chats ont le tort de vieillir ; dès qu'ils ne sont plus jeunes, ils ne sont plus chats ; alors, on trame contre eux de ténébreux complots ; on les regarde d'un air menaçant ; on leur prodigue les insultes, et ces pauvres animaux cherchent un coin sombre

pour y traîner les derniers jours de leur vieillesse, et ils laissent lire dans leurs yeux à demi fermés et sur les rides de leur front, tout ce qu'ils pensent de l'ingratitude des hommes et des caprices des enfants.

A la suite d'un complot tenu dans le musée, il fut arrêté que le chat de l'établissement, coupable de vieillesse, serait mis dans un sac et confié à un paysan, ami des chiens, lequel se chargeait gratuitement de le précipiter, du haut du *Saut de Maroc*, dans la mer.

Le *Saut de Maroc* est un rocher à pic, sur le chemin du village de Rove, à trois lieues de Marseille. Il y a une légende sur ce précipice ; je vous la raconterais volontiers, mais, si nous nous embrouillons encore dans un épisode, nous ne retrouverons plus la perruche au dénouement.

Le paysan s'acquitta, sans remords, de cette exécution. A son heure suprême, le chat avait retrouvé toute l'énergie de sa jeunesse ; il se débattit contre le sbire avec un reste de griffes et de dents ; mais il avait affaire à un agriculteur bronzé sur l'épiderme, qui ne lâcha pas sa proie et la précipita du haut de la montagne, en gardant le sac par esprit d'économie.

Cette mauvaise action avait été commise dans un musée tout rempli de reliques égyptiennes et

surtout de momies de chats, remontant à la domesticité des Pharaons.

Un an ou quatorze mois après, pour mieux dire, le gardien du musée, rentrant à minuit, entendit sur l'escalier une plainte aiguë et intermittente, qui lui causa une certaine émotion. Puis, comme il jetait les yeux, par devoir d'inspection, sur l'embrasure d'une fenêtre intérieure, il aperçut, dans la plus suppliante des poses, le chat du Saut de Maroc... L'heure de la nuit fit croire à une apparition de fantôme ; poltron comme tous les gardiens, il allait tomber à genoux et demander grâce, lorsqu'un reste de sentiment viril l'arrêta : il trouva plus honorable d'ouvrir lestement la porte de sa chambre et de s'y réfugier, en s'y protégeant par des signes de croix.

La nuit fut mauvaise ; il dormit peu, et rêva que le Musée était assiégé par des momies lugubres, conduites par Champollion.

Le lendemain, à l'heure où les fantômes disparaissent devant le soleil, on aperçut le chat nonchalamment posé sur une natte, devant la porte du musée égyptien. Il s'opéra tout de suite une réaction en sa faveur ; on lui accorda ses grandes entrées ; on l'accabla de soins ; enfin, on le traita comme un jeune chien ou comme un jeune chat. Seulement, par intervalles, on

entendait cette exclamation de surprise :

— Comment diable est-il revenu ! il doit être sorcier !

Le plus étonné de tous fut le paysan bourreau ; il recula de trois pas, croisa les mains au-dessus de sa tête et exécuta la fameuse pantomime de Talma, précipitant *les Gaulois du haut du Capitole*, dans *Manlius*.

Les Gaulois ne revinrent pas chez eux : on les avait trop bien précipités.

Rassuré complètement sur son avenir, le vieux chat rajeunissait à vue d'œil, et se livrait même, par boutades, à des ébats enfantins. Ces êtres, que nous appelons des animaux, parce que nous ne craignons pas la riposte, ont à un suprême degré la conscience du malheur et du bonheur, et prennent toujours des allures et une physionomie conformes à leur état de fortune. Le chat malheureux s'oublie, se résigne, se néglige et adopte les airs d'un philosophe stoïcien, qui fait un perpétuel monologue sur les vicissitudes de la vie ; mais, si un rayon vient à luire, il secoue son indolence, cherche le soleil, se pavane sur les murs, relève ses oreilles, s'assoit fièrement en public, et se réhabilite à ses propres yeux en détachant de sa fourrure, avec le peigne de sa patte, toutes les souillures de la pauvreté.

Ainsi faisait le chat du Saut de Maroc ; on ne

le reconnaissait plus, tellement les soins de la toilette l'avaient remis à neuf.

A cette époque, j'avais un logement dans le musée de Marseille, et cette histoire se passa sous mes yeux. Je fis tous les efforts possibles d'imagination pour m'expliquer ce retour, après une absence de quatorze mois, et j'en causais même souvent avec le directeur du Muséum d'histoire naturelle, mon ami Barthélémy Lapommeraye, homme d'esprit, quoique très savant. Nous fîmes même un jour ensemble un pèlerinage au Saut de Maroc, et de cette hauteur, en apercevant Marseille si éloignée, si enveloppée de collines, de bastides innombrables et de flots marins, nous comprîmes moins que jamais de quels expédients le chat s'était servi pour regagner sa maison.

Je me plais à m'acharner à la poursuite d'une idée comme à la poursuite d'un *mat* aux échecs ou d'un *trick* impossible au *whist*. Un jour, le hasard d'une succession de pensées me mit sur la voie de la découverte, et je m'écriai, comme l'illustre géomètre :

— *J'ai trouvé le problème !*

Les chats, comme les oiseaux, ont dans le sens de l'ouïe une délicatesse de perception dont notre sourde oreille humaine ne peut nous donner aucune idée. Or, le chat du musée, mal

précipité du Saut de Maroc, se raccrocha probablement aux pins et aux saxifrages qui hérissent la montagne ; revenu de sa frayeur, et tenant à la vie comme tous ceux de sa race, il songea sérieusement à regagner la maison témoin des jeux de son enfance, et d'où il avait été arraché par un ennemi extérieur.

Ici commence une odyssée qui supprime le génie inventif du héros d'Homère. Ulysse est l'homme des expédients vulgaires auprès de notre chat. Quant à celui du marquis de Carabas, c'est tout simplement un niais. J'aime mieux la façade du Louvre de Perrault.

Le chat n'avait jamais vu la mer, monstre immense, redouté de tous les animaux de la race féline, surtout des lions. Notre malheureux exilé s'écarta au plus vite de cette meute de vagues orageuses qui aboyaient au bas du précipice. Parvenu au sommet calme d'une montagne, il prêta l'oreille et entendit, au lever de l'aurore, un bruit lointain très connu de lui, le bruit d'une grande ville qui se réveille, le carillon des cloches, les roulements de tambour, le fracas des roues des charrettes qui se rendent au marché.

— La ville est là, de ce côté, a-t-il dit ; marchons vers son bruit ; après, nous verrons.

La campagne offre de grandes ressources aux chats pèlerins ; ils vivent de chasse, comme les

sauvages Makidas ; le gibier abonde : il y a des sauterelles, des cigales, des rats des champs, des grenouilles, une carte très variée enfin, comme disent les affiches des petits restaurants parisiens. L'eau est à discrétion.

A côté de ces avantages, il y a de grands inconvénients : il y a les chasseurs marseillais qui, ne trouvant toujours qu'un gibier absent, se vengent contre le premier chat venu ; il y a les paysans, jaloux de leurs garennes ; il y a les chiens, qui se croient obligés d'aboyer à toutes les diligences et à tous les chevaux qui passent sur la route, et rendent ces parages fort dangereux; mais un vieux chat qui sait se conduire flaire de loin tous ces périls, et les tient à distance avec une sûreté infaillible de coup d'œil. Ensuite, le chat est doué d'une patience merveilleuse, il sait se blottir, tout un jour, dans un asile reconnu sûr, après un long examen de l'ouïe et de l'odorat ; il sait attendre la nuit, sombre mère de la sûreté, et son œil phosphorique, illuminant les ténèbres, le conduit sur des sentiers inconnus de ses ennemis.

Notre pauvre voyageur a donc franchi, sans encombre, la campagne, toujours guidé par le bruit de la ville, bruit qui s'est fait plus distinct chaque jour. C'était beaucoup, sans doute, d'arriver jusqu'à la limite de l'octroi ; mais il fallait

trouver une maison dans une ville de cent soixante mille âmes, qu'on avait traversée une seule fois et dans un sac.

Marseille est une ville qui ressemble assez à Constantinople, à cause de l'abondance de ses chiens errants. Tout marin a un chien auquel il est sincèrement attaché ; mais, au moment du départ, il abandonne cet ami fidèle dans une auberge, et l'animal, privé de son maître, passe sa vie à le chercher dans tous les quartiers de Marseille. C'est de la même manière que Constantinople s'est peuplée depuis Mahomet II. Notre chat connaissait ce fléau errant ; car, pendant dix ans, du haut de la fenêtre du musée, il avait vu défiler toutes les espèces canines, depuis le molosse de Laconie jusqu'au *King's Charles* ; il fallait donc s'avancer avec une prudence méticuleuse, sonder le terrain à tâtons, éviter le grand jour, ne se confier qu'aux ténèbres, avoir l'œil ouvert sur les soupiraux des caves, vivre frugalement, se contenter de peu, comme le rat d'Horace, *contentus parvo*, enfin, changer de domicile tous les jours avant l'aube, pour se rapprocher davantage de la maison et gagner du terrain vers le but.

Le moment est venu de dire sur qui comptait le chat voyageur.

Un grand fracas, mêlé de tous les bruits, de

tous les murmures, de toutes les clameurs, lui avait fait connaître le point de l'horizon où se trouvait la grande ville. Une fois arrivé dans Marseille, il comptait sur un bruit particulier et bien connu, qui devait lui signaler le quartier où fut son berceau. Tant qu'il n'entendait pas ce bruit spécial, il fallait marcher, marcher toujours, loin des chiens, loin des hommes, loin des enfants, loin du jour.

Le musée de la ville possède une horloge qui a le privilège de sonner toujours quelque chose. Les heures ne lui suffisent pas. Elle sonne les quarts et les huitièmes, et fait même précéder chaque sonnerie d'une légère cavatine d'avertissement. On est prévenu, on écoute. Le conseil municipal alloue dix francs par an à M. Charlet, directeur de cette horloge. A la discussion annuelle du budget, quelques membres, ennemis des abus, réclament une réduction pour combler le vide que les cinquante millions du canal de la Durance ont laissé dans le trésor municipal.

Pendant dix ans, notre chat voyageur avait entendu retentir cette horloge verbeuse au-dessus de sa tête. A l'âge de la jeunesse, il avait joué tant de fois avec les plombs de cette horloge et arrêté ses mouvements, au grand désespoir de M. Charlet, qui tremblait alors pour sa réduction, en écoutant le silence inexplicable

de sa fille. Tant que notre pauvre chat, errant de cave en cave, n'entendait pas la sonnerie du toit paternel, il se disait à lui-même :

— Je ne suis pas dans le quartier, allons plus loin.

Et, sans impatience, sans découragement, il se remettait en route avec les mêmes précautions, dans les ténèbres, prêtant l'oreille aux horloges, et n'entendant jamais la sienne, celle qu'il aurait reconnue dans un concert de tous les clochers italiens.

Le hasard, qui ne sert jamais les malheureux, aurait pu conduire plus vite l'animal errant dans une bonne direction, et lui épargner bien des mauvais jours ; mais, en appréciant la durée de l'absence, quatorze mois, il est permis de supposer qu'il aura pris le plus long chemin, et qu'il n'est arrivé enfin dans le quartier du musée qu'après avoir parcouru tous les carrefours de la vieille ville.

Alexandre, Annibal, Fernand Cortès, Robinson Crusoé, ont dépensé beaucoup moins d'intelligence et de ruses de guerre que ce chat, dans sa campagne de douze mois. S'il avait pu écrire son odyssée, il n'y aurait pas de lecture plus émouvante. Le nombre de périls qu'il a conjurés, le nombre de calculs qu'il a faits doit être prodigieux. Et lorsque enfin il a entendu dans le

lointain, à minuit, la sonnerie prolongée de son horloge, tout ne finissait pas pour lui ; il avait encore bien du chemin à faire et beaucoup de batailles à livrer aux chiens. D'abord, il ne fallait pas se laisser emporter étourdiment par une joie dangereuse ; si près du but, il ne fallait pas compromettre la réussite par trop de précipitation. Un homme aurait échoué en pareil cas ; l'animal, sans avoir lu le moindre chapitre sur les dangers de l'exaltation étourdie, a manœuvré comme le premier jour ; il a maîtrisé les émotions de cette joie fatale qui met un voile sur les yeux et fait échouer au port ; il n'a rien voulu donner au hasard, même à sa dernière étape, à son dernier ruisseau, à son dernier mur, à son dernier pas ; et il est arrivé sain et sauf. Quelle leçon pour l'homme qui arrive aux sottises par la réflexion ; qui apprend les mathématiques pour soutenir que 2 et 2 font 5, et étudie des cartes de géographie pour se briser contre un écueil.

Mon histoire finie, on me demanda quel rapport on pouvait établir entre l'odyssée du chat et la perruche envolée. Je répondis que le temps n'était pas venu d'établir ce rapport, mais qu'il viendrait tôt ou tard. On me questionna de nouveau sur la suite de l'histoire du chat du musée ; je répondis qu'elle n'avait pas eu de suite, et

même qu'elle avait été presque oubliée, à cause d'une autre histoire survenue dans le même établissement, et qui absorba l'attention des naturalistes.

La perruche fut oubliée à son tour, et on voulut connaître cette nouvelle histoire.

— Celle-ci, repris-je, n'a aucun rapport avec la perruche envolée, dirait un naturaliste de profession. J'ose soutenir le contraire, et je crois qu'elle s'y rattache par un côté, comme j'espère vous le démontrer quand la perruche sera rentrée dans sa cage.

Un signe général d'incrédulité accueillit cette dernière phrase. Je proposai de nouveaux paris ; on se tut, et ce silence attendait l'histoire promise.

II. Castor et Pollux. Le tombeau de Milon. Les chiens lazzaroni. Le crime et le châtiment. La langue des bêtes. Revenons à ma perruche.

— Cette fois, dis-je, il s'agit de deux chiens du musée ; on les nommait Castor et Pollux, quoiqu'ils ne fussent pas frères. Castor était un vrai molosse ; Pollux, un jeune caniche de très petite taille. Ils étaient liés d'une étroite amitié, comme les deux frères d'Hélène dont ils por-

taient les noms. En général, les animaux connaissent l'amitié ; bien plus, quand ils sont unis, ils ne se brouillent pas. Le lion vit avec le chien dans la même cage, et ces deux amis ne se querellent jamais ; ce qui prouve encore la supériorité de l'homme sur les animaux.

Castor, le molosse, avait contracté l'habitude de faire sa sieste, en été, dans un tombeau de pierre froide, qui est exposé dans le musée, et qui, dit-on, a renfermé les restes de Milon, le meurtrier de Clodius, le client de Marcus-Tullius Cicéron, l'illustre exilé de Rome. Excusez cette érudition facile et inopportune.

Pollux ne faisait pas de sieste, lui ; il s'acquittait de son devoir de gardien ; il se promenait dans le musée des sarcophages et surveillait les étrangers, pour aboyer en cas de vol d'antiquités phocéennes. Il était très fier de son emploi, et lorsqu'on fermait les portes du musée et que tout s'était passé conformément aux lois, il se présentait avec joie devant le concierge, pour recevoir, comme gratification, une caresse de sa main.

Un jour, à l'heure de la sieste, il n'y avait pas l'ombre d'un étranger devant les sarcophages et les plâtres du musée phocéen ; Pollux, ne redoutant aucun vol, sortit sur la place pour se délasser de ses travaux d'inspection et engager une partie

de soubresauts avec quelque jeune chien de son âge, ami du jeu.

La place du musée était déserte, à cause d'une chaleur de trente degrés Réaumur ; mais il y avait beaucoup de chiens, selon l'usage. C'était avant l'invention de la charrette municipale qui enlève du pavé l'espèce hydrophobe, dans la chaude saison. Les uns passaient rapidement, comme si des affaires importantes les eussent appelés ailleurs ; les autres se promenaient sans but, comme des péripatéticiens quadrupèdes ; on en voyait sous les arbres, qui dormaient comme des lazzaroni, ou qui se regardaient deux à deux, comme des chiens sculptés sur les pilastres d'un portail. Le jeune Pollux, ne voyant que des amis dans ce club en plein air, cherchait un joueur ; mais son apparence de chien aristocrate réveilla les haines jalouses de cette meute indigente ; on répondit par des grognements sourds à ses propositions amicales, et le plus hargneux de tous tomba, les dents en relief, sur Pollux, le terrassa et faillit le tuer sur place. Les autres chiens assistèrent à cette scène dans une stoïque tranquillité.

Pollux s'échappa de la mâchoire de l'assassin, secoua sa toison dévastée, et, en quelques bonds, il avait atteint le seuil de son établissement. Sans s'arrêter devant le concierge, qui ne l'aurait pas compris, il marcha droit à la salle des sarco-

phages, mit ses deux pattes antérieures sur le tombeau de Milon, et fit sortir de son gosier quelques notes pleines d'expression et de voyelles lamentables.

Castor se leva lentement, bondit hors du tombeau, aiguisa ses pattes sur les dalles, acheva de se réveiller, jeta un regard oblique sur Pollux, et prit, avec le calme de la force, le chemin de la grande porte du musée. Arrivé sur le seuil, il s'arrêta brusquement, s'assit sur lui-même et attendit Pollux.

En ce moment, que se passa-t-il ? quel échange de paroles fut fait ? La science ne peut le savoir ; mais voici ce qu'il advint.

Castor, après avoir acquis la certitude de ne pas frapper l'innocent pour le coupable, quitta sa pose d'Hercule au repos, et marcha seul, d'un pas tranquille, vers l'assassin de Pollux. Ce ne fut pas un combat, ce fut une exécution ; le coupable roula dans la poussière et l'ensanglanta. Le châtiment donné, Castor reprit le chemin du musée, où Pollux l'accabla de caresses et de cris de joie. Le molosse vengeur accepta ces démonstrations amicales avec froideur, comme pour montrer qu'il ne croyait pas le remerciement nécessaire après un si léger service ; et il rentra dans la salle pour achever sa sieste au fond du tombeau de Milon.

Dans l'*Histoire des Chiens célèbres*, je ne trouve rien de comparable à cette scène de Castor et Pollux ; il m'a été donné de la voir, et ceux qui l'ont vue comme moi ne peuvent encore l'expliquer. Il faut nécessairement admettre ce que j'admets, moi, que ces deux chiens avaient une sorte de langue pour se communiquer leurs pensées ; il faut admettre que Pollux a dit à Castor : — *Un chien énorme vient de m'assassiner, là, sur cette place.*

Ce n'est pas tout ; il faut admettre une chose encore plus répulsive à la raison ; il faut croire que, sur le seuil du musée, Castor a demandé : — Où est-il ? et que Pollux a clairement désigné son assassin dans une meute de chiens de toute taille et de toute nuance. Pollux aurait répondu :

— C'est ce grand braque qui a trois taches de feu.

Certainement, la langue que murmurent les animaux, lorsqu'ils vivent ensemble, n'a aucun rapport même avec la plus imparfaite des langues primitives des sauvages ; mais elle leur suffit telle qu'elle est pour les besoins de leur association ; son vocabulaire est très borné ; il se compose de quelques modulations plus ou moins vives, qui ont un sens très clair entre deux animaux depuis longtemps amis. Je développerai un jour ce système en l'appuyant d'observations

que j'ai faites, et qui le compléteront. Au reste, la sagesse indienne, en inventant les fables et les dialogues d'animaux, a donné à quelques anciens la première idée de ce système ; ainsi, je me garderais bien d'en réclamer les droits d'auteur.

Après l'histoire de Castor et Pollux, mes amis voulurent remettre l'entretien sur le chapitre de la perruche ; mais une simple observation coupa court au sujet.

— L'histoire de la perruche commence, leur dis-je ; elle se fait ; nous allons la suivre dans l'air. Ainsi, attendons ; préparez vos paris perdus et parlons de Sébastopol.

III. Aventures et pérégrinations. La cloche de Saint-Leu. Grande nouvelle. Je prends la pose de Napoléon à Austerlitz. Une pie. Duel sur un cerisier. Les hirondelles. Insurrection formidable. Le siège du clocher. La voix de l'horloge. Insomnie de ma perruche. Immense bataille. Retour à la cage.

En venant se percher sur les arbres des Plessis, la perruche avait fait un grand pas rétrograde ; à mon avis, elle manifestait une tendance évidente à se rapprocher de Saint-Leu. Le souvenir du Musée de Marseille ne me laissait aucun doute sur le dénouement.

Les perruches ont un don bien rare chez les hommes ; elles savent écouter, elles aiment écouter. Chez ces oiseaux, le sens de l'ouïe absorbe continuellement, et, s'ils avaient une complète conformation de ressorts dans l'organe de la parole, Dieu sait tout ce qu'ils apprendraient par cœur et tout ce qu'ils rediraient. Malheureusement, le mécanisme de la prononciation est très borné dans leur bec, et leur répertoire est peu varié. Malgré cette insuffisance de moyens, les perruches se croient obligées de prêter une oreille attentive à tous les bruits extérieurs, et ce que les autres animaux écouteurs font par crainte d'un péril, les perruches le font par leur instinct, qui est l'amour de l'audition.

De tous les bruits extérieurs qui frappaient plusieurs fois par jour les oreilles de la perruche, notre héroïne, le bruit de la cloche de l'église était le plus retentissant. Elle se réveillait au premier *angelus*, elle s'endormait après le dernier. Probablement, elle doit avoir fait quelques tentatives de gosier pour répéter la sonnerie ; mais elle n'a pas réussi, ce qui lui a donné encore plus d'estime et d'affection pour cet inimitable voisin.

Du haut des arbres des Plessis elle a entendu cette voix du clocher, comme une voix domestique qui l'appelait à la cage, et elle a obéi, sans

prévoir, hélas ! les tribulations qui l'attendaient et qui ont eu pour témoin tout le village de Saint-Leu.

Au parc de Boissy, elle n'entendait pas la cloche de son village ; aussi a-t-elle fait un assez long séjour sur les arbres de ce château. Pourquoi a-t-elle quitté ce paradis terrestre, où rien ne lui manquait, où rien ne la troublait ? Ici est un mystère, et j'ai essayé de l'approfondir. Son instinct lui disait bien qu'elle était dans le vrai domaine des perruches, dans une belle forêt indienne, sous un ciel chaud ; mais elle cherchait aux environs tout ce que cette nature maternelle devait lui donner, à savoir, des perruches sur les branches, des cannes à sucre, des rizières et des singes pourvoyeurs. Au lieu de cela, qu'a-t-elle vu ? Une bande d'enfants, pris pour des singes, qui émiettaient du pain sur le gazon et ne montaient jamais sur les arbres. Il y avait de quoi bouleverser un cerveau de perruche. Aussi, pour se délivrer de ce tableau qui troublait son instinct, elle a pris son vol au-dessus des arbres du château, et, ayant aperçu dans le lointain l'oasis des Plessis, au centre d'une plaine de blé mûr, elle a déménagé tout de suite, et c'est là qu'elle a entendu la cloche de Saint-Leu.

Un matin, M. Adrien, l'habile chorégraphe de la Porte Saint-Martin, arrive et me dit :

— Tout le village est en rumeur ; la perruche est dans le clocher de l'église !

*S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes*, comme dit le poète divin, je pris la pose stoïque donnée à Napoléon par le peintre Gérard dans le tableau de la *Bataille d'Austerlitz*. Rapp, tout essoufflé, arrive pour annoncer, comme une nouvelle inattendue, la victoire. L'Empereur le regarde et semble lui dire : — Je la connaissais avant vous.

Nous descendîmes sur la place de l'église ; la foule y accourait. Saint-Leu n'avait jamais vu de perruche ; c'était un événement. Tous les yeux arpentaient le clocher, depuis la base jusqu'à son coq doré, servant de girouette ; mais personne ne voyait une plume verte. Cependant le doute n'était pas permis ; plusieurs personnes dignes de foi, entre autres le gardien des tombes de l'église, M. Decroix, son plus proche voisin, et M. Thomas Chassain, propriétaire de l'hôtel de la *Croix-Blanche*, affirmaient que l'oiseau avait passé la nuit dans la cage du clocher, mais qu'il courait probablement la campagne à cette heure.

La foule s'obstina toujours à regarder le clocher.

Cette conduite de l'oiseau était naturelle ; il était accouru à une voix connue, qui lui rappelait tant de festins et de friandises ; mais, n'ayant

trouvé aucune main généreuse à côté de la voix, il avait bien fallu songer à se mettre en quête du repas du matin. L'appétit de ces oiseaux est impatient du moindre retard.

On sait que le village de Taverny est la continuation de Saint-Leu ; ces deux localités pourraient avoir le même nom. Or, ce jour-là, M. Fallet, boulanger à Taverny, se promenant dans son jardin, entendit un grand bruit d'ailes et de feuilles du côté d'un cerisier, et, avançant avec précaution, il assista de très près à un curieux spectacle, dont il nous a fait le compte rendu. Son récit nous permet de supposer que les choses se sont passées comme nous allons les décrire pour les besoins de l'anecdote.

Avec cette promptitude de coup d'œil dont jouissent tous les oiseaux, même dans leur vol le plus rapide, la perruche découvrit un arbre coloré à l'indienne ; c'était un cerisier chargé de fruits. Le rouge est l'aimant d'un bec. Notre héroïne s'abattit sur cet arbre, qui lui rappelait le caquier de l'Inde. Elle éprouva sans doute une joie vive en voyant flotter autour d'elle ces grappes savoureuses de rubis, qui promettaient un festin inépuisable. Les oiseaux ont aussi leurs destinées ; *habent sua fata*. Le bec de la perruche s'ouvrit et se referma ; un frisson la saisit ; elle aperçut devant elle un oiseau qui ne parlait pas sa langue.

Chez les animaux comme chez les hommes (avant 1815), tous ceux qui ne parlent pas la même langue sont ennemis. C'était une pie, qui venait exercer son métier de voleuse sur les cerises de M. Fallet. La *gazza ladra* prit la perruche, oiseau inconnu, pour un gendarme vert, et se précipita sur elle pour la poignarder d'un coup de bec. Les deux armes rostrales de ces deux oiseaux ne sont pas de même dimension ; c'est le sabre court du dragon, croisé avec la lance du Cosaque. Notre perruche soutint bravement l'honneur de son uniforme ; elle se servit d'une branche épaisse comme d'un bouclier, et, n'exposant pas une plume au bec de son ennemie, elle dardait vivement le sien et le retirait avec la promptitude de l'éclair, genre d'escrime qu'aucun maître ne lui avait appris et qui aurait étonné Grisier. Cette lutte dura un long quart d'heure, et M. Fallet lui donna le même intérêt qu'un Espagnol eût accordé à un combat de taureaux.

Désespérant de vaincre et craignant d'être vaincue, la pie s'envola vers la forêt, et la perruche, rajustant ses ailes et ne se croyant pas en sûreté sur les feuilles de cet arbre, chercha un asile à la Chaumette, petit faubourg de Saint-Leu, où les arbres et les eaux ne manquent pas.

Pendant une semaine, la perruche cacha ses

jours dans les verts massifs de la Chaumette ; elle craignait les pies ; mais tous les soirs, après l'*angelus*, elle regagnait son gîte du clocher, espérant y trouver sa cage chérie, si follement abandonnée pour cette illusion trompeuse qu'on appelle la liberté des champs.

Elle donnait ainsi à chaque instant un démenti à cette fameuse maxime : *une liberté orageuse est préférable à un esclavage tranquille* ([a]) ; son orageuse liberté lui devenait intolérable, et elle aurait donné toute la vallée de Montmorency pour son petit ermitage grillé, où elle recevait tant de caresses, de sucreries, de graines de tournesol, sans le souci du lendemain. Elle avait adopté cette autre maxime du peuple qui passe de l'anarchie à la dictature : *la sécurité vaut mieux que la liberté*.

Hélas ! notre jeune héroïne devait... *mais n'anticipons pas sur les événements*, comme disait le bon Ducray-Duminil, à l'âge d'or du roman, in-12, mal imprimé sur papier gris, mais sentimental.

A cause de son éloignement du chemin de fer, le village de Saint-Leu a conservé les privilèges agrestes des hameaux de Gessner et de Florian. Toutes les hirondelles de la vallée de Montmo-

(a) Malo periculosam libertatem quam quietum servitium.

rency, effrayées par les wagons, les sifflets et la fumée noire, se sont réfugiées sous les toits paisibles de Saint-Leu. Là elles goûtent le repos des anciens jours ; elles bâtissent leurs nids, établissent leurs familles, et ne craignent pas qu'un convoi brutal vienne emporter tous ces bonheurs domestiques, célébrés par Florian. A Saint-Leu, on peut encore chanter la romance :

> Que j'aime à voir les hirondelles
> A ma fenêtre, tous les ans, etc.

Dans la grande rue de Saint-Leu, ces jolis oiseaux, si bien décrits par Toussenel, notre grand naturaliste, sont si familiers, qu'ils deviennent dangereux ; sous prétexte d'annoncer la pluie aux agriculteurs, ils rasent joyeusement la terre, et, dans leur vol étourdi, ils effleurent d'une aile aiguë les joues et les yeux des passants qui ne sont pas agriculteurs. A cet inconvénient près, rien n'est charmant comme le jeu vif de ces filles de l'air, de ces sylphes d'avril, de ces éclairs ailés.

Les hirondelles se méfient des clochers, et leur instinct maternel a bien raison ; elles savent que, dans les trous de ces édifices, logent ces nocturnes oiseaux de proie qui ravagent les nids et font pleurer les mères à l'ombre des peupliers, *populeâ sub umbrâ*. Les oiseaux sont toujours en

pays ennemi, et ils ne sauraient prendre trop de précautions.

Les hirondelles d'âge mûr avaient visité le clocher de Saint-Leu, et le résultat de l'enquête était satisfaisant : un clocher tout neuf, bâti en 1850, aux frais du prince Louis-Napoléon ; un bijou de clocher à mettre sous cloche. Pas une crevasse, pas une fissure, pas un domicile pour un hibou. *Nicticorax in domicilio*, comme dit le psalmiste. Il n'y avait donc rien à craindre pour les nids et les œufs de ce côté, au moins pendant un demi-siècle ; et on voyait la mère se réjouir de ses enfants, *matrem filiorum lœtantem*.

Tout à coup, une hirondelle, la première de toutes, celle qui n'avait pas fait le printemps, une hirondelle levée avec l'aurore, rase le clocher neuf, et aperçoit un oiseau vert, non classé dans l'ornithologie de Saint-Leu, secouant à l'air ses plumes humides, et aiguisant un bec crochu sur une clef d'ogive. Il fallait bien admettre le péril ; c'était, pour l'hirondelle, un hibou déguisé, un hibou malin qui se peignait en vert pour tromper l'espion. L'hirondelle sonna l'alarme et cria le danger sur les toits ; une étincelle électrique courut sur deux corniches de nids ; on tint un conseil d'ancêtres, au pied d'une cheminée ; on prêcha la croisade contre l'oiseau de proie du clocher.

La perruche ne se doutait nullement de ces alarmes ; elle cherchait toujours sa cage, et vint se percher sur le toit de l'hôtel de la *Croix-Blanche*, où s'arrêtent les omnibus du chemin de fer. Ainsi posée, dans un isolement absolu, elle ressemblait à cet oiseau dont parle l'Écriture, *passer solitarius in tecto*.

A cet instant, une grêle noire d'hirondelles tombe sur le même toit avec des cris aigus ; tous les enfants de Saint-Leu prennent parti pour la perruche, et battent des mains pour épouvanter les hirondelles. Notre héroïne montre le bec aux oiseaux du printemps, lesquels, ne se croyant pas en force contre un pareil bec, battent en retraite et vont chercher des renforts pour faire le siège de la perruche. Dans le village, tous les travaux sont abandonnés ; chacun veut assister à la bataille ; on nous envoie une dépêche télégraphique ; nous accourons pour faire entendre notre voix et jouer le rôle de l'Autriche... La perruche s'effraye de ce concours de peuple, elle plonge du toit, et se perd dans l'épais massif d'un noyer qui est dans la cour de l'hôtel de la *Croix-Blanche*.

Une perruche sur un noyer chargé de noix crevassées, c'est comme un avare en pleine mine californienne ; notre héroïne ne se possédait pas de joie ; elle avait oublié les pies, les hirondelles,

les cerisiers ; elle avait trouvé un restaurant éternel.

On vit courir au même instant un nuage noir sur la ligne des toits : c'était un vol effrayant d'hirondelles ; ces oiseaux montrèrent beaucoup de courage quand ils ne trouvèrent pas l'ennemi ; ils visitèrent le toit de la *Croix-Blanche* et sondèrent de l'œil les cheminées ; ce devoir accompli, le vol se dispersa, et chaque famille rentra dans son lit suspendu.

Nous avons pu étudier les hirondelles dans cette occasion, et nous avons compris qu'elles n'avaient nullement l'intention d'attaquer le redoutable oiseau ; leur plan de campagne n'avait au fond rien de belliqueux. Elles voulaient se réunir en masse compacte, effrayer l'ennemi et le chasser du territoire de Saint-Leu, propriété exclusive des hirondelles.

Si le rare souvenir de la cage n'eût pas troublé de temps en temps notre perruche, son existence commençait à prendre toutes les conditions du bonheur. Que lui manquait-il ? elle avait un noyer, à la fois retraite sûre et table délicate ; et, la nuit, elle avait un gîte dans le clocher.

Elle a passé douze jours dans le noyer de la *Croix-Blanche* ; nous allions souvent rôder autour de l'arbre, dans l'espoir de la ramener en lui faisant entendre des voix amies ; elle ne recon-

naissait pas ces voix, qui n'avaient jamais retenti à ses oreilles au grand air de la campagne, et perdaient, autour du noyer, la gamme intérieure du salon.

Les animaux sont tous fort reconnaissants des services rendus. La reconnaissance est fille de l'instinct, l'ingratitude est fille de la raison. Bien plus, les animaux n'ayant pas, comme nous, la perception nette des objets extérieurs, sont reconnaissants envers tout ce qui les oblige, hommes ou choses. Ainsi, notre perruche regardait son noyer et son clocher comme deux bienfaiteurs ; l'un la garantissait contre les dangers de la faim, l'autre contre les dangers de la nuit. Chaque jour augmentait ce sentiment de gratitude ; et l'oiseau, instruit d'une longue expérience de douze jours et ayant mieux réglé sa vie, et connaissant mieux ses goûts et ses chemins, évitait de se montrer au crépuscule du matin et du soir, sur les aspérités saillantes du clocher, de peur de provoquer une seconde fois la formidable insurrection des hirondelles de Saint-Leu.

Oui, faites des projets d'avenir en ce monde ; l'imprévu est toujours là, embusqué sur votre route, et il bouleverse tout.

Si nous n'avions, comme garants de notre récit, tous les habitants d'un village voisin, nous

n'oserions écrire la suite de cette histoire ; d'ailleurs, il y a des péripéties qu'il est impossible d'inventer, si le hasard ne les invente pas. Aucun mensonge de fabuliste ne se glisse dans notre récit. Jamais histoire ne mérita mieux son nom.

Le conseil municipal de Saint-Leu avait voté la dépense d'une horloge magnifique pour le clocher de l'église ; une horloge de ville, une horloge sérieuse, signée Lepaute, comme celle qui a l'honneur de se faire entendre au Louvre, entre les statues de Jean Goujon.

Cette horloge, complément nécessaire de la jolie église de Saint-Leu, devait débuter le jour de la fête du village ; fête charmante, encadrée par la belle place de la mairie, et ombragée par la forêt voisine, qui prête ses arbres aux promeneurs.

Un soir, après huit heures, la perruche quitte son noyer chéri, et va, selon l'habitude, s'établir sous une corniche du clocher ; elle avait mis le bec sous l'aile, et dormait tranquille, comme au désert, sur la pierre d'une pagode, inaccessible aux serpents, ces nocturnes ennemis des oiseaux, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par une voix inconnue qui éclatait sous ses pattes : c'était l'horloge !... Elle sonnait, pour la première fois, neuf heures, et avec cette plénitude de moyens qui accompagne toujours un ténor vierge de *si bémols* et une horloge encore exempte d'humidité.

L'inconnu est effrayant pour les hommes, et surtout pour les oiseaux. A leur apparition, le feu grégeois, le canon, et l'arquebuse à croc ont épouvanté les plus braves. Notre perruche bondit neuf fois sous l'ogive, et trembla convulsivement de toute la longueur de ses plumes. Cependant, comme elle comptait sur l'amitié jusqu'alors si fidèle de son clocher protecteur, elle crut avoir mal entendu, ainsi qu'il arrive souvent chez nous, lorsqu'un ami nous décoche une première épigramme en public. Avant de se brouiller, on attend la seconde. Notre pauvre oiseau attendit donc, et son ami le clocher redevenant muet et bon, elle se rendormit. Au coup de dix heures, elle se réveilla encore en sursaut, et le silence de la nuit augmentant l'intensité du son, elle se crut brutalement expulsée de son asile, et se laissa tomber, demi-morte de frayeur, sur un toit voisin. Cette nuit fut terrible. Pour comble de malheur, les jeunes Parisiens qui sortaient du bal de la fête traversaient la rue, en hurlant avec mélancolie ce qu'on appelle de *gais flonflons*. Il y avait de quoi perdre la tête pour une simple perruche destinée à la vie des solitudes indiennes. Les douze coups de minuit, éternellement répétés par l'écho de la montagne, complétèrent la désolation du malheureux oiseau. Il lui paraissait désormais impossible de se réconcilier avec un

clocher qui la poursuivait dans son repos par une obstination si évidente. Il n'y avait plus d'asile pour elle, plus de protection, plus d'ami. Les premières lueurs de l'aube la trouvèrent pâle d'insomnie et de terreur sur la gouttière de la maison de M. Maréchal.

Le jour qui allait suivre devait continuer les angoisses de la nuit.

Ce fut encore une hirondelle qui donna l'alarme, en apercevant le terrible oiseau dans le domaine sacré des nids. Cette fois, les oiseaux du printemps résolurent de frapper un coup décisif.

On envoya des ambassadeurs aux hirondelles du village de Taverny ; on proposa une ligue offensive et défensive ; il s'agissait des intérêts généraux de la grande banlieue, menacés par un Attila vert et d'autant plus redoutable qu'il était seul.

Dans un instant, un nuage d'hirondelles couvrit Saint-Leu, et, chose étonnante ! cette armée, la plus nombreuse que les hirondelles aient mise sur pied, n'osa point attaquer la perruche ; c'était toujours le même système, le même plan. L'oiseau, qui ne se croyait pas si redoutable, s'effraya, prit son vol au hasard et se perdit dans un immense tourbillon d'hirondelles ; un calcul de chasseur expert évaluait leur nombre à trois mille. Tout le village était en émoi ; on s'atten-

dait, à chaque instant, à voir la perruche tomber morte du haut du nuage ennemi ; cet étrange combat d'une multitude contre un seul être dura tout un jour ; ce fut un jour férié pour Saint-Leu. On suspendit la récolte des fruits ; on oublia les soins du ménage et de l'agriculture. Tous les yeux, détachés de la terre, regardaient la mêlée orageuse du ciel ; c'était l'inverse des jeux du Cirque ; la lice s'arrondissait dans les sommités de l'air, le drame se jouait sur la tête du parterre. A tout moment, de nouvelles recrues arrivaient, car les cris d'alarme avaient retenti sur les nids de Franconville, de Saint-Prix, d'Ermont et de toute la ligne du chemin de fer. Quand le nuage s'abaissait, on voyait la perruche héroïque distribuant des coups de bec aux téméraires qui l'approchaient de trop près. Il n'y a qu'un exemple d'une pareille défense dans l'histoire : c'est Alexandre le Macédonien luttant seul, dans la ville des Oxidraques, contre une nuée d'ennemis, et encore le héros de Macédoine était cuirassé de pied en cap, ce qui met la comparaison à l'avantage de la perruche de Saint-Leu.

Enfin, notre pauvre héroïne ayant épuisé ses forces dans une lutte surhumaine, et ne trouvant plus de soutien dans le mécanisme usé de ses ailes, fit un effort suprême ; elle perça la ligne

inférieure de l'ennemi et tomba, en tournoyant, sur le toit de la maison de M. Maréchal. Là, résolue d'attendre la mort, elle enfonça son bec dans une gouttière et se voila de ses ailes, comme César de son manteau.

M. Maréchal prit une échelle, aux applaudissements de tout le village, monta sur le toit de sa maison et s'empara de l'oiseau sans éprouver la moindre résistance.

Nous n'avons pas assisté à cette lutte dernière ; elle nous a été racontée par M. Lucien Pigny, le propriétaire des bains charmants de Saint-Leu. Nous vîmes, avec joie, arriver M. Adrien et M. Maréchal qui rapportaient la perruche au milieu de tous les enfants du village. L'oiseau fut aussitôt replacé dans sa cage ; il secoua ses plumes, prit un bain d'eau fraîche, poussa un cri joyeux, et, avec cette heureuse insouciance, privilège des oiseaux, il tendit le bec à un grain de sucre, le prit avec sa patte comme avec la main, et continua sa vie de perruche esclave, absolument comme si rien ne l'avait interrompue dans sa douce sérénité.

L'armée des hirondelles est rentrée dans ses quartiers. Le calme est rétabli partout. Le souvenir de ces événements subsistera longtemps à Saint-Leu ; ils ont déjà fait et feront encore l'entretien des longues veillées de l'hiver.

# TABLE DES MATIÈRES

DE LA PRÉSENTE ÉDITION

LA COLLECTION DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS
EST IMPRIMÉE PAR
FRÉDÉRIC PAILLART
IMPRIMEUR A ABBEVILLE
(SOMME), SUR VÉLIN
PUR CHIFFON DES PAPETERIES
D'ANNONAY ET DE RENAGE



BINDING SECT. JUL 21 1969

PQ 2364 M2A15 1922

Méry, Joseph
Quatre nouvelles humoristiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

